

**le discours,
émergences du sens,
niveaux d'analyse,
perspectives cliniques**

MONIQUE THURIN

NODULES

puf

PSYCHIATRIE OUVERTE

SÉRIE « NODULES »

COLLECTION DIRIGÉE PAR

YVES PÉLICIER

Professeur hôpital Necker

ET DANIEL WIDLÓCHER

Professeur hôpital de la Salpêtrière

A Jean-Michel

num 2 13 048807 2

num 0291-3119

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1997, novembre

© Presses Universitaires de France, 1997

108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

AVANT PROPOS	5
Quelques mouvements théoriques introduisant l'analyse complexe du discours	7
Les approches structurale et textuelle de Barthes	7
La circulation discursive de Bakhtine	11
Les actes de langage d'Austin	15
Les jeux de langage de Wittgenstein	17
INTRODUCTION	19
APPROCHE GLOBALE DU TEXTE	21
I - Les genres de discours	22
L'éclairage d'Habermas	30
L'éclairage de Bakhtine	36
II - Les thèmes	40
LE LOCUTEUR DANS SON TEXTE	48
I - Niveaux et subjectivité dans le langage	48
II - Temps et énonciation	55
L'éclairage de E. Benveniste et H. Weinrich	55
III - Les signes insistants	73
LA DYNAMIQUE DES ENCHAINEMENTS ET LEURS POINTS D'ANCRAGE	75
Introduction	75
A - Qu'est-ce que comprendre ? Qu'est ce qu'interpréter ?	77
B - Quelques points de repères menant à l'interprétation du discours :	81
C - Continuité textuelle, associations et genres de discours	84
D - La construction du sens	94
E - Psychanalyse et linguistique : la question de l'interprétation	95

Les analyses de discours à partir de la pathologie. Présentation de dix études.	100
CONCLUSION	123
BIBLIOGRAPHIE	129
INDEX	134

ORGANISATION DU TEXTE
ET
CONSTRUCTION DU SENS

Avant propos

“Après quoi, je laisse le lecteur tirer ses conclusions, considérant qu’un narrateur n’a pas à fournir d’interprétations à son œuvre, sinon ce ne serait pas la peine d’écrire des romans, étant donné qu’ils sont, par excellence, des machines à générer de l’interprétation”.

Umberto Eco¹

Le terme “ du sens ” introduit dans le titre doit être pris comme un générique. Il s’agit dans cet essai d’explicitier une démarche d’analyse et non de dévoiler tout le sens que contient un texte. On ne voit pas d’ailleurs, comment cela serait possible.

¹Eco, Umberto, Apostille au nom de la rose, Grasset, 1985

Lorsque nous recherchons les bases sur lesquelles repose une analyse linguistique, nous sommes confrontés à un ensemble théorique énorme. Si nous signalons qu'il s'agit d'une analyse de discours, le champ se rétrécit mais n'en demeure pas moins un mélange de concepts qu'il est parfois difficile de cerner d'un auteur à l'autre.

Notre analyse se situe dans le mouvement entrepris par les différents linguistes qui considèrent qu'une *analyse de discours* implique nécessairement la prise en compte des mouvements et des enchaînements ou pour reprendre un concept clef de Bakhtine, *la circulation discursive*. Nous y reviendrons.

Cet essai tente de cerner quels sont les critères qui conduisent un lecteur à comprendre un texte. Quels sont les procédés linguistiques utilisés par le scripteur pour l'y conduire. La méthode linguistique que nous proposons s'appuie sur une théorie qui considère différents niveaux intriqués et organisés. Ces niveaux font intervenir des éléments en interaction : d'une part le locuteur, l'interlocuteur, la situation discursive ; d'autre part, les genres de discours, les modes discursifs utilisés selon l'objet de l'échange qui sera alors appréhendé dans un monde particulier.

Comment comprendre un texte produit par un autre ? Comment y repérer une singularité alors que l'outil qu'il utilise (la langue) est général ?

Nous avons à notre disposition, non seulement la langue, mais également des stratégies discursives, des formes globales apprises au cours de nos échanges culturels, familiaux et sociaux. Par exemple, la façon de s'adresser à un enfant ou à un adulte nécessite une stratégie discursive différente. Celle-ci n'est pas enseignée en tant que telle, elle est apprise au cours de nos rapports humains.

Notre hypothèse est que c'est *l'organisation* des éléments hétérogènes d'un texte, par un locuteur donné, qui mène l'interlocuteur à sa compréhension.

Selon la sphère d'échange où se mêlent un interlocuteur identifié (ou non identifié), son rôle social (ou celui qu'il prévoit), celui qu'il remplit dans l'échange discursif, le lieu, le savoir partagé, etc., un locuteur organise son discours d'une façon particulière. Cette façon particulière d'organiser son discours établira des marqueurs pour l'interlocuteur qui pourra en dégager le (ou les) sens (plus ou moins clairement).

L'analyse des textes porte donc sur leur organisation dynamique et l'émergence du sens, dans l'interaction scripteur/lecteur/situation discursive. Par exemple, ce qui est actualisé ou narcotisé² (c'est-à-dire " mis en veilleuse ") ; les moyens linguistiques pour y parvenir. Cette étude de type analytique démontre la nécessité qu'il y a à prendre en compte dans un ensemble les éléments hétérogènes d'un texte pour rendre compte du sens. Elle élimine toute approche isolée des éléments, par exemple, compter le nombre de mots ou encore repérer des accidents syntaxiques sans les relier à d'autres éléments observables du texte.

Dans cet optique, le sens est une *émergence*, issu du renforcement réciproque d'hypothèses menées en parallèle avec un effet de seuil. Chaque approche isolée ouvre à un ensemble limité de sens sans permettre, sauf exception, de pouvoir décider.

L'analyse de *discours* est une approche assez récente dans l'étude du langage. Nous aborderons cet essai par un bref rappel de la démarche de quelques linguistes et philosophes qui ont introduit les bases de cette approche.

Quelques mouvements théoriques introduisant l'analyse complexe du discours

Quelques grands noms, après Saussure, ont laissé ouvertes d'autres pistes d'analyse. Nous citons parmi ceux-ci, Barthes, Austin, Wittgenstein et Bakhtine. A partir de quelques exemples nous voyons que chacune des approches aborde le langage suivant différents niveaux d'analyse.

Les approches structurale et textuelle de Barthes

Nous disions plus haut que l'analyse du discours est assez récente, Barthes écrivait dans les années 80 " *La linguistique du discours n'est pas encore développée, mais elle est au moins postulée, par les linguistes eux-mêmes* ".

² Ce terme est de U. Eco dans *Lector in Fabula*, Biblio Essais, le livre de poche, Grasset, 1979, tr. Fr. 1985.

Lorsque nous introduisons le nom de *Roland Barthes*, nous sommes amenée à préciser de quelle période "Barthes" nous parlons. En effet, cet auteur a multiplié les déterminations et, de ce fait, a présenté son objet de différentes façons. Nous en prendrons deux exemples : l'une aborde la complexité de systèmes intriqués dans la signification de messages ; l'autre propose de distinguer différents codes impliqués dans un texte. La première s'inscrit dans une approche structurale, la seconde ressort d'une approche textuelle.

Pour le premier exemple, *Roland Barthes*³ emprunte à Hjelmslev la distinction entre deux notions : la **dénotation** et la **connotation**.

La dénotation est le rapport qui existe entre un signifiant et un signifié. C'est la propriété que possède un concept de pouvoir être appliqué aux objets qui composent son extension.

La connotation est un sens second dont le signifiant est constitué par un système de signification premier qui est la dénotation. Autrement dit, un signe de connotation est un signe qui a pour signifiant un signe de dénotation (l'amour pour la rose).

Barthes considère que, dans un message, il peut y avoir trois systèmes intriqués : deux systèmes linguistiques qui sont la dénotation et la connotation et un système extra linguistique qui est le code réel, dont la substance est l'objet ou l'image.

Par exemple, devant les feux tricolores que l'on trouve aux carrefours, il suffit d'un apprentissage (non linguistique), l'association de la couleur du feu et du signifié correspondant, pour "comprendre" ce système et l'utiliser. Il s'agit du code réel, qui a pour signifiant : perception du rouge et pour signifié : situation d'interdiction.

Le code réel peut-être relayé par la parole d'un moniteur lors de l'apprentissage du code de la route. Cette parole vient doubler le premier système : il s'agit du code parlé ou système terminologique. La langue servirait, en prenant le relais du premier système (réel), à faire du signe - ici la couleur rouge -, un symbole. Le rouge devient la couleur "naturelle" de l'interdit. La parole elle-même forme un troisième système qui connote l'humeur du moniteur, le

³Barthes, R., *Système de la mode*, "Entre les choses et les mots", pp 38 à 52

rôle qu'il veut assumer par rapport à l'élève. Il s'agit du système rhétorique qui a pour signifiant " la phraséologie du moniteur " et pour signifié : le " rôle du moniteur " .

Au niveau de la communication, ces trois systèmes s'articulent différemment : le code réel est une communication fondée sur l'apprentissage, le système terminologique est une communication conceptuelle, le système rhétorique ouvre le message au monde social, affectif et idéologique.

Mais Barthes ne s'en tiendra pas à cette seule " structure ". Il va essentiellement travailler à partir du " récit "⁴. Il parlera de niveaux à partir desquels il distinguera :

- le niveau des fonctions en référence à Propp ;
- le niveau des actions en référence à Greimas ;
- le niveau de la narration en référence à Todorov.

" Ces trois niveaux sont liés entre eux selon un mode d'intégration progressive : une fonction n'a de sens que pour autant qu'elle prend place dans l'action générale d'un actant ; et cette action elle-même reçoit son sens dernier du fait qu'elle est narrée, confiée à un discours qui a son propre code. "

Puis il va faire évoluer son analyse vers la notion d'intertextualité. Barthes distingue l'analyse structurale de l'analyse textuelle en ce que la première s'applique surtout au récit oral alors que la seconde s'applique exclusivement au récit écrit.

Sa méthode consiste à découper le texte en segments ou lexies ; observer le sens de ces lexies, c'est-à-dire les connotations ou sens seconds. Ces sens peuvent être des associations : par exemple la nervosité perceptible dans une description d'un personnage à différents endroits du texte. Ils peuvent être également des relations : le rapport entre deux lieux du texte, par exemple, une action commencée au début du texte et terminée plus loin. Il s'agit pour Barthes de " déplier " le texte et de montrer essentiellement les " départs " de sens.

⁴ Nous nous référons à son ouvrage " L'aventure sémiologique, Seuil, 1985 dont l'article qui nous intéresse ici " Introduction à l'analyse structurale des récits " a été publié antérieurement (1977)

Il donne un exemple de sa méthode dans l'ouvrage déjà cité⁵, avec un conte d'E. Poe, traduit par Baudelaire⁶ *La vérité sur le cas de M. Valdemar*. C'est une proposition de lecture en codes différents. Nous ne présenterons ici que le titre qui dégage déjà plusieurs codes.

" LA VERITE SUR LE CAS DE M. VALDEMAR "

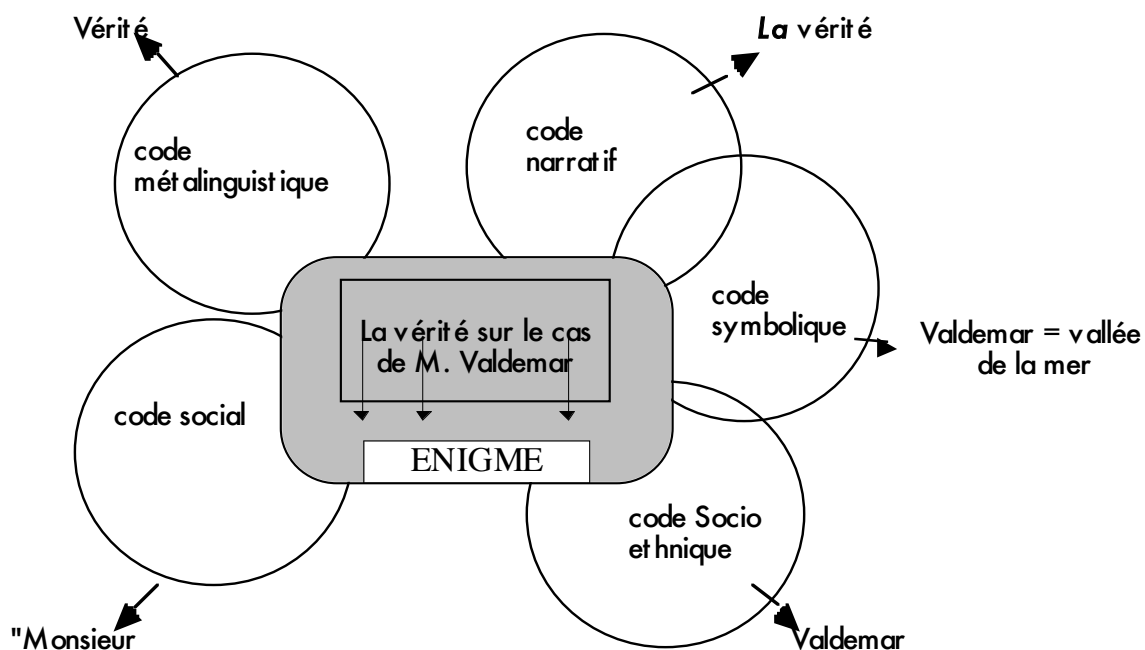
Selon sa démarche il va isoler le sens de la lexie qu'il identifiera par ENIGME. Ce sont les lexèmes " vérité " " la " et " cas " qui orienteront son choix.

Puis il distinguera différents codes :

- le code métalinguistique : à partir de " vérité " qui ne serait pas nécessaire de nommer pour la dire ;
- code narratif : par l'annonce faite de " la vérité " qui sera dévoilée ;
- code socio-ethnique : par le nom propre " Valdemar " qui pose la question de son origine. Si l'on sait que Valdemar c'est " la vallée de la mer ", nous identifions le code symbolique ;
- code social : en disant *Monsieur Valdemar*.

⁵ Mais également de façon plus détaillée il analyse le texte de Balzac " Sarrazine " dans *S/Z*, Ed. Seuil, 1970.

⁶ in *Histoires extraordinaires*, tr Ch. Baudelaire, Paris NRF, Livre de poche, 1969



Nous voyons que l'organisation du texte en codes maintient une certaine idée de structure.

Avec des auteurs comme Bakhtine, va s'ouvrir le champ de la sémiotique au delà d'une structure.

La circulation discursive de Bakhtine

Pour Bakhtine⁷, le signe est la rencontre d'un phénomène du monde extérieur et d'une action intérieure. La notion de signe ne prend sens pour lui que dans l'interaction. *"La compréhension d'un signe consiste, après tout, dans le rapprochement entre le signe appréhendé et d'autres signes déjà connus ; en d'autres termes, la compréhension est une réponse à un signe à l'aide de signes"*⁸. Le "mot" (au sens large) est complètement absorbé par sa fonction de

⁷ Bakhtine, Le marxisme et la philosophie du langage, Ed. Minuit, 1929, tr. 1977.

⁸ Bakhtine, Le marxisme et la philosophie du langage, Ed. Minuit, 1929, tr. 1977. pp 28

signe. "Il est présent dans tous les actes de compréhension et dans tous les actes d'interprétations"⁹. L'individu dispose de tous les sens énoncés dans le discours des autres qu'il reprend en les modifiant. Le problème de la compréhension ne se situe donc pas au niveau du décodage d'une forme linguistique connue ; mais plus précisément, il s'agit de percevoir "son caractère de nouveauté" dans la situation concrète où elle est énoncée par un locuteur donné. Comme le suggère F. François¹⁰, au delà d'une classification générale des signes, il est plutôt intéressant de voir comment "les mêmes signes peuvent fonctionner selon des modes différents. Le signe lui-même peut indiquer à celui qui sait le lire, sur quel mode il fonctionne ; soit comme un autre signe par exemple, le titre d'un tableau indique ce que l'on doit voir dans l'image ; soit en se laissant lire selon différentes sémiologies dont on ne peut déterminer quelle est la bonne".

Bakhtine¹¹ s'oppose aux auteurs qui envisagent le langage du point de vue du locuteur comme si celui-ci était seul, hors du rapport nécessaire aux autres partenaires de l'échange verbal. L'auditeur est loin d'avoir un rôle passif. "En fait l'auditeur qui reçoit et comprend la signification (linguistique) d'un discours adopte simultanément, par rapport à ce discours, une attitude responsive active : il est en accord, ou en désaccord, il complète, il adapte, il s'apprête à exécuter, etc. Cette attitude de l'auditeur est, dès le tout début du discours, parfois dès le premier mot émis par le locuteur, en élaboration constante durant tout le processus d'audition et de compréhension". C'est en s'opposant, de conscience individuelle en conscience individuelle, que les signes forment une chaîne de créativité et de compréhension unique et continue. C'est dans l'interaction sociale que la conscience individuelle prend ses sources.

Bakhtine s'appuie sur **le concept d'idéologie** pour montrer sa conception de la circulation discursive. La spécificité de l'idéologie est de se situer entre des individus organisés ; elle est le moyen de leur communication. Un système de signes ne naît qu'à la condition que des individus socialement organisés les

⁹ Bakhtine, Le marxisme et la philosophie du langage, Ed. Minuit, 1929, tr. 1977. pp 34

¹⁰ François, F. Pratiques de l'oral, Nathan, 1994

¹¹ Bakhtine, M., Esthétique de la création verbale, Gallimard, 1984, p.274.

utilisent. C'est seulement dans cette interaction sémiotique d'un groupe social que prend forme la conscience. *"Tout signe est social par nature et le signe intérieur ne l'est pas moins que le signe extérieur."*¹² *"La compréhension de chaque signe, intérieur ou extérieur, s'effectue en liaison étroite avec toute la situation où prend forme le signe en question. Cette situation, même dans le cas de l'introspection, se présente comme la totalité des faits qui constituent le vécu extérieur, qui accompagne et éclaire tout signe intérieur."*

Dans un colloque sur "Pensée et langage" F. François souligne l'idée de Bakhtine en disant *"ce qui existe, ce n'est pas comme le dit Benveniste, des gens qui iraient de la langue à la parole ; mais que nous allons toujours du discours de l'autre à sa modification/reprise dans notre discours. L'unité concrète, l'unité réelle c'est la circulation des discours et non pas de partir de la langue comme abstraction pour arriver au discours comme élément concret"*¹³.

L'échange verbal est rythmé par des *marques* que les interlocuteurs reconnaissent. C'est ce qui leur permet de savoir quand l'un a terminé son énoncé et que l'autre peut alors répondre.

L'énoncé, comme unité de l'échange verbal, se différencie de la *proposition*. Contrairement à l'énoncé, la proposition est un énoncé fini (de type, exemple de grammaire). Elle ne s'inscrit pas dans le contexte de parole d'un seul et même locuteur.

- Une particularité de l'énoncé est son achèvement spécifique. *"L'achèvement de l'énoncé, c'est un peu l'alternance des sujets parlants vue de l'intérieur, cette alternance se faisant précisément parce que le locuteur a dit (ou écrit) tout ce qu'il voulait dire à un moment précis et dans des conditions précises"*¹⁴.
- Dans l'échange verbal, chaque partenaire saisit rapidement le choix *"du genre du discours"* utilisé. Le dessein discursif d'un locuteur est ainsi perçu dès les premiers mots. Nous abordons cette notion plus précisément dans notre premier chapitre.

¹² Bakhtine, *Le marxisme et la philosophie du langage*, Ed. Minuit, 1929, tr. 1977. pp 58

¹³ F. François : *Structure linguistique et mouvement discursif*, Bakhtine et Vygotsky,

¹⁴Bakhtine, M., *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, 1984, p.282.

- Bakhtine introduit une autre particularité de l'énoncé, correspondant au besoin d'expressivité du locuteur. Il s'agit de l'intonation expressive qui n'appartient pas au mot mais à l'énoncé. *"L'intonation expressive, que l'on entend distinctement dans une exécution orale, représente l'un des moyens d'exprimer le rapport émotif-valoriel du locuteur à l'objet de son discours. Dans le système de la langue, c'est à dire hors de l'énoncé, cette intonation n'existe pas. La proposition et le mot, au titre d'unités de langue, n'ont pas d'intonation expressive"¹⁵.*
- Un énoncé est tourné non seulement vers son objet mais aussi vers le discours d'autrui portant sur cet objet. L'énoncé s'élabore dès son début en fonction de la réaction-réponse éventuelle. Les auditeurs ne sont pas passifs, ils participent activement à l'échange verbal qui s'engage. Le destinataire est une partie constitutive de l'énoncé. Il est inclus en tant qu'ayant lui-même un discours et une réponse présumée par le locuteur. *"C'est sous l'influence plus ou moins grande de l'allocutaire et de sa réponse présumée que le locuteur sélectionne tous les moyens linguistiques dont il a besoin"¹⁶.*

Le concept de **dialogisme** a fait école et nous le retrouvons chez de nombreux auteurs, notamment chez Francis Jacques.

Francis Jacques¹⁷ explique que c'est par le jeu d'échange entre *je* et *tu* que se constitue la matrice de l'expérience d'autrui. La parole a une vocation préalable de rencontre avec l'autre dans l'interlocution. Avec la parole comme énonciation, une dimension langagière s'innove : autrui devient l'interlocuteur, *"La personne de l'autre intervient en tant que sujet de destination : on ne peut pas parler de lui, on peut seulement s'adresser à lui"¹⁸.*

L'énonciation comprend un *je* qui parle et un *tu* auquel il s'adresse ; en ce sens, elle a une structure de dialogue. L'un n'existe pas sans l'autre. *"Aucun ego*

¹⁵Bakhtine, M., Esthétique de la création verbale, Gallimard, 1984, p.292.

¹⁶Bakhtine, M., Esthétique de la création verbale, Gallimard, 1984, p.308.

¹⁷Jacques, F., Dialogiques, recherches logiques sur le dialogue, PUF, 1979

¹⁸ Jacques, F., Dialogiques, recherches logiques sur le dialogue, PUF, 1979, pp 28

ne peut rester en soi. Aucun for intérieur qui aurait la possibilité de se refermer sur lui-même. A chaque moment, la conscience s'adresse avec anxiété à l'autre. Sans cette orientation vivante elle n'existe pas non plus pour elle-même. Il n'est d'ego que par retour à soi. Mais point de retour à soi qui ne se fasse par détour à l'autre¹⁹".

Le dialogisme est constitutif de toute parole ; son principe est formulé ainsi : "Une énonciation est mise en communauté de sens, elle est produite bilatéralement de quelques manières entre les énonciateurs qui s'exercent à la bivocalité et au double entendre". La nature de toute énonciation est relationnelle et interactionnelle. Les deux activités de signifier et comprendre sont indissociables et ce "même lorsque la relation interlocutive est inégale ou lorsqu'elle fait l'objet d'une négociation conflictuelle dans le discours". C'est le dialogisme qui régit le sémantisme profond de l'énoncé. "La personne a une capacité trans instancielle d'identification aux trois positions dans un acte de communication : je/tu/il."

F. Jacques²⁰ remet en question la parole comme traduction de la pensée. Comme pour Merleau Ponty "la parole réalise la pensée, elle ne la traduit pas". La parole est interdiscursive avant tout. C'est-à-dire qu'elle s'inscrit dans une communauté d'activité et de vie avec autrui. "C'est secondairement que nous prenons l'autre et moi conscience de nous même dans le rapport d'interlocution".

A partir de l'idée que tout discours est adressé, F. Jacques différencie le monologue du dialogue en ce que le premier n'attend pas de réponse du destinataire. Le monologue se définit alors de façon négative ; le dialogue de façon positive. "Le propre du dialogue, c'est de prendre explicitement en compte la situation communicative. Il s'oppose donc au monologue du point de vue pragmatique en ceci que les positions de l'adressant et du répondant y sont réversibles, chacun assumant à son tour la fonction du locuteur et de l'auditoire²¹".

¹⁹ Jacques, F., Dialogiques, recherches sur le dialogue, PUF, 1979, pp 39

²⁰ Jacques, F., Dialogiques, recherches sur le dialogue, PUF, 1979.

²¹ Jacques, F., Dialogiques, recherches logiques sur le dialogue, PUF, 1979, pp 152

Mais le dialogue ne se constitue pas par le simple fait d'une permutation locuteur/auditeur ; il faut que les propos soient *adressés*.

F. Jacques met d'avantage l'accent sur le concept de *communication* alors que M. Bakhtine insiste sur celui d'*intertextualité*. Nous pensons que ce dernier point fait apparaître le concept fondamental pour une analyse de discours : celui d'*hétérogénéité*.

Les actes de langage d'Austin

Pour une interprétation langagière, bien des éléments sont à prendre en compte : *l'énoncé*, entendu comme ce qui est dit ; *l'énonciation*, acte de dire dans un contexte déterminé ; *le locuteur* avec ce qu'il véhicule de lui et de l'autre dans son discours ; *l'interlocuteur*, qui est ainsi au moins indirectement présent. C'est avec ces notions que s'est développé le concept "**d'acte de langage**" : parler c'est agir.

Austin²², l'un des précurseurs, a isolé dans ces actes le "*performatif*". Ce concept est utilisé lorsqu'un sujet accomplit une action en l'énonçant dans un contexte approprié. Par exemple lorsque le prêtre dit "je baptise cet enfant", en même temps qu'il donne à cet acte sa traduction verbale, il accomplit l'action de baptiser. Ce point de vue démarque le performatif d'une *description* ou d'une *affirmation* dans le discours. L'énoncé pose une action qui est exécutée au moment du discours. Ces performatifs ne sont donc pas à confondre avec des affirmations qui contrairement aux premiers sont caractérisées par être "vraies" ou "fausses".

Les énoncés de type performatif participent donc à des accomplissements d'action.

Mais il ne suffit pas de prononcer les mots "je te baptise" pour que l'action soit effective, il faut que les mots soient accompagnés d'un contexte correct relatif à l'action. Pour l'exemple donné plus haut, la personne qui baptise doit être, sauf

²²Austin, J. L., Quand dire, c'est faire, Essais, Seuil, 1970

circonstances exceptionnelles, un prêtre. Si ces conditions "circonstances appropriées" ne sont pas remplies, l'acte constitue un "échec".

Austin reviendra ensuite sur cette distinction en considérant toute énonciation comme un acte de langage. Mais pour qu'un acte de langage soit réussi, il doit être interprété par le destinataire dans le sens où le locuteur l'a transmis. Le destinataire a conventionnellement de nombreux *marqueurs langagier* pour interpréter le message. Austin va distinguer trois actes impliqués dans une énonciation : l'acte locutoire, l'acte illocutoire, l'acte perlocutoire.

- par l'acte *locutoire*, nous produisons un énoncé doté d'un sens et d'une référence ; c'est l'acte même **de** dire ;

- par l'acte *illocutoire*, nous informons, commandons... en utilisant des énoncés ayant une valeur conventionnelle. Le locuteur accomplit une action **en** disant quelque chose ;

- par l'acte *perlocutoire*, nous convainquons, persuadons... Nous produisons un acte de modification **par** le fait de parler.

En résumé, "*l'acte locutoire possède une signification ; l'acte illocutoire correspond au fait que dire a une certaine valeur ; l'acte perlocutoire est l'obtention de certains effets par la parole*".

A la suite d'Austin seront posés plusieurs problèmes et notamment celui des *actes de langage indirects*.

Nous voyons bien ici qu'il n'est plus question d'analyser un énoncé en dehors de son énonciation pour rendre compte de la signification d'un discours. Une suite de mots comme "passe moi le sel" ne peuvent signifier à elle seule un ordre par exemple. S'il veut le faire comprendre ainsi, l'énonciateur devra y mettre la marque de l'autorité à travers le ton de sa voix, par exemple.

Avec l'idée que le langage est un acte, nous sommes loin de la définition de Saussure qui envisageait la langue comme une institution, un trésor de signes transmis de génération en génération. Nous sommes ici dans une organisation discursive à travers l'institution linguistique.

Les jeux de langage de Wittgenstein

Wittgenstein, tout en suivant une autre démarche s'inscrit également dans l'analyse du langage en situation.

Wittgenstein²³ considère que le sens d'un message se comprend dans l'usage qui est fait des mots. Il s'est employé à démontrer que le concept de signification, tel que le concevait St Augustin, n'est qu'une partie infime de ce que l'on peut nommer langage. Il ne conçoit pas comme lui la signification des objets à partir de leur nomination par des mots. Décrit ainsi, ce système de signification n'est qu'un système de communication primitif.

C'est dans son usage que le mot prend sens. W. nomme "*jeu de langage*" la manière spécifique d'user des mots dans un certain but. Par exemple commander, raconter, rapporter un événement, etc.

Pour Wittgenstein, l'interprétation implique donc l'usage qui est fait du langage par le locuteur. Par exemple deux propositions peuvent avoir le même sens. L'une sera "complète" : "apportez moi un crayon" ; l'autre, abrégée : "crayon", demandé comme un commandement. C'est dans le jeu de langage "commandement" que la personne interprétera le message. L'utilisation des deux propositions est la même ; ainsi, elles ont le même sens. Le jeu de langage est la fonction commandement dans la pratique du langage. La fonction commandement peut apparaître indépendamment de la forme grammaticale (impératif) comme dans le premier exemple "apportez-moi...". Le mot placé dans un environnement particulier, comme dans le second exemple "crayon" devient commandement. "*Le mot "jeu de langage" doit faire ressortir ici que le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie*".²⁴

Mettre un nom sur une chose (dénommer) n'est pas apprendre le langage. Mais c'est la préparation à faire "usage" du mot. A partir du moment où l'objet est dénommé, le mot peut être utilisé dans le discours. "*Dénommer et décrire ne se situent pas sur le même plan : le fait de dénommer ne constitue pas encore un*

²³Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus ; investigations philosophiques*, Gallimard, 1961

²⁴ Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus ; investigations philosophiques*, Gallimard, 1961, pp 125

mouvement dans le jeu de langage pas plus que le fait de mettre en place une pièce sur l'échiquier ne constitue un coup dans une partie d'échecs"²⁵.

En posant la question du sens d'un mot, Wittgenstein reprend sa démonstration²⁶. La fonction du signe est d'amorcer deux processus mentaux "inséparables de l'exercice du langage", la *compréhension* et la *signification*. C'est eux qui donnent vie aux signes. Ce qui anime le signe c'est son utilisation. "Nous ne devons pas dire : " le signe complexe *aRb* " dit que "a" se trouve dans la relation "R" à "b", mais : " que "a" se trouve dans une certaine relation à "b", dit que "*aRb*".

Ces deux approches ne sont pas incompatibles mais complémentaires. Pour Austin, le sens fait intervenir *l'action* à laquelle l'acte de langage est associé ; pour Wittgenstein, c'est *l'usage* qui en est fait en situation.

Nous avons vu le sens à travers le déroulement et les enchaînements dans le discours, les actes de langage, les jeux de langage. La présentation de ces quelques auteurs met en présence différents concepts qui ne peuvent s'exclure :

1 - un code commun utilisé par les partenaires de l'échange verbal capables de comprendre le sens selon les circonstances ;

2 - au delà d'une compréhension basale du code, un niveau de "sens second";

3 - différentes manières de coder des énoncés ;

4 - la circulation des discours : reprise/modification du discours de l'autre ; dialogisme ; attitude responsive active ;

5 - l'action, introduite comme fil conducteur du discours ;

6 - l'usage comme base du sens, la diversité des usages introduisant une diversité des "jeux de langage" liée à l'activité du locuteur.

²⁵ Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus ; investigations philosophiques*, Gallimard, 1961, pp 139

²⁶ Wittgenstein, *Le cahier bleu et le cahier brun*, Gallimard, 1965

Introduction

Nous proposons une démarche d'analyse de discours qui introduit différents niveaux en relation et en interaction. La grille que nous présentons a servi à un travail sur un large corpus²⁷. Nous expliquons notre méthode à partir d'un seul texte pour rendre la lecture moins laborieuse. Ce choix a le désavantage de réduire les résultats que nous avons obtenus sur l'ensemble des textes. Cependant le but de cet ouvrage n'est pas de découvrir le plus possible de sens mais d'ouvrir sur une méthode d'analyse et de prise en compte d'éléments qui conduisent au(x) sens.

Nous suivrons la démarche suivante en nous appuyant sur un texte issu d'un corpus d'écrits d'un jeune homme, que nous nommons Florent, destinés à son psychanalyste dans des grands moments de solitude.

Nous avons construit une grille d'analyse qui distingue différents niveaux, répartis en trois parties. Ils suivent une progression qui va de l'organisation générale du texte à ses enchaînements.

1 - Nous présentons l'organisation générale des textes.

Nous analysons les genres de discours utilisés et les thèmes abordés par le locuteur ainsi que leur articulation. Ou pour le dire autrement : nous repérons comment le locuteur signifie l'objet de son discours.

2 - Nous observons le locuteur dans son texte.

²⁷ Thurin, M, Organisation textuelle et construction du sens à partir d'écrits adressés (au cours d'une cure psychanalytique), thèse de Sciences du langage, 1995, Paris V, Sorbonne.

Nous abordons le problème de l'énonciation suivant différents plans. Pour commencer celui de la relation des différents niveaux de "je" avec les genres de discours. Puis nous abordons celui de la temporalité suivant deux axes : le temps grammatical et les marqueurs de Temps.

Nous introduisons par quelques notes les difficultés d'analyse concernant l'opacité et les les signes insistants.

3 - Nous suivons la dynamique des enchaînements.

Nous considérons l'éclairage du texte en nous situant au niveau de sa continuité. Nous voyons que les différents chapitres de l'analyse ne prennent véritablement sens que s'ils sont rapprochés. Nous observons que les différents éléments sont en relation réciproque et en interaction.

Approche globale du texte

C'est en fonction de notre maîtrise des genres que nous en usons avec aisance, que nous y découvrons plus vite et mieux notre individualité (là où cela nous est possible et utile), que nous reflétons, avec une souplesse plus grande, la situation non reproductible de l'échange, que nous réalisons, avec un maximum de perfection, le dessein discursif que nous avons librement conçu.

Mikhaïl Bakhtine²⁸

Dans ce chapitre, nous abordons le texte dans son organisation générale. Nous étudions "les genres de discours", "les thèmes" et leur articulation.

Nous proposons l'hypothèse selon laquelle l'analyse des interactions genres/thèmes est essentielle pour saisir :

- la distance qu'entretient le locuteur avec l'objet de son discours ;
- le rapport qu'entretient le locuteur à cet objet et sa façon de le "signifier" à un autre particulier.

Les " genres de discours " sont une "façon de dire". Leur concept rend compte qu'un thème peut être présenté différemment : sous forme d'un "vécu" (subi ou agi), d'une "réflexion", d'un "espoir", etc. Ils posent également le rapport qu'entretient le locuteur avec son interlocuteur, dans la sphère particulière où se déroule l'échange. Selon les places des partenaires de l'échange verbal, tel genre de discours est "possible", tel autre est "exclu". Par exemple, un supérieur

²⁸ Bakhtine, M., Esthétique de la création verbale, Gallimard, 1984

hiérarchique serait bien étonné que le responsable d'un de ses services lui raconte son dernier rêve, lors du bilan annuel.

Nous recherchons les genres de discours qui composent le texte. Nous étudions les *enchaînements*, la relation du discours antérieur avec le suivant. Nous faisons une analyse des genres en *catégories* afin de déterminer si un genre domine par rapport aux autres, et comment ceux-ci s'intègrent à lui. Nous analysons les mélanges de genres de discours et les *soumissions* éventuelles des uns par rapport aux autres.

Les différents "thèmes" sont abordés par leur récurrence et leurs mouvements. Il sont établis à partir : des mots qui les représentent (par exemple " amour ") ; des mots associés au concept dominant (par exemple, " tendresse ", " baiser ") ; ou encore, de sémantèmes relatifs à un "champ thématique". Dans ce cas, le thème peut n'être jamais clairement exprimé mais seulement "dessiné" (" je n'avais d'yeux que pour elle... "). Nous étudions dans un premier temps leurs enchaînements.

En conclusion, nous commentons l'articulation genres de discours/thèmes et comparons notre hypothèse de départ avec les éléments analysés.

I - Les genres de discours

Dans le texte que nous avons choisi d'analyser ici, nous avons retenu 6 grands " genres de discours " : le discours sur soi, le discours intérieur, le commentaire, l'argumentation, l'interpellation et le discours théorique.

Quelques mots d'explication concernant notre classification de ces différents genres de discours :

◆ Les genres "*commentaire*", "*argumentation*", "*interpellation*" sont repris suivant une définition classique. Cependant, nous distinguons une particularité commune aux trois genres : leur soumission à un autre genre de discours. Nous

reviendrons plus en détail sur ces notions dans le sous chapitre intitulé "le genre intégré comme modalité discursive".

◆ Le *discours sur soi* est le genre qu'utilise un locuteur lorsqu'il parle de lui-même. L'image qu'il donne de lui est celle qu'il perçoit. Image bien entendu subjective, bien qu'elle soit donnée par lui comme objective. Le locuteur donne de lui une image telle qu'il la perçoit.

La question de l'*objectivité* est d'ailleurs complexe car elle est aussi l'effet d'un mouvement de passage de l'intérieur à l'extérieur, d'une appréhension interne à une expression, qui "objective" un vécu. Celui-ci peut être "subjectif" ; mais présenté, il porte la possibilité d'une contradiction et entre à ce moment là dans la dialectique de l'objectivité.

◆ Le *discours intérieur* ou *réflexif* est plus complexe à saisir. La particularité du "*discours intérieur*" est de dessiner une réflexion interne, à partir de certains énoncés. Nous le différencions du genre "*discours sur soi*" qui semble dessiner une image plus précise et construite du locuteur.

Pour différencier ces deux genres, prenons un exemple dans le texte.

Puis je crois surtout que je manque de caractère et j'ai perdu confiance en moi.
la confiance en soi ça peut le retrouver et se guérir mais le caractère c'est foutu.

L'énoncé "*je crois surtout que je manque de caractère*" pose par "*je crois*" un dilemme intérieur non résolu. S'il disait "*je manque de caractère*", l'énoncé marquerait la perception d'une image du locuteur établie.

◆ Le genre "*discours théorique*", est celui qu'utilise Florent quand il généralise. Par exemple, pour reprendre à nouveau le texte, "*la confiance en soi ça peut se retrouver*". "*Ça*" marque une généralisation concernant un savoir (ou supposé savoir) sur la question de la "confiance en soi".

A - Les genres de discours : repérage

Analyse du texte

Texte - Puis je crois surtout que je manque de caractère et j'ai perdu confiance en moi. la confiance en soi ça peut le retrouver et se guérir mais le caractère c'est foutu. Tiens je pense à ça, tu sais pas comment ils m'ont surnommé au bahut ? et bien ils m'ont surnommé Impossible.

Pour mes projets irréalisables. je trouve que c'était bien choisi ?

Ce soir nous sommes aller (voir) faire du vélo avec Marc.

25 km et pour finir le tour du village. histoire de craquer un peu et Puis Marc m'a fait voir où habitait un ravissante Blonde aux yeux bleux !

elle s'appelle Sylvie j'ai eu plusieurs fois l'occasion de la voir ; et elle n'est pas degueulasse du tout la bourrique.

Quand à Vanessa, je n'ai pas de nouvelle et commence à désespérer sec !

Demain j'irai Bien faire du vélo avec Marc, mais il y a un film sur la guerre d'AFghnanistan : D'autre part j'en ai parlé à ma mère pour aller là bas ! elle est tout à fait d'accord et prend conscience des risques, peut être pour une caravane pour le printemps prochain.

Mais ma mère refuse à cause de mes études. Mais comme elle ne sait pas où elle va me mettre

L'an prochain je me vois soit en AFghnanistan où soit dans le métro entrain d'expliquer mon malheur et essayant de récupérer quelques sous pour vivre.

Parce que d'ici un mois je sens que ça va tourner au vinaigre.

Le texte commence par un genre **discours intérieur** "Puis je crois que je manque de caractère " suivi d'un **discours sur soi** " et j'ai perdu confiance en moi ". Nous voyons ici la nuance que nous établissons entre " discours intérieur " et " discours sur soi ". C'est la modalisation " je crois " qui incite à différencier ces deux discours. Elle renvoie à une réflexion du locuteur sur lui-même.

Suit un discours généralisant, **théorique** "la confiance en soi ça peut se retrouver et se guérir mais le caractère c'est foutu". Nous notons que "se guérir" ramène au contexte précis du discours adressé au psychanalyste. Nous pouvons peut-être parler ici d'*emprunt* du discours théorique à des fins de discours sur soi qui s'interpréterait alors ainsi : *je suis venu te voir pour guérir de ne pas avoir confiance en moi.*

S'instaure ensuite une sorte de **dialogue** avec le psychanalyste qui lira ce texte, une **interpellation** de l'autre : "tiens je pense à ça, tu sais.....?" "et bien ils m'ont surnommé Impossible....." Entre ces deux énoncés une réponse du psy est "imaginée" et nous devinons la réponse envisagée puisque le locuteur éclaire le premier énoncé.

Suit un **commentaire**, ponctué d'un point d'interrogation : " Pour mes projets irréalisables, je trouve que c'était bien choisi ? ". On pourrait se demander si ce

point d'interrogation n'est pas le signe de la rencontre d'une affirmation et d'une question. L'affirmation du locuteur et la question posée à l'analyste.

Suit un récit avec différents **commentaires** :

- "histoire de craquer un peu" qui accentue le fait que faire 25 Km en vélo c'est beaucoup ;
- un commentaire description sur "une ravissante blonde aux yeux bleus" ;
- un autre commentaire sur le commentaire " et elle n'est pas du tout déguelasse la bourrique".

La suite du discours est un **discours réflexif** "demain j'irai bien faire du vélo avec Marc". Nous voyons ici qu'il est difficile d'affirmer que c'est un genre purement réflexif. Pourtant il se dessine bien une réflexion. Cette réflexion est une proposition qu'il se fait "faire du vélo" en pendant à une autre "film" qu'il présente comme une **argumentation** contre "mais il y a un film sur la guerre d'Afghanistan".

Sur l'association Afghanistan, nous notons un changement de discours : une **argumentation** sur l'avis de sa mère par rapport à son projet, puis une **argumentation** sur l'argumentation "mais comme elle ne sait pas où elle va me mettre."

Suit à nouveau un **discours réflexif** "l'an prochain je me vois..."

Pour conclure nous trouvons un **commentaire** "parce que d'ici un mois je sens que ça va tourner au vinaigre".

Dans ce texte, nous observons 6 genres de discours différents qui organisent le texte et le font fonctionner : discours sur soi, discours réflexif, commentaire, argumentation, l'interpellation et discours théorique. Nous notons que ces différents genres ne se placent pas au même niveau. Chacun d'entre eux signifie d'une certaine façon et donne la possibilité à Florent de se raconter (par écrit) au niveau d'une réflexion (discours réflexif), d'une vue de soi (discours sur soi) avec un regard sur le général (discours théorique). Les commentaires et l'argumentation viennent éclairer le discours lui-même. Et certains énoncés montrent explicitement que Florent s'adresse à l'autre (interpellation).

B - Les catégories de genres de discours de Florent

Nous pouvons classer ces différents genres de discours en trois catégories :

- **Le genre dominant** ; nous y plaçons le discours intérieur, le discours sur soi ; c'est le genre qui donne la "note" générale du texte. C'est celui sur lequel s'appuie la référence du genre.

- **Le genre intégré** ; nous y situons le commentaire, l'argumentation et l'interpellation ; c'est le genre qui intervient sur un autre genre. C'est celui qui éclaire le genre dominant, aussi bien au niveau du locuteur, qu'au niveau de celui auquel le discours s'adresse.

- **le genre parallèle** où nous plaçons le discours théorique. Nous proposons le terme de "genre parallèle" car nous observons qu'il porte sur le même objet que le genre de discours qui le précède (ou auquel il se rapporte) ; mais cependant, il l'aborde d'un point de vue général contrairement au premier qui l'aborde d'un point de vue particulier. Nous constatons qu'il intervient principalement dans des textes où le discours dominant est soit le discours sur soi, soit le discours intérieur.

Nous insisterons sur la catégorie du "genre intégré" qui présente la particularité de suspendre la trame narrative sans la rompre produisant ainsi des mouvements dans le texte.

C - Le genre "intégré" comme modalité discursive

- **Le commentaire**

Pourquoi faire des commentaires ? La réponse n'est pas univoque. Nous distinguons différents types de commentaires ayant des fonctions différentes.

Trois types de commentaires²⁹ :

1 - Le commentaire éclaire le texte pour celui qui le lit.

La raison d'être du commentaire serait ici, en quelque sorte, le contraire de l'implicite. Le locuteur présuppose une opacité possible, pour l'auditeur (ou le lecteur), dans son discours. Par exemple "j'ai rencontré Marie, c'est ma voisine".

2 - Le commentaire présente à l'interlocuteur un *point de vue personnel* sur l'événement relaté. Par exemple dans le texte étudié "j'ai eu plusieurs fois l'occasion de la voir ; et elle n'est pas du tout déguelasse la bourrique".

3 - Le commentaire donne suffisamment d'éléments afin qu'une *bonne* interprétation soit faite par le récepteur. Par exemple "J'ai pleuré, mais tu vois avec des spasmes, fort quoi !"

Ainsi que le note Maingueneau³⁰, "On est amené à donner tout leur poids aux commentaires que fait l'énonciateur sur son propre dire. Reformulant, anticipant sur les réactions d'autrui, il s'efforce de contrôler une interprétation qu'en fait il ne peut jamais maîtriser complètement".

Nous notons que le commentaire se rapporte toujours à un autre énoncé et qu'une de ses fonctions se situe toujours en regard de cet énoncé. Le commentaire parle *sur* quelque chose ; il interrompt un énoncé pour intervenir sur lui, de l'extérieur.

- *le commentaire dans le texte étudié*

²⁹ Cette liste n'est pas exhaustive.

³⁰ Maingueneau, D., Pragmatique pour le discours littéraire, Bordas, 1990

Examinons quelques types de commentaires et tentons d'en repérer les différentes fonctions :

- *Pour mes projets irréalisables, je trouve que c'était bien choisi ?* : interrogation par rapport à l'objet ;
- *histoire de craquer un peu* : accentuation d'un élément ;
- *une ravissante blonde aux yeux bleus ! elle s'appelle sylvie...* : description concernant l'objet du discours ;
- *et elle n'est pas dégelasse du tout...* : point de vue personnel sur l'événement relaté ;
- *parce que d'ici un mois je sens que ça va tourner au vinaigre* : point de vue ramassant l'objet du discours.

Avec ces quelques exemples, nous remarquons que sous le terme "commentaire", nous n'avons pas un objet homogène auquel nous pourrions donner une définition unique. L'élément commun à tous ces commentaires, est la mise à l'écart d'un énoncé sans qu'il y ait rupture avec le discours. Un peu au sens de D. Widlocher dans son article intitulé "*l'interprétation entre guillemets*"³¹ où l'interprétation du psychanalyste s'insère dans le discours du patient dans une continuité avec ce discours. Ici, le commentaire s'insère dans une continuité du discours tout en rompant la trame narrative à un certain moment.

Une fonction commune aux différents commentaires est de permettre le partage avec l'interlocuteur de l'objet du discours. L'objet est offert à l'autre sans que le locuteur en soit désaisi. Contrairement à une question par exemple où l'objet est renvoyé sur l'autre et doit (en principe) en revenir modifié.

• L'argumentation

Une des particularités de l'argumentation est de "justifier", par le discours, des faits, des événements, des pensées qui marquent pour le locuteur une

³¹Widlocher, D., "L'interprétation entre guillemets" in DIRE - Nouvelle revue de psychanalyse, n° 23 - printemps 81 - Gallimard

contradiction, soit pour lui-même soit supposée pour l'autre. Pourquoi serait-il nécessaire de justifier des choses complètement claires ou logiques ? Nous pensons que l'argumentation n'est pas destinée seulement à l'autre ; mais que dans bien des cas, elle est destinée à soi-même. L'argumentation peut aussi bien amener le destinataire que le locuteur à modifier une action prévue, une idée... par la conviction obtenue par l'argument. Peut-être pouvons nous poser le problème de *l'élaboration de la pensée* marquée par une forme de discours, dans certains cas d'argumentation que l'on trouverait particulièrement à l'oral ; ou encore, dans des écrits tels que ceux de notre corpus.

- l'argumentation dans le texte

Dans le texte étudié, une argumentation suit un "genre réflexif" "demain j'irai bien faire du vélo" avec M." -> "mais il y a un film...". Nous y repérons un contrebalancement entre l'envie de faire du vélo et l'envie de regarder un film sur l'Afghanistan.

Un autre argument connecté par "mais" : "mais ma mère refuse à cause de mes études". Cette fois l'opposition se situe entre l'envie de partir et le refus de sa mère de le laisser partir.

Les 2 arguments montrent un empêchement au départ : 1) aller faire du vélo ; 2) partir pour l'Afghanistan.

Dans le premier, Florent est tenté de renoncer à sa passion pour l'Afghanistan ; dans le second, sa mère pourrait le contraindre à renoncer. Ou encore dans un cas, il est retenu par sa mère pour partir ; dans l'autre cas, il pourrait être retenu par Marc en l'accompagnant faire du vélo.

Ensuite nous trouvons un argument qui vient se greffer sur un autre et qui fait dériver le sujet :

- "mais ma mère refuse à cause de mes études" : on suppose qu'il suit des études qui pourraient être interrompues par le départ :

- "mais comme elle ne sait pas où elle va me mettre..." : on découvre ici un souci d'avenir par rapport à des études sans succès (alors pourquoi pas le départ)

- les fonctions de l'argumentation dans le texte

La première vient contredire l'envie de faire du vélo avec M., elle justifie une non action ; la seconde contredit l'acceptation de sa mère qu'il parte, elle justifie un refus de la mère ; la troisième argumentation vient mettre en balance l'acceptation de la mère qu'il parte, elle justifie un revirement possible de la mère quant à son refus et met en avant le problème de l'avenir de Florent.

L'argumentation ne peut être donnée comme concept univoque. Les textes de Florent font apparaître assez clairement que, lorsqu'il utilise l'argumentation, ce n'est pas uniquement pour convaincre son interlocuteur ; c'est parfois pour se convaincre lui-même ; ou encore, pour trouver des solutions à un problème pesant comme le montre le texte analysé.

Léclairage d'Habermas et de Perelman

L'argumentation est une manifestation langagière d'un individu qui s'appuie sur une raison pour tenter de convaincre un interlocuteur (l'interlocuteur peut être soi-même, comme nous l'avons vu). De là, nous sommes amenée à considérer l'argumentation comme une *action* langagière ayant un but : convaincre l'autre à sa raison. Mais il n'y a pas **une** raison universelle, un seul autre ni un seul type d'interaction médiatisée par le langage. C'est que défend Habermas dans son ouvrage "*Théorie de l'agir communicationnel*"³².

Une des idées fondamentales d'Habermas est de distinguer "*activité rationnelle par rapport à une fin*" et "*activité communicationnelle*".

L'activité rationnelle par rapport à une fin serait : soit une activité instrumentale obéissant à des règles techniques ; soit un choix rationnel reposant sur un savoir analytique.

³²Habermas, J., *Théorie de l'agir communicationnel*, T. 1, Fayard, tr.1987.

Pour résumer les deux types d'action : " l'activité rationnelle par rapport à une fin " et " l'activité communicationnelle " se distinguent par le fait que la première est orientée vers le succès ; qu'elle utilise soit : l'instrument basé sur la technique, soit le stratège basé sur un savoir commun rationnel. C'est en quelque sorte la raison calculante.

L'activité communicationnelle est avant tout un acte d'intercompréhension : *"les actions sociales peuvent être distinguées en fonction de l'attitude adoptée par les participants, selon que cette attitude est orientée vers le succès ou vers l'intercompréhension"*.

Le concept d'*intercompréhension* d'Habermas introduit le dialogisme. Il est inhérent au langage et met en interaction au moins deux locuteurs non soumis à leur violence réciproque.

Habermas se démarque d'Austin en s'appuyant sur deux de ses concepts : l'acte illocutoire et l'acte perlocutoire. Le sens que leur donne Austin est conservé : par *l'acte de langage illocutoire*, nous informons, commandons... ces énoncés ayant une valeur conventionnelle ; le locuteur accomplit une action en disant quelque chose ; par *l'acte de langage perlocutoire*, nous convainquons, persuadons... Nous produisons un acte par le fait de parler. Mais Habermas reproche à la théorie d'Austin de ne pas avoir vu *"que les actions langagières fonctionnent comme mécanisme de coordination pour d'autres actions"*³³. Austin se serait trop intéressé aux actions langagières associées aux institutions.

Les interactions médiatisées par le langage dans l'agir communicationnel ont des objectifs illocutoires. Les interactions à partir desquelles l'un des participants veut susciter des effets perlocutoires sont considérées par Habermas comme un agir stratégique.

Il défend une conception complexe de la rationalité qui soit apte à rendre compte de la diversité des conduites humaines, sans les réduire à l'efficacité opératoire ni à la poursuite calculée d'intérêts égoïstes.

Il n'y a pas univocité du concept de raison. Habermas en distingue quatre formes réunies dans le tableau n° 2 :

- la raison "calculante" (mettre en rapport des fins et des moyens) ;

³³Habermas, J., *Théorie de l'agir communicationnel*, T. 1, Fayard, tr.1987 pp 304

- la raison "discutante" (accepter le principe de la discussion) ;
- la raison "raisonnable" (se conformer à des normes) ;
- la raison "personnelle" (se manifester, donner une présentation esthétique de soi).

Caractères pragmatique-formels Types d'action	Actes de parole caractéristique	Fonctions langagières	Orientations d'action	Attitudes de fond	Prétentions à la validité	Rapports au monde
agir stratégique	perlocution, impératifs	Influence sur le partenaire	succès	objectivante	(efficacité)	monde objectif
conversation	constatifs	présentations d'états de chose	inter compréhension	objectivante	vérité	monde objectif
agir régulé par des normes	régulatifs	instauration de relations Inter-personnelles	inter compréhension	conforme aux normes	justesse	monde social
agir dramaturgique	expressifs	auto-représentation	inter compréhension	expressive	véridicité	monde subjectif

Tableau 2³⁴ -Types purs d'interactions médiatisées par le langage

Suivant ce tableau, nous voyons que, selon Habermas, la théorie de l'argumentation acquiert une importance particulière. Elle a pour tâche de reconstruire les présuppositions et les conditions pragmatiques formelles d'un comportement explicitement rationnel.

Ce qui est rationnel, c'est ce qui peut être amené à la critique et fondé. C'est ainsi que, pour son énoncé rationnel, le locuteur prétend à la vérité et qu'en cas de besoin, il peut en donner le fondement. *"La rationalité...se mesure aux relations internes entre le contenu de signification, les conditions de validité et les raisons qui en cas de besoin peuvent être produites pour justifier la vérité des énoncés ou l'efficacité des règles d'action"*.

³⁴ Tableau tiré de l'ouvrage d'Habermas *Théorie de l'agir communicationnel T1* - pp 337

Pour Habermas, le concept de *rationalité* ne se limite pas aux expressions pouvant être "vraies" ou "fausses". La rationalité renvoie aussi aux différentes formes de l'argumentation. "C'est dans le discours argumentatif que des participants différents surmontent la subjectivité initiale de leurs conceptions, et s'assurent à la fois de l'unité du monde objectif et de l'intersubjectivité de leur contexte de vie grâce à la communauté de convictions rationnellement motivées".

Certains actes communicationnels peuvent être dits rationnels : ceux qui sont caractérisés par d'autres rapports au monde et qui sont associés à d'autres prétentions que celles d'être vrais ou faux. C'est le cas des actions régulées par des normes ou des présentations de soi expressives. Peuvent être rationnels également les souhaits d'une personne qui les exprime à partir de jugements de valeur reconnus par d'autres. Habermas donne pour ce dernier critère l'exemple de Norman : désirer une assiette de boue est irrationnel sauf si l'on veut jouir de sa riche odeur de rivière par exemple. Donner cette simple raison rend le désir rationnel.

La rationalité qui ressort de la pratique communicationnelle de tous les jours renvoie à la pratique de l'argumentation comme à l'instance de référence.

Habermas considère le discours argumentatif sous trois aspects :

- en tant que processus
- en tant que procédure
- en tant que production d'arguments.

Ces trois aspects sont des structures différentes et ont trait à des disciplines différentes : la *rhétorique* pour le processus, la *dialectique* pour les procédures, la *logique* pour les productions d'arguments.

Ces trois aspects ne sont pas dissociables. L'argumentation comme processus manifeste une intention de convaincre un auditoire universel ; la procédure, celle d'obtenir un accord rationnellement motivé ; la production d'arguments, d'honorer une prétention à la validité.

qui reprend, dans la rhétorique traditionnelle, la notion de temps comme caractère de l'argumentation.

Dans son traité de *rhétorique*, Perelman³⁵ présente différentes formes d'argumentation, en l'opposant à la *démonstration*. L'argumentation permet de

³⁵Perelman, C., *Rhétoriques*, Editions de l'Université de Bruxelles, 1989

provoquer ou d'accroître l'adhésion d'un public à une thèse ; la démonstration prouve une thèse. Une particularité de l'argumentation est son caractère non contraignant pour l'auditeur. Il peut hésiter, douter. La démonstration ne saurait être récusée.

L'argumentation est non seulement un acte de langage mais également "un jeu de langage". Par exemple, pour donner l'impression d'aspect irrévocable, elle peut utiliser le caractère de la démonstration en étant brève et concise.

"Si la démonstration s'est libérée du temps en isolant du contexte un système, elle a tenté aussi de se libérer de l'influence du temps sur les instruments utilisés. Tout son effort vers l'univocité est une manière de figer le temps. Ce qui revient à dire qu'elle se libère du langage. Elle devient rien que langage, ou pas du tout langage, comme il plaira, celui-ci étant une fois pour toutes. Elle supprime l'influence du symbole sur le symbolisé et réciproquement. L'argumentation par contre est essentiellement un acte de communication. Elle implique communion des esprits, prise de conscience commune du monde en vue d'une action réelle ; elle suppose un langage vivant, avec tout ce que cela comporte de tradition, d'ambiguïté, de permanente évolution³⁶".

Ce point est très important car il montre la transformation et l'évolution que peut subir la pensée d'un locuteur dans une interaction argumentative, que seul l'écoulement du temps permet.

L'argumentation est présentée aussi par Perelman comme une stratégie consciente de discours pouvant conditionner dans certains contextes un auditoire. L'exemple type est le discours politique où les arguments seront disposés dans un ordre prévu à des effets persuasifs.

L'argumentation vise à persuader ou à convaincre ; elle n'est concevable que dans un contexte psychosociologique. *"...L'argumentation relèverait de la psychologie plutôt que de la logique, les raisons visant à persuader et à convaincre étant relatives au caractère, aux intérêts, émotions et passions des personnes sur lesquelles on veut agir par le discours".*

³⁶ Perelman, C., *Rhétoriques*, Editions de l'Université de Bruxelles, 1989 - pp 448

Parfois, il n'est pas simple de reconstruire dans un texte ce qui fait l'enchaînement. Nous l'avons vu, une argumentation peut prendre la forme d'une démonstration pour amener l'autre à ne pas répliquer et à être convaincu de ce qui est dit. Parfois aussi, deux énoncés concomitants peuvent paraître, à la première écoute (ou à la première lecture), enchaînés pour la même argumentation. Cependant il semble bien que, dans notre analyse, nous ayons repéré grâce aux éléments d'enchaînement argumentatifs (les *connecteurs*) des "effets trompeurs".

Comme nous le rappelle Perelman, l'argumentation est avant tout une action d'un individu sur un autre. Il s'agit pour le locuteur (ou le scripteur) de formuler des énoncés afin d'amener l'auditeur (ou le lecteur) à tirer une conclusion dont il peut être plus ou moins conscient. Par exemple, si nous prenons un discours politique, les différentes argumentations avancées sont, dans la plupart des cas, calculées. Il se joue ici ce qui est de l'ordre de l'opportunité. Les argumentations ne sont pas toujours finalisées, telles qu'elles le paraissent. Prenons l'exemple suivant, tiré d'un autre texte de Florent où deux énoncés s'enchaînent, connectés par "mais" : "*c'est pas que je l'aime pas*", que nous avons défini comme étant un discours sur soi -> "*mais*" -> "*il va me parler de mon avenir*", que nous avons défini comme étant un argument. Ces énoncés font suite à l'ennui provoqué par l'arrivée d'une personne proche. L'énoncé est une raison évoquée concernant l'arrivée de cette personne. L'argument n'a pas pour but unique de convaincre le lecteur d'être ennuyé ; elle vient "justifier" des sentiments négatifs qu'il n'aurait pas si M. lui parlait d'autre chose. Au delà, elle le dégage de sa culpabilité de tenir de tels propos. Ce deuxième sens n'est peut-être pas tout à fait le but finalisé (conscient) de Florent.

Nous pourrions peut-être classer les argumentations en deux groupes : celles qui vont vers un but, les énoncés qui tentent de convaincre l'autre à sa "raison" ; celles qui n'ont pas de but précis ou dont le but est dévié.

- **L'interpellation**

Écrire, puis donner ses écrits à une personne dans le but de les lui faire lire, suppose un interlocuteur lors de la composition des textes. Mais quelle place a-t-il dans le discours ? Doit-il écouter ou (lire) et se taire ? Doit-il intervenir en donnant son avis ? Un conseil ? En condamnant ? En approuvant ? Quel rôle donne Florent à son psychanalyste comme lecteur de ses textes ? A travers les appels qu'il lui lance, que lui demande-t-il ? D'ailleurs lui demande-t-il quelque chose ?

L'*interpellation* est pour nous ce qui se manifeste explicitement dans le texte sous la forme d'appel à l'autre comme "tiens;" "tu", "te dire" etc.

Nous la distinguons de l'interlocution qui peut être implicite par exemple dans l'acte "donner ses texte à lire".

Peut-on comparer l'interpellation au dialogue ? Ce n'est certes pas un dialogue de fait, où le destinataire répond. Mais la construction du discours n'est-elle pas faite comme si l'autre devait répondre ?

Dans le texte étudié, le locuteur s'adresse à son psychanalyste pour se rappeler un souvenir "tiens, je pense à ça...". D'une part l'interpellation signale que cet écrit est destiné au "tu" explicite dans l'énoncé. D'autre part, elle marque que l'autre est présent *au moment* de l'écrit.

Ce dernier élément est très important à noter car il intervient dans l'interprétation du texte et dans la compréhension de sa construction. A un moment donné, le locuteur avait besoin de s'adresser directement à son psychanalyste pour lui dire quelque chose, ici se rappeler un souvenir.

D - Quelques remarques sur les genres

L'éclairage de Bakhtine

Bakhtine³⁷ s'est particulièrement intéressé aux genres de discours et a développé différents points. Rappelons ses principales conclusions : il existe des

³⁷ Bakhtine, M., Esthétique de la création verbale, GALLIMARD, tr. Fr.1984.

genres de discours différents, chacun étant marqué par la spécificité d'une sphère d'échange. La variété des genres de discours est inépuisable car elle est en relation directe avec la variété des domaines de l'activité humaine toujours en développement. *"Le vouloir-dire du locuteur se réalise avant tout dans le choix d'un genre de discours. Ce choix se détermine en fonction de la spécificité d'une sphère donnée de l'échange verbal, des besoins d'une thématique (de l'objet du sens), de l'ensemble constitué des partenaires, etc."*³⁸

Pour Bakhtine, le choix d'un genre de discours présuppose une intention de celui qui parle ou écrit. Donc : variétés des genres, variété des sphères d'échanges et variété des visées intentionnelles.

Bakhtine dissocie le genre de discours premier (simple) du genre de discours second (complexe) qui apparaît dans les circonstances d'un échange culturel. Le genre premier du discours est formé au cours d'un échange verbal spontané.

Pour définir le caractère général de l'énoncé, il y a nécessité, nous dit Bakhtine, de prendre en considération la différence essentielle qui existe entre le genre de discours premier et le genre de discours second. La sphère d'échange est ici d'une grande importance ; par exemple, la réplique du dialogue quotidien insérée dans un roman devient phénomène de la vie littéraire - artistique et non de la vie quotidienne. La réplique quotidienne est un genre de discours premier formée dans la sphère d'échange de la vie quotidienne. Cette même réplique insérée dans un roman perd son réel de la vie quotidienne pour s'insérer dans une nouvelle sphère d'échange, tout en gardant sa forme et sa signification quotidienne dans le réel du roman. *"Les genres premiers, en devenant composantes des genres seconds, s'y transforment et se dotent d'une caractéristique particulière : ils perdent leur rapport immédiat au réel existant et au réel des énoncés d'autrui...."*³⁹. On peut rapprocher de ce point "les citations rapportées" du type il m'a dit que..." qui s'insèrent dans une nouvelle sphère d'échange et deviennent ainsi "genre de discours second".

³⁸ Bakhtine, M., Esthétique de la création verbale, GALLIMARD, tr. Fr.1984, pp 284

³⁹ Bakhtine, M., Esthétique de la création verbale, GALLIMARD, tr. Fr.1984, pp 267

Les genres de discours se manifestent dans des types d'énoncés relativement stables. Cette stabilité participe à introduire chez l'interlocuteur un "genre de réponse" qui peut être immédiate, à retardement mais aussi un acte. Bakhtine, nous l'avons vu, introduit la notion d'"*attitude responsive active*" de l'auditeur. Le locuteur postule une telle attitude vis à vis de son discours. C'est-à-dire que lorsque le locuteur introduit son discours, il en attend une réponse ; lorsque l'auditeur reçoit ce discours, il adopte une attitude de réponse. Les genres de discours exercent pour l'individu une valeur normative. Ils sont aussi indispensables que les formes prescriptives de la langue commune. A ce titre, les énoncés ne sont pas une combinaison absolument libre mais soumis aux genres de discours établis. "*Nous apprenons à mouler notre parole dans les formes du genre et, entendant la parole d'autrui, nous savons d'emblée, aux tout premiers mots, en pressentir le genre, en deviner le volume (...), la structure compositionnelle donnée, en prévoir la fin, autrement dit, dès le début, nous sommes sensibles au tout discursif...*".

La stylistique est introduite comme élément dans l'unité de genre d'un énoncé.

François⁴⁰ souligne que le genre n'est pas forcément une grande unité (par exemple le genre récit) ; cela peut être également la succession de deux énoncés. Il peut être également intégré dans un autre (une parenthèse, une argumentation, un commentaire dans un genre récit par exemple). C'est ce que souligne notre analyse.

La particularité de Bakhtine est de s'être intéressé au langage courant comme constructeur de genres et d'avoir vu l'importance des sphères d'échange. Beaucoup d'auteurs se sont intéressés au genres de discours mais principalement à partir des formes littéraires.

- *En conclusion*

Les limites que nous avons posées pour chaque genre de discours ne peuvent être considérées comme strictes. Les "genres intégrés", par exemple, peuvent à bien des égards être identifiés comme des sous-genres de "discours sur soi" ou de

⁴⁰ François, F., La communication inégale, Delachaux et Nestlé, 1990, p. 44

"récit". De même le discours intérieur pourrait être vu bien des fois comme un "sous-genre" de récit.

Finalement, l'importance des genres de discours est correlative à leur soumission réciproque. Nous voyons, par exemple, que la valeur commentative est soumise à la nécessité d'éclairage et de mise en valeur des événements relatés par Florent, qu'ils soient dits à la manière d'un récit, d'un discours intérieur etc.

La façon de signifier l'objet de son discours, par l'utilisation de différents genres, montre que le locuteur n'a pas une façon homogène de signifier même à partir du même objet en s'adressant à la même personne.

Dans une situation donnée - ici des textes écrits destinés à un psychanalyste pendant une cure en cours -, nous trouvons un mélange de "genres de discours" différents relativement récurrent. Cet ensemble hétérogène, mais présentant une certaine unité, *personnalise* le discours particulier de Florent.

C'est donc le discours de Florent, organisé d'une façon particulière, avec un mélange de genres différents, en regard de son interlocuteur, tel qu'il se le représente le comprenant. Les genres de discours de la catégorie des intégrés qui s'enchaînent sur la catégorie des genres dominants ne provoquent pas de ruptures ; mais au contraire, ils viennent éclairer les éléments sur lesquels ils s'accrochent. Le passage d'un récit à un discours intérieur ou sur soi ne provoque pas de rupture non plus ; il présente différemment le locuteur, comme nous le verrons dans le prochain chapitre. Ce sont ces mouvements, ces passages d'un genre à l'autre qui font le style propre du texte.

La notion de genres de discours nous paraît essentielle pour saisir le *niveau* où se placent les éléments langagiers. Analyser un conte en genre "récit de vie" conduirait sans aucun doute à une analyse tout à fait bizarre (utiliser un genre "réel" pour présenter du "fictif").

II - Les thèmes

Maintes fois utilisé suivant des acceptions diverses et variées, nous nous proposons dans un premier temps de nous orienter sur la définition du concept "thème" que donne U. Eco⁴¹ de son terme anglais "topic". Le topic est un guide pour le lecteur qui lui sert à déterminer "de quoi on parle" dans un texte. Il mène à "narcotiser", c'est-à-dire à mettre en veilleuse, certains contenus, et à en actualiser d'autres, les éléments sémantiques les plus probables. Par exemple si je parle du "Chien de Baskerville", je ne vais pas penser : animal à quatre pattes, domestique, etc, mais bête mystérieuse assassine... Narcotiser ne veut pas dire éliminer. L'élément reste à disposition pour être actualisé s'il en est besoin. Le topic sert à orienter la direction des actualisations.

"...La détermination du topic est un mouvement coopératif (pragmatique) qui amène le lecteur à déterminer les isotopies comme des propriétés sémantiques d'un texte". L'isotopie est à prendre comme l'amalgame des topics qui mène à une "cohérence interprétative". Le topic est une hypothèse à partir de laquelle "le lecteur décide de privilégier ou de narcotiser les propriétés sémantiques des lexèmes en jeu, établissant ainsi un niveau de cohérence interprétative dite isotopie".⁴²

Qu'est-ce que nommer un thème ? C'est pour nous, en quelque sorte, la recherche d'éléments qui mènent à une condensation de l'objet dont Florent entretient son psychanalyste. Cependant, n'y-a-t-il pas un paradoxe à isoler une thématique ? Le discours n'est-il pas un objet ouvert sur le vaste horizon du locuteur dont nous ne pouvons saisir que quelques aspects ?

Nous trouvons quelquefois une confusion entre thème et contenu, un terme utilisé pour l'autre. Pour nous thème et contenu se distinguent : le thème est ce dont on parle, le *contenu* ce qui peut émerger du thème.

⁴¹ Eco, U., Lector in Fabula, Biblio Essais, le livre de poche, Grasset, 1979, tr. Fr. 1985.

⁴² Eco, U., Lector in Fabula, Biblio Essais, le livre de poche, Grasset, 1979, tr. Fr. 1985 pp. 116

- *Les enchaînements qui conduisent à un thème*

Nous donnerons ci-dessous les éléments qui nous ont amené à déterminer l'objet du discours de Florent repris comme isotopie. Nous verrons que nous trouvons ici encore des éléments thématiques dominants, d'autres associés. Que parfois nous remarquons un va et vient entre des thèmes multiples à l'intérieur d'un même texte.

Reprenons le texte.

T3 - Puis je crois surtout que je manque de caractère et j'ai perdu confiance en moi.

la confiance en soi ça peut le retrouver et se guérir mais le caractère c'est foutu.

Tien je pense à ça, tu sais pas comment ils m'ont surnommé au bahut ? et bien ils m'ont surnommé Impossible.

Pour mes projets irréalisables. je trouve que c'était bien choisi ?

Ce soir nous sommes aller (voir) faire du vélo avec Marc.

km et pour finir le tour du village. histoire de craquer un peu et Puis Marc m'a fait voir où habitait un ravissante Blonde aux yeux bleux !

elle s'appelle Sylvie j'ai eu plusieurs fois l'occasion de la voir ; et elle n'est pas degueulasse du tout la salope.

Quand à Vanessa, je n'ai pas de nouvelle et commence à désespérer sec !

Demain j'irai Bien faire du vélo avec Marc, mais il y a un film sur la guerre d'Afghanistan : D'autre part j'en ai parlé à ma mère pour aller là bas ! elle est tout à fait d'accord et prend conscience des risques, peut être pour une caravane pour le printemps prochain.

Mais ma mère refuse à cause de mes études. Mais comme elle ne sait pas où elle va me mettre

L'an prochain je me vois soit en Afghanistan où soit dans le métro entrain d'expliquer mon malheur et essayant de récupérer quelques sous pour vivre.

Parce que d'ici un mois je sens que ça va tourner au vinaigre.

Suivons l'enchaînement des éléments thématiques.

je → généralisation → souvenir du lycée : problématique de l'ancien et du récent → faire du vélo avec Marc → une fille blonde → pas de nouvelle d'une amie, désespoir → vélo → film sur Afghanistan → discussion avec la mère sur le projet → avenir.

La façon dont ce texte est construit nous pousse à une analyse binaire des éléments thématiques.

Résumé thématique : Le thème général de ce texte est une alternance entre deux propositions sinon contraires du moins différentes, sur un même objet :

je/général : "puis je crois surtout que je manque de caractère et j'ai perdu confiance en moi/la confiance en soi ça peut..."

Souvenir de lycée (ancien/récent) : sur ancien "ils m'ont surnommé impossible" et récent "pour mes projets irréalisables, je trouve que..."

filles (possible/désespoir) : "Marc m'a fait voir une ravissante blonde aux yeux bleus"/"quand à Vanessa je n'ai pas de nouvelles"

projet pour le lendemain : "Demain j'irai bien faire du vélo avec Marc mais il y a un film sur l'Afghanistan"

projet pour l'Afghanistan (oui/non de la mère) : "J'en ai parlé à ma mère pour aller là-bas, elle est tout à fait d'accord... mais "ma mère refuse à cause de mes études" (opposition encore avec ce dernier énoncé mais comme elle ne sait pas où elle va me mettre".

avenir (incertain et négatif) : soit le métro, soit l'Afghanistan

Les éléments thématiques de ce texte nous conduisent à voir un *champ thématique* global basé sur "l'**avenir incertain**" de Florent à partir d'un bilan qu'il fait de sa vie au regard de l'échéance qu'il craint "parce que d'ici un mois, je sens que ça va tourner au vinaigre".

Cependant, nous conservons les éléments qui nous ont conduit à ce thème afin de voir à quels éléments ils renvoient. Nous proposons de les appeler *sous thèmes*.

thème : **avenir** ; sous thème : *aventure, fille*.

La recherche des thèmes a fait l'objet de nombreuses méthodes d'analyse. La notre est une recherche de thèmes à partir des éléments observables, qu'il semble possible de condenser en un objet. Nous indiquons ci-dessous deux méthodes différentes.

Les méthodes de recherche des thèmes de Rastier et Luborsky

La méthode de Rastier⁴³ considère qu'à l'intérieur d'un texte nous trouvons une majorité d'objets pré-codés. Dans son chapitre II, intitulé "Ah ! tonnerre ! quel trou dans la blanquette !"⁴⁴, il prend l'exemple de "l'alimentation" que rejoignent de nombreux éléments du discours, tels que : blanquette, avalait, saladier, crème, ventre...

Il distingue également d'autres significations. Dans le texte déjà cité, par exemple, tout ce qui se rapporte à "l'intensité", à la "vulgarité" va constituer un "sème". Ensuite ces "sèmes" pourront constituer une isotopie grâce à la liste des sémèmes relevés dans le texte, par exemple "tonnerre", caractérisé par un bruit intense ou encore "mastiquer", intensif de mâcher.

La méthode de Rastier se rapproche de notre analyse. Elle nous semble plus fine dans la recherche des différentes isotopies. La notre s'attarde plutôt sur les objets pré-codés, délaissant finalement ce qui ressort de la notion d'atmosphère. Nous abordons ce problème dans notre dernier chapitre.

Une autre méthode consiste à rechercher dans le texte l'existence de tel ou tel thème. Comme l'étude de Luborsky⁴⁵ le montre, il s'agit de rechercher le thème relationnel conflictuel central chez des patients au cours d'une psychothérapie.

Cette étude présente les méthodes d'évaluation des phénomènes transférentiels.

L'évaluation est introduite par des *procédures directives* qui permettent aux différents thérapeutes de se mettre d'accord sur les concepts. Les auteurs considèrent que l'évaluation ne peut être fiable sans cette condition. Les mots utilisés et les éléments du transfert pris en compte sont différents d'un thérapeute à l'autre ; ils brouillent les résultats.

⁴³Rastier, *Sens et textualité*, Hachette, 1989

⁴⁴Zola, E., extrait de *L'assommoir*, Ed. de Poche, Gallimard, Paris 1974

⁴⁵Luborsky, Lester, Luborsky, Ellen, "Evaluation des phénomènes transférentiels par différentes méthodes dont celle du "Thème relationnel conflictuel central", in *Recherches cliniques "planifiées" sur les psychothérapies*, INSERM, 1992

La première de ces méthodes fût élaborée par Luborsky et Crits-Christoph en 1990 : le TRCC (Thème Relationnel Conflictual Central).

L'étude attentive des épisodes relationnels, à partir du discours du patient *"mettant en scène ce dernier et faisant apparaître sa relation avec le thérapeute ou d'autres personnes"*, a pu mettre en évidence des éléments de redondance et une prédominance de certains éléments :

- ce que le patient souhaitait des autres ;
- la réponse qu'il en recevait ;
- sa réaction à cette réponse.

Une grille est élaborée à partir de ces trois critères. La phase 1 consiste à extraire du discours les épisodes relationnels. La phase 2, à y inscrire les différents éléments du discours du patient s'y rapportant.

L'intérêt clinique du TRCC s'évalue suivant trois points :

- il permet une formulation plus fiable du thème relationnel conflictuel central ;
- il permet l'utilisation plus rapide de cette formulation pour l'interprétation ;
- il permet de focaliser les interactions avec les différents membres de l'équipe soignante, d'un patient hospitalisé. L'équipe peut alors répondre plus efficacement au patient.

L'intérêt pour la Recherche Clinique des méthodes directives d'évaluation du transfert est de permettre : de poursuivre les observations de Freud sur les caractéristiques du transfert. Certaines ont été confirmées, d'autres moyennement, d'autres n'ont pas encore été réalisées.

Voici donc trois façons d'aborder la recherche de thèmes (il y en a d'autres). Elles montrent bien, ici encore, *qu'une grille est construite à partir d'une recherche particulière et qu'il est illusoire de penser faire le tour d'une question en partant d'un concept.*

Chacune de ces approches comprend des particularités qu'il convient de souligner lorsqu'il sera rendu compte de la recherche : pour Rastier ce sera le thème au sens large qui recouvre aussi bien les objets pré-codés qu'une atmosphère ; pour Luborsky la recherche sera basée sur un conflit dans la relation ; pour nous ce sera la condensation de l'objet général du discours.

L'analyse du texte en thème et sous-thèmes va permettre de présenter son *unité*. Contrairement au genres de discours qui vont plutôt faire apparaître des facteurs de *changement*.

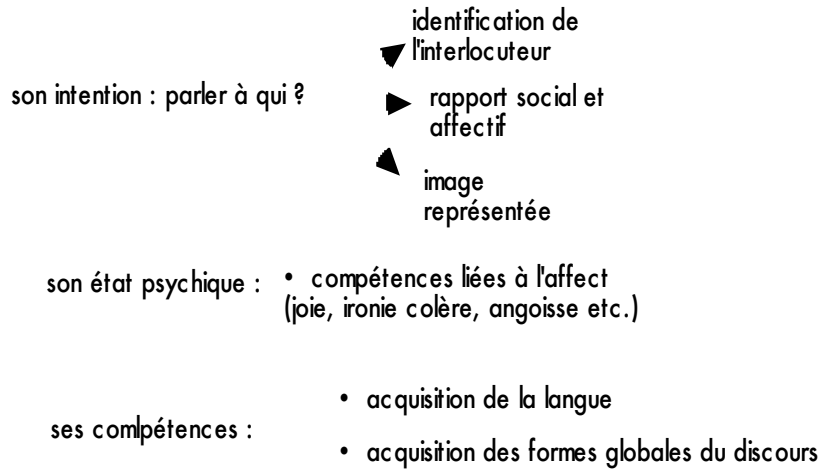
Articulation genre de discours/thèmes

Si nous examinons l'organisation générale des textes - les genres de discours et les thèmes - nous pouvons dire que l'articulation entre les genres et les thèmes montre que la distance qu'entretient le locuteur avec l'objet de son discours est variable et que cette variabilité est manifeste par le genre utilisé. Pour le dire vite, ce n'est pas la même chose de parler de la peur par exemple à partir d'un récit correspondant à un vécu ou à partir d'un discours intérieur correspondant à une pensée. Pour revenir au texte analysé, nous percevons que le thème abordé par Florent "son avenir" est préoccupant. Cette préoccupation est manifeste d'une part par l'utilisation du genre réflexif, dominant dans ce texte ; d'autre part par la présence du genre intégré (commentaire et argumentation) qui introduit l'autre de façon implicite. Cet autre semble tenir une place importante dans un contexte de choix que nous avons saisi dans la façon d'organiser les énoncés en éléments binaires et de situation difficile marquée dès le début du texte jusqu'au dernier commentaire "je sens que ça va tourner au vinaigre". Nous pouvons dire que le locuteur n'a pas pris de distance par rapport à son objet et que c'est sa façon de le signifier à l'autre qui le manifeste.

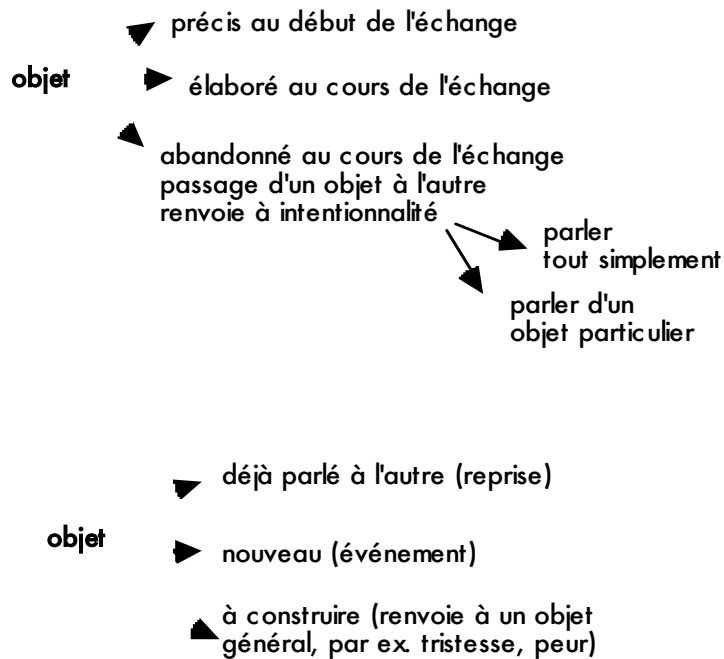
Nous posons ici la question de l'"*intentionnalité*" du locuteur. Cette intention, en première approche, pourrait être double : un **partage** avec l'autre (d'expérience, de pensée, d'affect) ; à un autre niveau, une **attente**.

Cette étude est intéressante pour cerner les mouvements qui s'opèrent lorsque quelqu'un parle (ou écrit). Si l'on ne tient compte que du locuteur et de l'objet de son discours, nous avons un nombre impressionnant de critères qui se mêlent :

critères relatifs au locuteur



critères relatifs à l'objet



Tous ces éléments sont en interaction et en relation. Nous avons ici un mélange de *particulier* et de *général*.

Du particulier dans le fait de percevoir l'autre d'une certaine façon, l'objet du discours et soi même et de ce fait organiser son discours d'une manière particulière.

Du général dans l'utilisation des formes globales connues, c'est-à-dire les genres et les thèmes.

Donc d'un côté un objet perçu d'une certaine façon ; de l'autre, des possibilités différentes de le parler à l'autre.

Nous ne sommes pas ici au niveau d'une norme, par exemple, nous pouvons nous adresser à un supérieur hiérarchique en utilisant un ordre. Dans ce cas, l'interprétation prendra en compte cette particularité, par exemple un conflit. Articuler au thème (par exemple une revendication), le genre de discours signifiera le conflit et le rapport qu'entretient le locuteur avec son interlocuteur à ce moment donné.

Nous allons suivre maintenant le locuteur dans son texte.

Le locuteur dans son texte

I - Niveaux et subjectivité dans le langage

Nous avons vu dans le chapitre précédent que le passage d'un genre de discours à l'autre participe à réguler les mouvements du discours. Cette organisation particulière élabore le texte particulier du locuteur offert à la compréhension d'un autre. Même si cette compréhension ne peut être que partielle.

Nous avons vu, de ce fait, que les différents éléments d'un texte sont interdépendants. Cela conduit à appréhender le texte comme *un réseau* : la sphère d'échange mobilise différents genres de discours "dominants" qui mobilisent à leur tour différents genres de "discours intégrés" pour lesquels nous notons une *soumission réciproque*. Chaque énoncé est compréhensible en lui-même ; mais rattaché aux autres énoncés, il forme avec eux un ensemble permettant de saisir le texte particulier "d'un" locuteur. Les mouvements du texte, du point de vue de son organisation générale, sont en quelque sorte *l'énonciation dessinée*.

S'intéresser à l'énonciation, c'est relever les différentes marques du locuteur en tant qu'il prend en charge son discours. Ces marques sont repérables à différents niveaux du texte : au niveau de la personne, des modalités verbales, des déictiques, des adverbes, des démonstratifs, etc.. Notre analyse privilégie les marques de la personne (je) en relation avec les marques temporelles.

Dans un premier temps nous distinguons différents *niveaux* de "je". Nous posons l'hypothèse que l'engagement de "je" suivant les genres de discours fait apparaître une image de soi plus ou moins *sensible*, sensible entendu ici comme

perçue par l'autre. Cette analyse s'appuie d'une part sur le genre de discours "dominant" articulé au "je" : récit, discours sur soi, discours intérieur ; d'autre part sur le genre "intégré" : interpellation qui fait intervenir "visiblement" l'autre.

Dans la deuxième partie de ce chapitre, nous décrivons quelques aspects temporels de l'énonciation.

Nous abordons donc deux plans de l'énonciation : les niveaux de "je" et la temporalité. Ces deux catégories fondamentales du discours sont nécessairement conjointes dans la *situation discursive* qui englobe un énonciateur, un destinataire dans une relation temporo-spatiale liée à l'instance du discours.

Le "Je" à partir des différents genres de discours

Nous proposons de suivre le tableau suivant qui réunit quatre niveaux de "je" dans les différents "genres de discours" : le "je" du récit (vécu), du discours intérieur, du discours sur soi et celui de l'interpellation. Nous avons repris dans la thèse déjà citée⁴⁶ es énoncés relatifs à ces différents niveaux .

le "je" action/vécu	discours intérieur avec soi/réflexion	discours sur soi intime	le "je" dialogue
absent du texte observé	je trouve que c'était bien je n'ai pas de nouvelles j'irai bien faire du vélo j'en ai parlé à ma mère je me vois ; je sens	je manque de caractère j'ai perdu confiance en moi	tiens, je pense à ça

le "je" observé dans différents genres de discours

Nous nous sommes intéressée dans ce chapitre aux mouvements qui montrent la personne à des niveaux différents. Associés à l'emploi du "je", les genres de discours apparaissent comme possibilités de se présenter différemment dans des mondes différents :

⁴⁶ Nous reprenons pour les vingt textes les même critères d'analyse.

1er niveau : le "je" action/vécu

C'est d'une part le "je" qui intervient dans le discours pour énoncer *un acte* réalisé par exemple, "j'ai écrit " ; d'autre part, le "je" qui énonce *un vécu* par exemple "j'ai fait une petite allergie".

Dans "j'ai écrit " la personne relate des faits de son existence ; le rapport est centré autour d'un vécu réel. Dans le discours, ce vécu réel place le locuteur comme acteur des faits dont il informe le lecteur.

A l'intérieur du genre "récit", il existe des genres différents associés non seulement au type de récit : (récit de rêve, littéraire, de la vie quotidienne etc....) mais aussi essentiellement à la diversité des interlocuteurs et des rapports que le locuteur entretient avec eux. Un même fait, par exemple, pourra être relaté dans des formes plus ou moins expurgées suivant qu'il est raconté à un adulte ou à des enfants, à un ami intime ou à un collègue.

2ème niveau : le "je" du discours intérieur, avec soi, réflexif

C'est le "je" qui paraît entreprendre une discussion avec le locuteur lui-même, une réflexion sur ce qui est énoncé.

Par exemple, dans le texte, Florent dit : *"je crois que je manque de caractère"* ; nous avons l'impression que *l'énoncé n'est pas clos*. Une pensée ou des pensées semblent associées à cet énoncé.

Ce "je" du discours intérieur semble pris dans un mouvement de pensée et de discours, auquel nous n'avons que partiellement accès dans l'énoncé explicite que nous repérons comme tel.

Le locuteur ne relate plus des faits réels mais des pensées-propres. La personne semble prise dans son discours. Une pensée est énoncée mais elle n'est pas close ; elle est en mouvement à l'intérieur de la personne et elle se présente ainsi dans son discours.

Il nous semble que ce discours met en jeu *l'imaginaire*. La personne se meut dans un va-et-vient entre son discours extériorisé et un autre discours, "qu'il imagine" mais aussi qu'il élabore et auquel lui seul a accès.

Le rapport de subjectivité est ici très grand, la personne est comme incluse dans son discours.

3ème niveau : le "je" du discours sur soi

Ce "je" exprime clairement un jugement sur soi : "*j'ai perdu confiance en moi*" ; un état, soit ponctuel : "*je suis de mauvais poil*", soit général "*je me suis renfermé*", "*j'éprouve des complexes*".

Il est différent du précédent du fait que le locuteur *objective* dans son discours quelque chose de lui. C'est de lui dont il parle. A la différence du récit où il est acteur, il "subit" ici en quelque sorte un état qu'il perçoit, qu'il constate. Mais l'objectivité de cet état est soumise à sa subjectivité (et à la légitimité d'autrui). Par exemple lorsque dans le texte, Florent dit : "*je suis de mauvais poil... j'ai froid...*", nous pouvons supposer que c'est de sa réalité dont il parle. Il s'agit d'un "senti", quelque chose qu'il ressent.

4ème niveau : le "je" de l'interpellation

C'est celui qui interpelle l'autre dans le discours, "*tiens*" ou "*si tu veux savoir*".

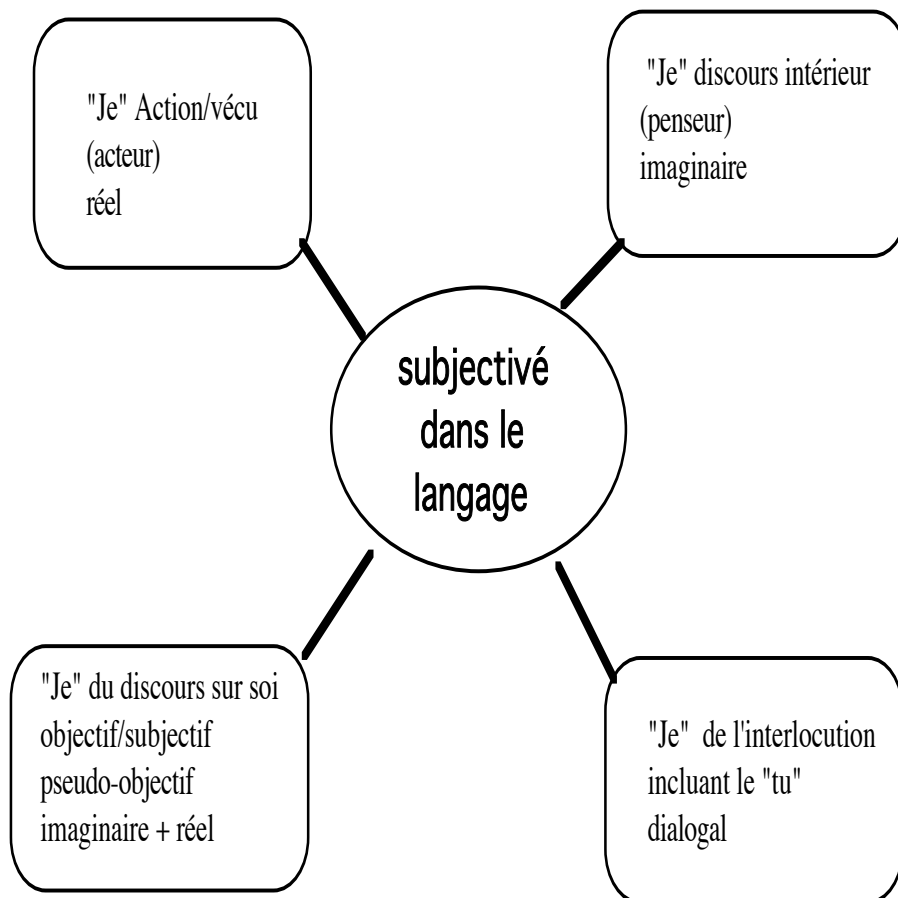
C'est celui qui pose le locuteur comme *s'adressant* à quelqu'un dans l'énoncé qu'il va produire. Ce "je" (implicite) suppose que l'autre est directement concerné par son discours. C'est de ce "je" dont parle, il nous semble, Benveniste dans "Problème de linguistique générale 2" où il énonce que dès que : "*je apparaît où il évoque le pronom "tu", une expérience humaine s'instaure...*"

Le problème de l'interpellation est compliqué du fait que les textes sont destinés (on le suppose car remis) à l'analyste. Il ne nous semble pas que l'on puisse trancher cette question clairement. Il semblerait que nous puissions parler

d'un "je/tu" implicite dans chaque texte et accentué lorsque explicitement exprimé.

L'hypothèse est donc que le "je" se place à différents niveaux dans le discours et qu'il introduit différemment la subjectivité du locuteur. Entre le "je" de "je me vois" et celui de "je manque de caractère", l'implication de la personne s'évalue différemment. Le premier "je" projette un devenir ; le second "je" observe un état.

Les changements de niveaux ou "dénivellation" dans le discours, interviennent, en ce qui concerne la subjectivité, chaque fois que la personne qui parle (ou écrit), entretient, par rapport à son discours et à son interlocuteur potentiel, un rapport différent.



En résumé, nous pouvons distinguer 4 niveaux de "je" dans le discours :

- **celui du récit.** Il est en rapport direct avec des actes vécus, dont la personne qui écrit, informe son lecteur particulier. Le premier "je" est donc *acteur*.

- **celui du discours réflexif.** Il met en rapport "je" et la personne-propre (au sens large du terme). Le second "je" est *"penseur"*.

- **celui du discours sur soi.** Il met en rapport "je" objectif avec "je" subjectif. Parfois il présente l'objet de son discours comme objectif alors qu'il est en fait subjectif (ex : je manque de caractère). Le troisième "je" est *pseudo-objectif*.

- *celui de l'interpellation*. C'est un rapport "je"/"tu", que l'on retrouve dans le discours directement adressé à un interlocuteur présent dans le langage parlé, supposé l'être dans le langage écrit. *Le quatrième "je" est "dialogal"*.

Ducrot⁴⁷ distingue trois niveaux où l'énonciation est manifestée par l'énoncé :

- l'énoncé se présente comme produit par un locuteur désigné en français (...) par le pronom et par les différentes marques de la première personne ;
- il présente d'autre part son énonciation comme adressée à un allocataire. Ducrot distingue *allocataire* de destinataire en ceci que l'allocataire qui reçoit le discours n'est pas celui pour lequel les propos sont tenus. L'allocataire est désigné par les pronoms et marques de la deuxième personne. Il appartient au cadre de l'énonciation.
- il présente encore l'énonciation comme ayant certains pouvoirs : faire comprendre l'énoncé comme un ordre, une interrogation etc.

A ces trois niveaux, il nous semble que l'on pourrait ajouter : la possibilité de présenter la distance qu'entretient l'énonciateur avec l'objet de son discours, comme nous l'avons vu avec Florent.

Dans son article *"De la subjectivité dans le langage"*, Benveniste⁴⁸ traite de la capacité du locuteur à se poser comme "sujet". *"C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans sa réalité qui est celle de l'être, le concept d'"ego"..."Est "ego" qui dit "ego". Nous trouvons là le fondement de la "subjectivité", qui se détermine par le statut linguistique de la "personne"*.

C'est la possibilité de dialogue pour la personne qui fait d'elle une personne. En prononçant "je" à un "tu", elle permet d'être à son tour le "tu" auquel un "je"

⁴⁷ Ducrot, O., *Les mots du discours*, Les éditions de Minuit, 1980.

⁴⁸ Benveniste, E., "De la subjectivité dans le langage" in *Problèmes de linguistique Générale 1*, TEL Gallimard, 1966

s'adresse. Je et tu sont des formes linguistiques qui ne dénomment aucune entité lexicale indiquant la personne. *"Or ces pronoms se distinguent de toutes les désignations que la langue articule en ceci : ils ne renvoient ni à un concept ni à un individu"*.

Ainsi, Benveniste affirme que les pronoms sont le premier point d'appui de la mise à jour de la subjectivité dans le langage. Pour résumer : dans l'instance de discours "je" désigne le locuteur qui devient "sujet". C'est autour de ce sujet que vont s'organiser les indicateurs d'espace et de temps, les déictiques, les démonstratifs, les adverbes...

La théorie concernant la subjectivité dans le langage de Benveniste nous aide à repérer une structure des différents éléments qui permettent au locuteur de se faire reconnaître comme personne qui parle mais elle ne considère pas les mouvements qui interviennent lors d'une énonciation. Par exemple, les différents niveaux de subjectivité dont nous avons étudié la corrélation aux genres de discours utilisés.

Il nous semble important de noter dans l'étude de la subjectivité dans le langage que, comme le formule A. Salazar⁴⁹, *"La subjectivité dans le discours n'est pas l'expression directe d'un psychisme, mais le lieu où des manèges langagiers rencontrent des rôles et des places de soi et de l'autre et des situations d'énonciations particulières"*.

⁴⁹ Salazar, A., Analyse des stratégies langagières de patients psychotiques dans le dialogue et le monologue, Thèse, Paris V, 1985-1986.

II - Temps et énonciation

"L'action dramatique se meut devant moi ; l'action épique semble immobile et c'est moi qui tourne autour d'elle. Cette différence me semble lourde de conséquences. Quand l'événement se meut devant moi, je suis étroitement asservi à la présence sensible, mon imagination perd toute liberté, une agitation continuelle me saisit et s'installe en moi, je suis contraint de me centrer sur l'objet ; tout regard en arrière, toute réflexion me sont interdits car j'obéis à une volonté étrangère. Au contraire, si c'est moi qui me déplace autour de l'événement, il ne saurait m'échapper ; mon pas peut être inégal, je peux, au gré de ma subjectivité, m'attarder plus ou moins, je peux reculer ou anticiper, et ainsi de suite. Tout ceci concorde parfaitement avec le concept de passé, qui peut être conçu comme immobile, et avec celui de récit, car au début ou vers le milieu de son histoire le conteur en connaît déjà la fin. Aussi tous les moments de l'action se valent-ils à ses yeux, et il garde entière une liberté sereine".

Schiller⁵⁰

Introduction

Tout ce qui peut être défini par l'instance du discours, autrement dit l'énonciation, se repère, dans le texte à différents niveaux : au niveau de ce qui est dit, au niveau du rapport entre les locuteurs et également, au niveau du déroulement du temps. Nous avons traité des deux premiers niveaux dans les chapitres précédents. Voyons maintenant le processus temporel des événements, tel que Florent le présente dans son discours écrit. Nous avons retenu pour notre analyse deux points d'étude :

- le *temps* grammatical ;
- le *Temps* scandé avec les marqueurs de Temps ;

L'éclairage de E. Benveniste et H. Weinrich

⁵⁰ Goethe - Schiller, Correspondance 1794-1805, T 1, Gallimard, 1994

E. Benveniste et H. Weinrich se sont intéressés à la problématique temporelle et ont émis certaines propositions théoriques dont nous suivons quelques aspects. Notre analyse utilisant la terminologie de Weinrich, nous débiterons ce chapitre par la présentation des points de rencontre et de divergence avec les auteurs.

Pour Benveniste⁵¹, le terme temps recouvre des représentations très différentes, qui sont, pour lui, autant de manières de poser l'enchaînement des choses. La langue conceptualise le temps tout autrement que ne le fait la réflexion.

Deux notions du temps sont à distinguer : le temps physique et le temps chronique.

Le premier correspond à un continu uniforme, infini, ayant pour corrélat le temps psychique (durée intérieure).

Le second correspond au temps des événements de notre vie qui se disposent dans une continuité. C'est le temps où sont disposés les repères de notre vie comme les mois de l'année, tel événement récurrent (14 Juillet par exemple).

Un troisième niveau est le temps linguistique, associé à l'exercice de la parole "*Il se définit et s'ordonne comme fonction du discours*⁵²". Benveniste situe le temps linguistique sur un axe où l'instance de discours est un point (présent) d'où le passé se situera en arrière et l'avenir en avant. Le temps linguistique semble correspondre pour lui au temps grammatical.

Dans un autre article⁵³, E. Benveniste énonce que les temps d'un verbe français se distribuent en deux systèmes distincts et complémentaires qui manifestent deux plans d'énonciation différents : celui de l'histoire et celui du discours.

Le récit historique est le mode d'énonciation qui n'emploie jamais l'appareil formel du discours (je/tu ; ici ; maintenant) ; il utilise seulement des formes de

⁵¹ Benveniste, "Le langage et l'expérience humaine" in Problème de linguistique générale 2

⁵² Benveniste, "Le langage et l'expérience humaine" in Problème de linguistique générale 2, pp 73

⁵³ Benveniste, E., Problèmes de linguistique 1, "Les relations du temps dans les verbes français", Gallimard, 1966

3ème personne. Le choix des temps sera : le passé-simple ; l'imparfait ; le plus que parfait et accessoirement une forme de futur (prospectif).

Au niveau du discours, toutes les formes personnelles du verbe peuvent être présentes, aussi bien je/tu que il. *"Explicite ou non la relation de personne est présente partout. Ceci est différent du récit historique où "il" ne s'oppose pas à une personne. Dans le récit historique il n'y a pas un "je" qui parle opposable à "tu" ou à "il".*

Le choix des temps dans la catégorie du discours est bien plus large que dans le récit historique. Excepté le passé-simple, tous sont utilisés. Les trois temps fondamentaux cependant sont le présent, le futur et la catégorie verbale du parfait. Le parfait établit un lien vivant entre l'événement passé et le présent où son évocation trouve place. C'est le temps de celui qui relate les faits en témoin, en participant... Comme le présent, le parfait appartient au système linguistique du discours car le repère temporel du parfait est le moment du discours, alors que le repère de l'aoriste (passé-simple) est le moment de l'événement.

Donc, pour Benveniste, deux systèmes temporels distincts ; mais le passage de l'un à l'autre n'est pas du tout exclu *"Chaque fois qu'au sein d'un récit historique apparaît un discours, quand par exemple l'historien reproduit les paroles d'un personnage ou qu'il porte lui-même un jugement sur ce qu'il raconte, on passe à un autre système temporel, celui du discours".*

L'analyse de Benveniste est très liée aux pronoms personnels. Ses deux plans d'énonciation : celui du récit historique et celui du discours nous paraissent restrictifs par rapport à la diversité des formes du discours.

Nous présenterons ci-après l'approche d'un autre auteur, Weinrich, qui a établi plusieurs dichotomies à partir des temps du verbe.

Weinrich⁵⁴ nous rappelle que pour désigner le temps, il y a bien longtemps, un seul mot existait : *chronos*. A présent s'est formé un consensus pour distinguer le temps du verbe, c'est-à-dire le *temps grammatical* (écrit avec un petit "t") et le *Temps extra linguistique* (écrit avec un grand "T").

⁵⁴Weinrich, H., *le temps*, Seuil, Paris, 1973, 330 p.

Weinrich propose de travailler à partir du texte et non de la phrase qu'il ne considère pas, comme bien d'autres linguistes, comme l'unité de base de l'analyse linguistique. Le texte est défini sans longueur spécifique mais considéré "*entre deux ruptures manifestes de communication*".

Pour en revenir aux formes temporelles, qui sont ici l'objet de notre étude, Weinrich présente les deux dimensions du langage, la *syntagmatique* et le *paradigmatique* comme devant être considérés de rang égal. En effet "*une forme temporelle n'apparaît jamais seule*". Comme tout signe linguistique, une forme temporelle est engagée dans une structure paradigmatique ; elle entre dans une structuration syntagmatique tout aussi contraignante. "*Tout signe établit avec ceux qui le précèdent ou le suivent dans la chaîne parlée, des réseaux de relations et de structures. Ces structures, quand elles sont tournées vers l'information préalable, mobilisent la mémoire immédiate ; elles ont au contraire un rôle d'anticipation ou d'attente, dans la mesure où elles informent sur ce qui va suivre*".

Le Temps (date, adverbes de temps, ...) n'est pas identifiable au temps des verbes. Les temps des verbes ont un "caractère obstiné", c'est-à-dire qu'ils sont récurrents par rapport aux indicateurs de Temps qui ne le sont pas.

A cette notion d'*obstination temporelle*, Weinrich ajoute celle de *dominance temporelle*. C'est-à-dire que dans un texte, tel temps ou tel groupe de temps domine toujours. Il sépare les temps d'une langue (ici le français) en deux groupes : les temps du monde commenté et les temps du monde raconté.

- Groupe I : présent, passé-composé, futur qui appartiennent au système des temps commentatifs. Nous avons ici un monde commenté.

- Groupe II : passé-simple, imparfait, plus que parfait, conditionnel qui appartiennent au système des temps narratifs. Nous avons ici un monde raconté.

Nous trouvons dans ce classement de Weinrich une relation avec Benveniste.

Le monde raconté nous emmène dans un autre "temps". L'imparfait ou le passé simple y règnent en maître. C'est dans ce monde qu'il nous devient possible de nous extraire de notre quotidien. Ce monde n'est pas abordable systématiquement, l'enfant en fait l'apprentissage. Au départ, il confond le monde raconté avec le monde commenté. Il a réellement peur, par exemple, du loup que

l'on exhibe au guignol. Pour Weinrich, les temps de la langue ont une part importante dans cet apprentissage.

Les temps des verbes signalent ainsi à l'auditeur ou au lecteur ce dont il s'agit : soit d'un commentaire où ils doivent particulièrement être attentifs, soit d'un récit où leur écoute peut être plus relâchée. De cette opposition entre les deux mondes résulte ce que Weinrich appelle "*une attitude de locution*" commune au locuteur et à l'auditeur (ou lecteur).

Un des temps les plus fréquents du monde commenté est le présent. Mais il n'équivaut pas simplement à l'actuel. Weinrich donne plusieurs exemples de résumés d'ouvrages concernant le présent qui le prouvent. Le fait que le présent soit récurrent dans le monde commenté n'est pas dû à une marque de temps opposée au passé mais comme "*signal spécifique d'un genre ou d'une situation*". Il a trait à *la nature commentative* du texte.

Aucun point du Temps n'est inaccessible au temps du récit, quand bien même il s'agit de récit d'anticipation.

Le Temps n'est pas à confondre avec le monde. Ainsi un conte ne nous fait pas passer dans un autre Temps, mais dans un autre univers. L'entrée dans le conte est liée au temps du verbe : "il était une fois..." nous passons dans le monde du conte, nous entrons dans le monde raconté.

Le monde commenté et le monde raconté se rapprocheraient des deux plans d'énonciation d'E. Benveniste. Mais Weinrich s'oppose à lui en ces termes : "*...un seul et même temps ne pourra jamais appartenir à la fois au groupe des commentaires (...) et au groupe de récit*". Autre divergence : *je n'admettrais pas qu'un temps puisse passer d'un groupe à l'autre selon la personne avec laquelle il se combine*".

Weinrich indique une attitude de locution se divisant en deux : attitude de commentaire et attitude de récit.

Au delà, il aborde la question du déroulement textuel oral ou écrit qui n'est autre que le déroulement dans le Temps.

Weinrich introduit les notions de Temps du texte et Temps de l'action dans le déroulement du texte. En effet le Temps de l'action ne correspond pas toujours au Temps du texte. L'action peut être rapportée ou au contraire anticipée. Cependant

il est fréquent que le locuteur ne tienne pas à attirer l'attention de l'auditeur sur un décalage entre Temps du texte et Temps de l'action. Nous avons alors pour chaque groupe de temps un point zéro. Pour le commentaire, c'est le présent ; pour le récit, c'est le passé-simple et l'imparfait.

Pour marquer le passé, le commentaire utilise le passé-composé ; pour marquer l'anticipation il utilise le futur.

Pour regarder en arrière, le récit se sert du plus-que-parfait et du passé-antérieur ; pour anticiper il utilise le conditionnel.

Mais Temps du texte et Temps de l'action peuvent coïncider. C'est le cas par exemple quand, dans le discours performatif, le texte est lui-même action (les paroles accompagnant le baptême constituent en partie le baptême). Mais loin de coïncider toujours, ils peuvent largement diverger. *"Le Temps de l'action peut précéder de beaucoup le Temps du texte, ou se situer longtemps après lui. La langue elle-même peut alors exprimer cet asynchronisme"*.

Donc, pour Weinrich, deux premiers axes d'analyse qui sont deux dimensions du système des temps :

- *attitude de locution* (récit/commentaire) :
- *perspective de locution* (information rapportée / degré zéro / information anticipée).

Une troisième dimension tout aussi importante est la *"mise en relief"* (premier plan/arrière plan). C'est le fait que les temps ont parfois pour fonction de donner du relief à un texte en projetant au premier plan certains contenus et en repoussant d'autres dans l'ombre de l'arrière plan. Par exemple, nous pouvons remarquer ce mouvement dans la récurrence d'une alternance de temps mêlés dans un texte à partir d'un récit de rêve du même locuteur :

rêvé que je participais à une mission de médecins du monde, en temps qu'accompagnateur pour une expédition en Afghanistan.

que je ne sais pas pourquoi pour passer la Frontière entre le Pakistan et l'Afghanistan, nous passions sous un tunnel et au bout il y avait un filet en guise de protection. que nous essayions de passer en

voiture et que nous recevions quelques requettes sur le coin de la gueule.

La narration est faite à l'imparfait, puis nous avons un passage au présent qui introduit une réflexion du locuteur par rapport aux éléments de son discours. Tout à coup cette réflexion arrive au premier plan.

Un autre exemple :

Puis j'ai commencé à me gratter le cou, Puis de coté de la mâchoire inférieur Puis sentant que je ne pouvais me retenir, je me suis éclipsé, j'ai pris le stylo de mon pauvre Père avec lequel j'écris actuellement et je suis monté dans ma chambre. Puis la j'ai pris plaisir à me gratter. **Mais plus tu grattes et plus ça donne envie de gratter.** Puis je me suis mis à transpirer comme un malade à nouveau du visage je ne savais pas si c'était de la transpiration ou si sa suinté, moi je pensais plus à de la transpiration car j'avais les plis des Bras trempés et sous les aisselles aussi !

Là encore le passage au présent met au premier plan le contenu de cet énoncé. La situation est généralisée à partir d'un vécu actuel. Remarquons l'alternance également entre les temps du monde commenté et raconté (passé-composé/imparfait)

Le temps grammatical dans le texte de Florent

Nous avons relevé 13 présent ; 5 passé composé ; 1 conditionnel.

Delon la classification de Weinrich les temps dans ce texte appartiennent principalement au monde commenté (17 fois). Nous trouvons une fois un conditionnel, une fois un passé-composé pour une narration.

Si l'on s'en tient à la classification de Benveniste concernant les deux plans d'énonciation : histoire/discours, nous constatons que les textes de Florent s'intègrent uniquement dans le plan du discours. La classification de Weinrich nous semble plus adéquate pour montrer les mouvements entre le narré et le commenté. Toutefois, nous n'appliquons pas une dichotomie aussi stricte en ce qui concerne le passé composé, un des temps du monde commenté. En effet nous notons parfois que ce temps est employé par Florent pour une narration.

Nous voyons que Florent se meut principalement dans un temps *du monde commenté*.

De façon générale, il nous semble important de noter que le *commenté* est intriqué au *raconté*. Les mouvements du texte repérables par le passage de l'un à l'autre, montrent ici encore combien il serait difficile de parler d'homogénéité lorsque nous parlons en terme d'analyse de discours.

Le Temps scandé ou les indicateurs de Temps

Outre le temps grammatical dont nous venons de parler, nous trouvons une autre manière de situer les événements qui sont relatés dans le discours. Nous avons classé ces différents éléments dans le tableau suivant que nous commenterons.

Le texte sera repris suivant deux critères de classification :

- *Les marqueurs de Temps du texte*. Nous reprendrons ici les éléments qui informent le lecteur sur le Temps où s'est produit l'écrit.

- *Les marqueurs de Temps des événements*. Nous reprendrons ici les éléments qui informent sur le Temps de l'événement lui-même. A quel moment, présent, passé ou à venir se situe l'événement dont Florent entretient son psychanalyste.

texte	marqueur de	le temps
-------	-------------	----------

	temps dans le discours	marqueur des événements
3	ce soir	au bahut : <i>temps passé</i> demain le printemps prochain, l'an prochain ; d'ici un mois : <i>temps projeté</i> mes études : <i>temps présent</i>

les marqueurs de temps

◆ Dans ce texte nous avons un marqueur de temps de l'écrit "ce soir" qui marque aussi le temps de l'événement "nous sommes allés faire du vélo".

Nous avons plusieurs marqueurs d'événements : au bahut : *temps passé* situé dans une période où il était lycéen ; demain, le printemps prochain : *temps projeté* ; mes études : temps situé dans un moment où il est encore étudiant ; l'an prochain, d'ici un mois : *temps projeté*.

Nous avons ainsi déterminé sur l'ensemble de notre corpus onze unités du temps de l'événement que nous pouvons ramener à trois catégories :

- la catégorie de temps de l'événement **pensé** : nous retrouvons les unités de temps de l'événement représenté, du projet, de l'espoir, projeté ;

- la catégorie de temps l'événement **vécu** avec les temps de l'événement passé, vécu, souvenir, présent ;

- la catégorie de temps de l'événement **programmé** avec le temps de l'événement prévu. Il n'est pas seulement programmé par Florent, il l'est collectivement. Il concerne d'autres personnes qui sont liées activement à l'événement, par ex : M arrive dimanche.

Lorsque l'on étudie le problème de la temporalité, nous nous heurtons à une intrication complexe entre le déroulement du texte, les temps grammaticaux, les connecteurs, les types de verbes... Nous n'avons pas abordé de façon exhaustive

tous ces points mais nous essayons de privilégier les grands éléments marquants des différents textes que nous analysons. C'est dans cette optique que nous nous sommes intéressée à l'adverbe "puis" particulièrement récurrent.

A l'intérieur de ce niveau, nous nous sommes arrêtée à l'analyse de certains éléments récurrents. Ils appartiennent à une catégorie d'éléments plus disparates qui signalent la singularité dans le texte. Par exemple :

a) "Puis" : un élément récurrent

Nous nous sommes aperçue que "puis" concernait parfois l'enchaînement des événements les uns avec les autres mais qu'il concernait également l'enchaînement de l'événement particulier. A ce titre il semblait intéressant de le faire figurer dans le chapitre sur le temps. En effet lorsque "puis" apparaît dans l'événement particulier il donne la chronologie de l'événement : tel fait apparaît après ou avant tel autre etc....

Nous avons donc classé dans le tableau suivant "puis" de trois façons différentes :

- "puis", *connecteur*, coupant avec un événement pour en introduire un autre. Il a la même mission que "quant à" que nous avons mis dans la même colonne de notre tableau ;
- "puis", *simple connecteur du texte*, nous le trouvons en début de texte ;
- "puis", *élément d'enchaînement* donnant la chronologie de l'événement particulier et entrant dans la catégorie du Temps.

Texte	Puis - quant à enchaînement d'événements différents	Puis : simple connecteur	Puis : enchaînement de l'événement particulier
texte	quant à Vanessa	puis je crois	

étudié			
autre texte			puis elle est descendue puis nous avons discuté

◆ Dans le texte étudié " puis je crois" est simple connecteur marquant le début du texte.

"Quant à" introduit un enchaînement sur un autre événement.

Nous donnons l'exemple d'un autre texte pour le critère "enchaînement de l'événement particulier" absent du texte étudié.

Cette typologie de "puis" montre encore ici qu'il serait vain de vouloir analyser un discours sans relier les éléments retenus pour l'analyse à d'autres éléments du texte. Par exemple, compter les "puis" et conclure que nous avons un texte relativement homogène organisé par cet adverbe du style "puis j'ai mis la table, puis j'ai coupé le pain, puis j'ai appelé mes parents...".

b) - Le souvenir, le Projet et l'imaginaire

Nous avons vu que Florent abordait différents thèmes avec différents genres de discours en se présentant différemment comme sujet d'énonciation dans des temps différents. Nous avons voulu voir en dehors du discours tenu sur le vécu présent, ce qu'il en était du souvenir, du projet et de l'imaginaire.

Les énoncés relatifs au projet et au souvenir sont relativement simples à repérer. Ceux relatifs à l'imaginaire par contre, posent des problèmes.

Personne ne vit sans imaginer...

Ce qui nous semble intéressant dans les conceptions développées de l'imaginaire, c'est retenir qu'il est "**construction**". Imaginer c'est penser à du possible à venir, du possible à être, qui n'est pas encore advenu. ⁵⁵"L'imaginaire est à la fois une manière de se construire et d'échapper à soi". Mais l'imaginaire n'est pas (toujours) un désir à réaliser, un but à atteindre ; c'est un parcours parallèle (obligé ?) de chaque individu pour accepter (s'accepter) de vivre dans le monde. C'est la possibilité de se voir (de voir) dans le monde autrement. L'imaginaire, c'est ce qui donne à penser plus, c'est aussi ce qui donne à faire plus.

Jean Starobinski⁵⁶ établit deux sens de l'imagination : un premier sens qui fait coopérer l'imagination avec la fonction du réel, c'est-à-dire l'imagination comme anticipation de l'action à venir ; un second sens qui fait de l'imagination une fiction qui correspondrait au phantasme. Il développe l'idée selon laquelle l'imaginaire aurait le pouvoir de la réalité de "*soulever nos passions, de retentir dans les profondeurs de notre corps ; d'autre part l'événement représenté n'étant pas réel, l'émotion qu'il suscite va pouvoir se dépenser purement (en pure perte) : d'où l'effet de purgation, de catharsis.*"

Comment peut-on déceler l'imaginaire de l'autre ?

⁵⁵ Védrine, Hélène., Les grandes conceptions de l'imaginaire, Livre de poche, biblio essais, 1990

⁵⁶ Starobinski, Jean, *La relation critique*, nrf GALLIMARD, 1970

Il n'est pas facile de répondre. Nous avons préféré classer dans "le projet" ce qui relevait d'une signification littérale. Un énoncé tel que "je veux monter des expéditions" n'a pas pour nous un sens relevant de l'imaginaire, même si parfois on peut poser la question. Par contre, lorsque l'énoncé dessine une représentation que se fait Florent d'une situation ou d'un personnage, nous l'avons classé dans l'imaginaire.

Souvenir, projet et imaginaire dans les textes de Florent

Nous avons fait une première étude en classant dans le tableau suivant les énoncés en trois catégories :

- celle du souvenir ;
- celle du projet ;
- celle de l'imaginaire.

Ensuite, chaque catégorie est reprise dans trois tableaux différents avec des critères induits par les énoncés répertoriés. Par exemple dans le texte, le souvenir "tiens je pense à ça, tu sais comment ils m'ont surnommé", a induit le critère "identité". D'autre part, toujours dans le même texte, l'énoncé concernant le projet "pour aller là-bas", a induit le critère "sen aller".

Texte	Souvenir	Projet - anticipation	Imaginaire et non localisable
3	Tiens, je pense à ça, tu sais comment ils m'ont surnommé...	Pour aller là-bas... peut-être une caravane pour le printemps prochain	l'an prochain, je me vois soit...

Souvenir - Projet - Imaginaire

Voyons maintenant ces trois notions individuellement et les critères qui s'y rapportent. Nous donnons les résultats globaux obtenus sur l'ensemble des textes du même locuteur car les critères retenus ne se rapportent pas complètement au texte présenté ici.

Les énoncés associés au souvenir

Textes	Identité	Souffrances/mort	copains	peur	amour	filles
3	surnom au lycée					

Souvenir

Nous avons noté que les énoncés associés au souvenir concernent principalement l'identité et le père de Florent.

Nous avons remarqué que les figures du souvenir tournent autour du héros/antihéros. Entre lui surnommé "Impossible" ou dans la peau du fumeur (comme le père) et le héros du film, le grand nageur, le père résistant (tous trois des êtres forts).

Au niveau du souvenir des images du père et de la souffrance/mort, nous avons constaté également une mouvance entre le souvenir de le "voir" mourir dans de grandes souffrances ; du rappel de cette mort en relation avec un film ; son souvenir "vivant", relié au "regret" ; l'évocation du père "pauvre père" à connotation affective (écrire avec son stylo) ; enfin le père dans son rôle social "avec ses plans" et (peut-être) de ce fait, distant de son fils.

Ce que nous notons au regard de ces évocations de souvenir, c'est qu'ils sont *génériques*. Nous n'observons qu'un souvenir *particulier* : "un souvenir de gosse très court. Mon père était derrière son bureau...".

Les énoncés associés au projet

Texte	s'en aller	action	filles	dans la vie/ général
3	là-bas (Afghanistan)			

Projet

Dans les premiers textes, ce sont les critères "partir" et "action" qui dominent. Partir loin et même fuir. Les actions sont tranquilles au départ : "faire du vélo ; des cours de natation" puis elles deviennent moins tranquilles "monter des raids et des expéditions"

Dans les derniers textes l'accent est mis sur une vision de la vie en général qu'il entrevoit pour lui : "se démerder ; guérir ; vivre de l'aventure".

Dans les premiers textes, pas de projet avec les filles puis à partir du T7, le projet évolue "sortir avec ; draguer des ; sortir avec B ; trouver une nana ; vivre avec une".

Les énoncés associés à l'imaginaire

Texte	identité image de soi	Général Image du monde	phantasmes
3		sans métier = clochard ou aventurier	

Imaginaire

Les énoncés relatifs à l'imaginaire ont comme base, tout au long de notre corpus, les images du monde pensé par Florent.

Nous trouvons de nombreux textes où l'identité et l'image de soi sont évoquées. Elles sont souvent négatives mais contiennent parfois une note positive telle que "les filles peuvent s'intéresser à moi", "avoir de l'honneur", "avoir reçu de ses parents un truc super".

Même si la réponse que donne Florent est parfois générale, il semble que le tableau relatif à l'imaginaire aborde les problèmes particuliers. Que ce soit l'image de soi comme par exemple "être beau ou moche", "avoir honte", "être un loup solitaire" ; ou l'image du monde comme "l'angoisse d'attendre une fille", "les beaux garçons qui feraient des ravages", "n'avoir plus de père" ; ou enfin les fantasmes comme "un beau navire à regarder", "elle a dû être avec son mec", "elle est mignonne" etc.

A partir de ces tableaux, nous constatons que :

- lorsque Florent parle de souvenir, il parle de son père et de son identité ;
- lorsque Florent fait des projets, c'est dans un premier temps sous forme de départ et d'action ; dans un second temps apparaissent "les filles", "la notion de guérir" et "avoir un métier" ;

- lorsque Florent imagine le monde, c'est à partir d'images plus ou moins figées ; lorsqu'il s'imagine, c'est à partir principalement d'une image négative.

A noter que lorsque l'imaginaire ne porte plus sur l'image de soi, intervient plus le fantasme. Nous ne pouvons pas dire, à notre niveau d'analyse s'il y a une réelle corrélation entre ces deux critères.

Conclusion

Le problème de l'énonciation soulevé dans ce chapitre souligne quelques particularités :

- L'articulation du "je" de l'énonciation aux genres de discours permet de distinguer différentes figures du narrateur. Elle permet de mieux cerner à quoi renvoie l'objet du discours et la distance qu'entretient le narrateur avec lui. Elle montre comment le locuteur organise l'échange verbal avec le lecteur pressenti de ses textes. Par exemple, comment Florent attend une réponse en le demandant explicitement ou comment il semble vouloir exprimer à son psychanalyste ce qu'il pense ou ce qu'il vit sans que nous puissions dire s'il attend une réponse. Nous pensons avoir repéré, dans cette articulation, que l'écriture de ses textes servait quelquefois à Florent à construire son discours.

A ce niveau, nous proposons de réfléchir sur la particularité de l'écrit par rapport à l'oral dans une situation discursive telle que celle de Florent avec son psychanalyste.

Dans la situation de l'oral, il y a concrètement un interlocuteur. Même s'il ne parle pas, le regard, la mimique, les mouvements vont être englobés dans le discours et vont servir au locuteur à poursuivre, arrêter, poser une question etc.

Dans la situation de l'écrit, rien de tel ; le discours est décontextualisé. Cependant, nous pensons que les énoncés tracés sur le papier servent l'interaction entre Florent et lui-même et interviennent non seulement sur l'enchaînement au niveau de la cohérence mais également au niveau d'un mouvement de pensée, indissociables à nos yeux.

Au niveau de l'énonciation, Florent utilise différents procédés linguistiques :

L'articulation *genre de discours/sujet de l'énonciation* d'où découlent les différentes figures du narrateur ; les *grammaticaux* situant les textes principalement dans le temps du discours (monde commenté) ; les *marqueurs de temps* qui montrent deux niveaux : celui où se situe l'écrit et celui où se place l'événement ; l'adverbe "puis" qui fait fonctionner la chronologie aussi bien du texte que de l'événement. Enfin la façon d'introduire parfois des *connecteurs* (tiens, ce matin ; tiens, je pense à ça), des *modalisateurs* (quand je pense, je crois), ou encore certains grammaticaux qui orientent le lecteur vers une typologie en terme de "souvenir", "projet" et "imaginaire".

Comme le dit Lejeune⁵⁷ qui décrit les procédés utilisés par Vallès dans ses ouvrages "*L'enfant*" et "*Testament d'un blagueur*" : ce sont ces différents procédés linguistiques mis ensemble qui produisent l'effet de texte original.

Vallès utilise le récit autodiégétique (Ref. à Genette). Le même "je" désigne le narrateur adulte et le personnage : le sujet de l'énonciation et celui de l'énoncé. Il utilise également le présent de narration qui crée localement un effet de mise en relief. Il élimine à un moment par ce procédé, toute marque de temps. Lejeune parle d'effet n° 1 lorsque la mise en relief de l'histoire met le narrateur en arrière plan : "*Tout se passe comme si l'histoire devenait contemporaine de sa narration*"⁵⁸. Mais lorsque c'est l'inverse qui se produit (effet n° 2), que le présent de narration est associé aux trois autres procédés linguistiques : première personne, style indirect libre qui organise l'intégration de deux énonciations différentes, emploi de traits propre à l'oralité, nous avons un autre effet : "*...tout se passe comme si l'énonciation devenait contemporaine de l'histoire, et qu'elle était donc le fait du personnage*"⁵⁹.

⁵⁷ Lejeune, Ph., *Je est un autre*, Seuil, 1980

⁵⁸ Lejeune, Ph., *Je est un autre*, Seuil, 1980 - pp 17

⁵⁹ Lejeune, Ph., *Je est un autre*, Seuil, 1980 - pp 18

Lejeune souligne l'importance du contrat de lecture par rapport au sujet de l'énonciation. Entre le récit réaliste et la farce, entre la voix de l'adulte et celle de l'enfant, Vallès veut tenir son lecteur au plus haut degré d'attention et d'émotion. Chez Vallès *"La loi d'organisation du texte n'est plus la cohérence ni la vraisemblance mais la recherche de l'intensité maximale par un jeu délibéré de ruptures des attentes conventionnelles"*⁶⁰.

La distinction importante à faire ici entre les textes de Florent et ceux dont parle Lejeune est celle du "jeu délibéré" des procédés linguistiques. Tout texte écrit a un auteur et un lecteur potentiel. Ce lecteur peut être inconnu de l'auteur, c'est celui de Vallès par exemple. Il peut être connu quand le texte est destiné, il peut être vaguement destiné à soi-même ou à un autre indéfini. C'est par exemple le journal intime ou le récit de rêve.

Cette diversité de l'intentionnalité de l'écrit est diversement repérable. Ce chapitre nous semble important pour saisir les marques que le locuteur a bien voulu laisser, dans son texte pour l'identifier. L'identifier au sens de montrer les différents niveaux de sa subjectivité ; mais aussi, la présence (ou non présence) de l'autre.

La classification en temps du monde commenté et raconté participe à cette identification. Si l'on s'en tient à la définition de Weinrich, nous pouvons dire que si Florent utilise plus volontiers les temps du monde commenté, c'est que son discours doit mobiliser l'attention de son lecteur de façon plus importante. En signalant à son lecteur, par l'emploi des temps du monde commenté, il lui fait adopter - et il adopte lui même - une attitude d'interlocution attentive. Cependant, nous pensons que cette attitude attentive de l'autre est inscrite dans la situation même d'où sont issus les textes. Ce que nous notons comme fait particulier, c'est un effet de soumission du narratif au commentatif lié au type d'événement relaté.

L'aspect analytique de chaque développement que nous effectuons ne doit pas éloigner cependant une vue globale du discours tel qu'il se présente à notre lecture.

⁶⁰ Lejeune, Ph., *Je est un autre*, Seuil, 1980 - pp 29

III - Les signes insistants

Relevant plus de la micro analyse, certains éléments du textes sont signifiant sans toutefois que l'on puisse vraiment les éclairer. Ce sont des éléments récurrents qui persistent en arrière fond nous les appelons les "signes insistants" du texte.

a - Les souffrances corporelle et psychique

Par exemple, nous repérons de façon récurrente l'expression d'une souffrance soit corporelle, soit psychique, soit les deux. Elles ne sont pas nommées comme telles mais sont exprimées sous diverses formes que nous retrouvons dans le tableau suivant. Nous y avons porté également les éléments d'autres textes.

texte	souffrances corporelles	souffrances psychiques
2	j'ai froid	je suis de mauvais poil, je me suis énervé
texte étudié		j'ai perdu confiance en moi je commence à désespérer sec
4	j'ai fait une petite allergie	c'est moi qui me fait couillonner je ne sais pas m'y prendre je ne sais pas quoi dire, je ne sais pas draguer

souffrances corporelles, souffrances psychiques

Dans les textes où une souffrance physique n'est pas exprimée, nous retrouvons un thème de dépression : *j'ai perdu confiance en moi, je commence à désespérer, ça me fait chier, je me suis fait chier, j'ai presque eu envie de pleurer, j'en souffre, je désespère, j'en ai marre.*

Dans les textes où sont exprimées une souffrance physique et psychique, il nous semble que nous pouvons dire que le thème est plus précisément centré sur la plainte. Florent parle de lui de façon moins vague : *Je suis de mauvais poil, je ne sais pas draguer, je me sentais rejeté à cause de mes allergies, je me suis payé les boules, je n'ai pu m'empêcher de penser à mon père, j'ai commencé à m'énerver, l'émotion, la peur.*

b - Les lettres majuscules

Il nous a semblé curieux, sans toutefois pouvoir interpréter, de rencontrer dans tous les textes de Florent des lettres majuscules au début de certains mots, parfois même au milieu de mots. Nous en avons fait un tableau. Cela nous semble une caractéristique "opaque" du locuteur. Peut-être que pour lever cette opacité il aurait fallu interroger Florent, ce que nous ne pouvions faire.

Les majuscules internes aux différents mots correspondent aux initiales de Florent. On peut penser que les majuscules de ces 2 lettres sont écrites par habitude ou ont acquis une valeur symbolique telle qu'elles sont systématiquement écrites ainsi.

Les signes insistants peuvent être définis comme globalement *ouvert à l'interprétation*. Ils semblent montrer en arrière fond pour les exemples choisis :

- l'insistance de la notion de souffrance ;
- l'insistance d'une particularité d'écriture.

La dynamique des enchaînements d'ancrage

et leurs points

On ne peut parler-penser que si on a fait l'épreuve que tout ce qui s'appelle de la même façon n'est pas identique pour autant.

Frédéric François⁶¹

Introduction

Nous avons présenté dans le premier chapitre l'organisation générale des textes. Comment, en repérant les *genres de discours* utilisés par le locuteur, nous appréhendons sa façon de "signifier" ; comment, avec les *thèmes*, nous repérons l'objet de son discours.

Dans le second chapitre, nous avons montré la relation des différents niveaux de "je" avec les genres de discours. Nous avons ainsi repéré différentes manières, pour le locuteur, de se présenter à son lecteur. Puis nous avons abordé la *temporalité* suivant deux axes : le temps grammatical et les marqueurs de Temps. Nous avons notamment repéré une *attitude de locution* du locuteur liée essentiellement au monde commenté ; une mise en relief de certains énoncés ainsi que différents Temps de l'événement. Nous avons distingué des énoncés relatifs au souvenir, au projet et à l'imaginaire.

Dans ce chapitre, nous tenterons d'approcher l'interprétation en nous plaçant au niveau de la *continuité textuelle*. Nous verrons que les différents chapitres de notre analyse ne prennent véritablement sens que s'ils sont rapprochés. Que les différents éléments sont en relation réciproque ; que les uns font varier les autres.

⁶¹ François, F., *Morale et mise en mots*, L'Harmattan, 1994

Notre hypothèse générale est que c'est le suivi en parallèle des différents enchaînements qui composent le texte qui permet à l'interlocuteur (l'interprétant), une fois les principales références posées, d'interpréter.

Dans la première partie de ce chapitre, nous présentons les concepts de compréhension et d'interprétation tels que nous les utilisons.

Dans la seconde partie, nous rappelons quelques repères qui ont mené au concept d'interprétation linguistique en considérant le discours comme un système complexe.

Dans la troisième partie, nous suivons les enchaînements du texte étudié jusqu'à présent en tentant d'en dégager son (ses) sens.

Pour terminer ce chapitre, nous abordons le concept d'interprétation du point de vue linguistique et psychanalytique.

A - Qu'est-ce que comprendre ? Qu'est ce qu'interpréter ?

Au cours de nos lectures, nous nous sommes aperçue que ces deux concepts coexistent souvent. Certains auteurs les différencient ; d'autres les utilisent comme s'ils recouvrent le même sens. Pour nous la compréhension est un travail préalable à l'interprétation. Pour interpréter l'atmosphère d'un texte, par exemple, il faut l'avoir saisi, compris dans un ensemble.

Un des points théoriques de notre base de travail, nous l'avons vu, est la notion de *sphère d'échange*, de *situation d'interlocution*. Prenons l'exemple du texte que nous analysons. Florent écrit des textes en dehors de ses séances de psychanalyse et les adresse à son psychanalyste. L'acte d'adresser ses textes implique une *intention* du locuteur (même si nous ne pouvons que partiellement l'identifier) : celle "*d'être compris*" par ce destinataire particulier dont il "*attend*" quelque chose. Dès à présent deux sens de comprendre émergent : comprendre un texte et comprendre l'intention du locuteur. Cependant nous ne pouvons pas dire que ces deux niveaux sont indépendants l'un de l'autre ; ils sont en interaction. Nous avons vu plus haut des marques concrètes de cette interaction. Le locuteur utilise son texte pour être *compris* par son psychanalyste. Par exemple, dans un de ses textes Florent débute par une demande à son psy : "*j'aimerais savoir à quoi ça a rapport les mecs qui sont mordus d'aventure. Penses à me le dire*". Suit une longue description de l'aventure imaginée par le locuteur. Il termine son texte par "*et toi est-ce que tu penses que je pourrais en faire mon métier...*". Le premier énoncé est une demande par rapport à des "mecs" en général concernant un problème particulier : "être mordus d'aventure". Cependant cet énoncé implique également que le psychanalyste comprenne que lui aussi "est mordu d'aventure". La description qui suit informe le psychanalyste comment Florent se représente l'aventure ; mais l'invite aussi à "le voir" dans ce contexte imaginé. Il s'agit bien ici de le *comprendre* dans un ensemble donné. Une fois qu'il l'aura "compris" dans cet ensemble, un autre niveau intervient : celui

de son avis "et toi est-ce que tu penses que je pourrais...". Ce que nous notons ici, c'est l'apparition du réel comme questionnable.

Nous pouvons différencier plusieurs niveaux du concept "comprendre" en nous appuyant sur quatre questions :

1 - Le texte est-il suffisamment explicite du point de vue d'une lecture littérale que l'on peut faire ? Notre réponse serait "oui/non". Il est évident, que d'un certain point de vue, il l'est. Nous le lisons, au delà même de certains manques (mots, ponctuation), des fautes d'orthographe. D'un autre point de vue, il ne l'est pas car nous ne saurons jamais si notre lecture est vraiment la bonne. Par exemple les manques dont nous parlons plus haut sont-ils comblés par nous comme l'aurait voulu le locuteur ? Ceci dit, ce n'est pas l'un ou l'autre point de vue qui est vrai. Il y aurait quelques nuances mais nous ne pouvons pas penser qu'à ce premier niveau de compréhension, notre lecture soit totalement erronée.

2 - Des éléments non identifiables par le lecteur sont-ils insérés dans le texte ? Nous faisons référence ici aux opacités et implicites. Nous supposons que les marques d'incompréhension ne seront pas les mêmes pour nous et pour le psychanalyste. Ce dernier possède non seulement les éléments du contexte historique du patient mais également ses *particularités discursives*. De son côté le linguiste est plus attentif à certains marqueurs. L'un et l'autre vont ainsi agir à partir du texte pour le comprendre.

Ces deux premiers niveaux recouvrent un peu la définition de Viehweger⁶² *"La compréhension du texte n'est pas la simple image réfléchie de sa production, mais plutôt un complexe d'actes que l'auditeur accomplit en fonction du contexte... Le résultat de l'interprétation constitue une "construction" ce qui veut dire qu'en règle générale l'auditeur ne s'arrête pas à la structure de l'énoncé mais qu'il étoffe cette structure en ayant recours à son propre savoir"*.

⁶² Viehweger, D., "Savoir illocutoire et interprétation des textes" in Le Discours représentation et interprétation, Etudes rassemblées par M. Charolles, S. Fislher, J. Jayez, PU de Nancy, 1990

Remarquons que les termes de compréhension et interprétation sont utilisés indifféremment par cet auteur.

3 - Le texte contient-il des évocations d'expériences que le lecteur peut se représenter ? Par exemple, des scènes racontées qui évoquent la nuit, une atmosphère particulière. Dans un de ses textes, Florent dit : *"Noël est passé. Pas génial pour l'ambiance, on a fêté ça avec ma mère, ma soeur et ma tante..."*. Au delà d'une compréhension du texte littéral, nous comprenons bien le caractère particulier d'une situation telle que celle qui est décrite, pour un jeune homme de 17 ans. C'est en quelque sorte l'atmosphère donnée par le locuteur qui introduit une certaine compréhension de la situation. Imaginons "c'était super" à la place de "pas génial", l'ensemble bascule vers une autre compréhension.

4 - Enfin, le texte contient-il des évocations d'expériences auxquelles le lecteur se sentirait "obligé" de répondre ? Autrement dit une attente du locuteur est-elle inscrite dans le texte (implicitement ou explicitement) ? Nous avons présenté plus haut l'exemple où l'attente est explicite : *"j'aimerais savoir à quoi ça a rapport les mecs qui sont mordus d'aventure. Penses à me le dire"* ; et également dans un autre texte où l'attente est moins explicite mais se dessine lorsque Florent parle de sa solitude : *"...comme je suis tout seul on va finir par me prendre pour un loup solitaire. Je suis toujours seul."*

Pour nous, interpréter c'est tenter d'éclairer par les enchaînements du discours ce qui peut paraître obscur et donner un sens (ou des sens) au texte, en suivant son déroulement.

Comme le dit F. François⁶³ *"C'est dans le déroulement que se manifeste de différentes façons la place des interlocuteurs et la façon dont leur discours utilise des genres de discours différents. Ces genres manifestent que l'objet du discours se présente dans des mondes différents"*. Cette diversité d'approche et de présentation de l'objet participe au sens, tout comme la présentation des

⁶³ François, F., "De quelques aspects du dialogue psychiatre-patient. Places, genres, mondes et compagnie". CALAP n° 5 Analyse du dialogue et pathologie, 1989

interlocuteurs et leurs mouvements. Dans un ouvrage récent, l'auteur souligne : *"...il me semble plus important de lier interprétation et multiplicité des mondes : s'il y a interprétation, c'est bien parce que le même objet peut être vu et touché, puis vu et dit par l'autre, puis dit par l'autre et dit par moi. Et que, dans tous ces cas, il y a imbrication de ce qui est semblable ou différent, de façon plus ou moins assignable⁶⁴".* Du point de vue de l'interprétation, il ne s'agit pas d'une relation d'identification (se mettre à la place de l'autre), ni d'une relation d'explication (voir ce qui a amené quelqu'un à dire quelque chose. C'est une relation d'éclairage sur le fonctionnement d'un énoncé par rapport à la référence, aux discours qui l'environnent, etc., c'est à dire finalement comment il fait sens.

⁶⁴ François, F. Pratiques de l'oral, Nathan, 1994

B - Quelques points de repères menant à l'interprétation du discours :

Deux tendances restrictives, impliquant des conceptions fermées, sont restées tenaces :

- 1 - la communication comme fonction fondamentale de la langue (au sens où celle-ci serait le simple produit de la langue) ;
- 2 - la communication restreinte à la transmission d'informations entre deux interlocuteurs.

Cependant, sous l'impulsion d'auteurs dont G. Bateson, la notion de communication évolue. Les premiers modèles de communication considéraient celle-ci comme un transfert d'informations (le message) d'un émetteur vers un récepteur, à partir d'un code commun. Avec Bateson, le modèle va se complexifier vers une approche systémique de la communication ; c'est-à-dire, en la situant dans un système complexe et faisant appel à quelques principes fondamentaux :

1 - la communication est un phénomène interactionnel, dans lequel l'unité de base est moins l'individu que la relation qui se noue entre les individus. La communication est un processus circulaire dans lequel chaque message provoque un feed-back (un retour) de l'interlocuteur. C'est-à-dire que si un message entraîne une réponse, c'est qu'il stimule l'autre qui va réagir et ainsi de suite.

2 - La communication ne se réduit pas au message verbal ; tout comportement social a une valeur communicative. En situation d'interaction "on ne peut pas ne pas communiquer"⁶⁵ (mimiques, gestes, etc.).

3 - La communication est déterminée par le contexte dans lequel elle s'inscrit. Ce contexte concerne les rapports qui relient les personnes qui communiquent.

⁶⁵ Watzlawick, P., Helmick-Beavin, J., Jackson, D., Une logique de la communication, Seuil, Paris, 1967, ff. fr.1972, pp 48

Tout message comporte donc deux niveaux de signification : il transmet un contenu informatif ; il exprime aussi quelque chose sur la relation qui lie les interlocuteurs (haine, amitié, séduction, etc.).

Bateson est à l'origine de la célèbre théorie du "double bind" ou double lien, ou double contrainte, situant le comportement du schizophrène comme une forme d'adaptation à une communication paradoxale (c'est-à-dire une communication comportant des messages contradictoires).

C'est ainsi que l'École de Palo-Alto va s'ouvrir au domaine de la psychothérapie où Paul Watzlawick, psychologue et psychothérapeute, va jouer un rôle important dans les applications thérapeutiques.

L'homme communique sur le mode *digital* par son langage verbal ; ceci est d'une importance capitale pour l'échange d'informations sur les objets, pour la transmission du savoir.

L'homme communique sur le mode *analogique* lorsque le domaine est la relation. Chaque fois que la relation est au centre de la communication, le langage digital est à peu près dénué de sens. C'est le cas, par exemple, s'il s'agit de faire la cour, de combattre, de s'occuper de très jeunes enfants ou de malades mentaux gravement perturbés, etc.

Cette approche très intéressante, du point de vue des relations qu'entretiennent les membres d'un groupe, par exemple une famille, exclut cependant l'analyse même du discours, les rapports entre énoncés et le mouvement repérable dans le discours.

Nous ne saurions suivre une dichotomie aussi tranchée entre la définition de la *communication digitale* en tant que communication verbale et la définition de la *communication analogique*, comme communication non verbale. Il nous semble qu'un ensemble digital mène très souvent à de l'analogique. L'analogique en tant que circule une signification. C'est peut-être à partir de là que la notion d'interprétation a sa place. Si nous n'avions pas besoin d'interpréter un discours, nous resterions dans le digital en lisant un texte. Le discours serait "*transparent*" comme le souligne F. François dans son article "*Interprétation linguistique et*

psychopathologie"⁶⁶. C'est-à-dire que "l'actuel du discours" ne ferait que transmettre une information selon les règles du code.

Les conceptions évoluent et des philosophes du langage de l'École d'Oxford", dont le précurseur est Austin, analysent les faits du langage comme des actes. Ou encore, des linguistes comme Benveniste, font évoluer la théorie selon laquelle les pronoms personnels "je-tu" sont simplement des emplois économiques dans la transmission de l'information (il est plus rapide de dire "je" que de se nommer lorsque l'on parle). "Je" n'est pas seulement un moyen abrégé de parler de soi ; il marque la présence de l'intersubjectivité en désignant chacun à leur tour les interlocuteurs par le même mot. Pour Austin, "interroger", par exemple, ne transmet pas simplement à l'interlocuteur un désir de savoir ; mais le met dans l'obligation de parler à son tour pour répondre à la question qui lui est adressée.

On ne considère plus alors la langue comme un simple code, instrument de communication, mais comme un ensemble de règles inter humaines régies par l'existence quotidienne.

Le monde social réunit un monde de règles discursives qui permettent à bon nombre d'interprétants de se mettre d'accord sur l'interprétation de la plupart des éléments linguistiques. Nous en arrivons là à poser que le discours a ses lois et qu'il convient, bien entendu, que les partenaires de l'échange verbal en respectent le contrat. C'est ce que dit Maingueneau⁶⁷ "L'échange verbal comme toute activité sociale repose sur un "contrat tacite" (qui varie évidemment selon les genres de discours...). Pour interpréter les énoncés du locuteur, le destinataire présume qu'il respecte l'axiome de pertinence : le locuteur fait de son mieux pour produire l'énoncé le plus pertinent possible". Cependant un texte n'étant pas un code littéral à décoder, des oppositions d'interprétations ne sont pas rares. L'interprétation dépend aussi de l'interprétant et de ce que le locuteur a bien voulu lui fournir (ou a pu lui fournir) comme éléments afin qu'il comprenne son énoncé. Nous étudierons ces éléments un peu plus loin.

⁶⁶ François, F., "Interprétation linguistique et psychopathologie" in L'évolution Psychiatrique, Tome 49, Fasc. 2, 1984

⁶⁷ Maingueneau, D., Pragmatique pour le discours littéraire, Bordas, 1990

Un problème compliqué que pose le langage, en ce qui concerne l'interprétation, est celui des niveaux. Les différents niveaux sont intriqués ; pour interpréter un discours aucun de ces niveaux ne peut être abandonné ni pris isolément.

Ceci nous amène à la notion de construction du discours. Grize⁶⁸, par exemple, part du postulat que les objets du discours sont construits progressivement par l'activité discursive même. Ce postulat introduit deux notions importantes :

1 - celle de *pré-construits* culturels qui préexistent à toute prise de parole et qui sont les connaissances du sens commun. Grize reprend l'exemple du mot "bois" en français et qui s'organise en allemand en deux mots "Holz/Wald".

2 - celle de *faisceau d'objet*. Chaque mot que nous utilisons a déjà servi dans différents discours et à différentes sortes de fins. Il en résulte qu'il est toujours accompagné d'un faisceau d'aspects "*qui sont comme ses souvenirs*". Il utilise l'exemple suivant "*la rose n'est pas sans épines, il faut la cueillir dès aujourd'hui, elle est celle des vents et dans la vie, tout n'est pas marqué par sa couleur*".

C - Continuité textuelle, associations et genres de discours

En suivant le déroulement du texte, nous notons les enchaînements de continuité et de déplacement qui participent aux mouvements du texte. L'interprétation consistera à expliciter les relations de ces éléments de sens.

Les fils qui mènent au sens sont multiples. A ce niveau d'analyse nous avons procédé en deux temps.

Nous avons repéré des ensembles associatifs constitués et structurés par les enchaînements. Ces enchaînements sont de différente nature. Ils se repèrent :

- au niveau de la permanence des fonctions grammaticales dans le déroulement du texte et leur plus ou moins grande affinité avec les lexicaux ;

⁶⁸ Grize, J.B., "La construction du discours : un point de vue sémiotique", in Le Discours représentation et interprétation, Etudes rassemblées par M. Charolles, S. Fisher, J. Jayez, PU de Nancy, 1990

- au niveau de la continuité thématique marquée par l'actualisation sémantique de certains éléments ;

- au niveau des figures du locuteur marquées aussi bien par l'enchaînement des genres, des mondes que par les modalités verbales.

Nous avons considéré ensuite la relation éventuelle entre ces ensembles et nous avons dégagés les fils signifiants du texte.

Avant d'analyser le texte, nous insistons sur le fait que chacun des éléments retenus n'est pas isolé. Ceci complexifie la démonstration car un même élément a souvent un enchaînement avec plusieurs autres éléments.

Nous proposons donc au lecteur de suivre avec nous cette démarche et de nous accompagner dans les différents fils qui conduisent au sens.

ANALYSE DU TEXTE

Puis je crois surtout que je manque de caractère et j'ai perdu confiance en moi. la confiance en soi ça peut le retrouver et se guérir mais le caractère c'est foutu. Tien je pense à ça, tu sais pas comment ils m'ont surnommé au bahut ? et bien ils m'ont surnommé Impossible.

Pour mes projets irréalisables. je trouve que c'était bien choisi ?

Ce soir nous sommes aller (voir) faire du vélo avec Marc.

25 km et pour finir le tour du village. histoire de craquer un peu et Puis Marc m'a fait voir où habitait un ravissante Blonde aux yeux bleux !

elle s'appelle Sylvie j'ai eu plusieurs fois l'occasion de la voir ; et elle n'est pas degueulasse du tout la salope.

Quand à Vanessa, je n'ai pas de nouvelle et commence à désespérer sec !

Demain j'irai Bien faire du vélo avec Marc, mais il y a un film sur la guerre d'Afghanistan : D'autre part j'en ai parlé à ma mère pour aller là bas ! elle est tout à fait d'accord et prend conscience des risques, peut être pour une caravane pour le printemps prochain.

Mais ma mère refuse à cause de mes études. Mais comme elle ne sait pas où elle va me mettre

L'an prochain je me vois soit en Afghanistan où soit dans le métro entrain d'expliquer mon malheur et essayant de récupérer quelques sous pour vivre.

Parce que d'ici un mois je sens que ça va tourner au vinaigre.

Prenons la continuité textuelle marquée par les quatre marqueurs de temps suivant : *ce soir, demain, l'an prochain, d'ici un mois.*

Nous repérons des enchaînements à différents niveaux : au niveau des modalités verbales ; au niveau d'autres éléments associés.

Considérons pour commencer les modalités verbales :

- *ce soir, nous sommes allés* : action accomplie
- *demain j'irai bien* : action pensée, mise à condition
- *l'an prochain, je me vois* : regard sur soi, imaginé
- *parce que d'ici un mois je sens* : poser une crainte en relation à la réalité.

Regardons maintenant les éléments associés :

- **ce soir, nous sommes allés** -> faire du vélo -> blonde -> Sylvie
- **demain j'irai bien** -> faire du vélo
 - > film Afghanistan -> mère -> études
- **L'an prochain, je me vois** -> Afghanistan
 - > métro
- **d'ici un mois, je sens** -> ça va tourner au vinaigre

Les éléments associés à "ce soir" sont plutôt agréables.

Les éléments associés à "demain" sont une reprise de ce qui a été agréable puis sont mis en balance avec d'autres éléments qui introduisent un "choix" : vélo ou film sur l'Afghanistan. Les éléments se rapportant à ce dernier élément le montre également comme positif puisqu'il fait le projet d'y aller et qu'il en a parlé à sa mère.

Les éléments associés à "l'an prochain" renforce le côté positif de l'Afghanistan en l'opposant à métro et le situe comme porte ouverte sur l'avenir pour le locuteur.

Les éléments associés à "d'ici un mois" introduisent une signification d'un problème d'avenir important auquel il faut trouver une solution.

Les éléments lexicaux favorisent différents sens : les termes temporels inscrivant les événements du présent vers l'avenir. Les mots associés à ces éléments temporels mènent à interpréter que quelque chose est attendu par

Florent "d'ici un mois" qui n'est pas très favorable. Nous interprétons que ce sont les études parce qu'il est question des études dans le textes "ma mère refuse à cause de mes études" et par l'énoncé "quelques sous pour vivre". D'autre part, nous connaissons l'âge de Florent (17 ans) ce qui renforce l'interprétation.

Ce que nous interprétons également dans ces différentes associations temporelles c'est une certaine culpabilité de Florent par rapport à l'échec attendu de ses études. Ce dernier point est ouvert par le choix qu'il pose entre "aller faire du vélo" et "regarder un film sur l'Afghanistan". L'Afghanistan qui est dans sa pensée une des portes ouvertes sur l'avenir pour lui. Il pourrait bien faire quelque chose d'agréable "faire du vélo et regarder les filles" mais il doit trouver une solution à son échec et l'Afghanistan participe à un projet d'avenir possible.

D'autres marqueurs signalant la continuité du texte se repèrent différemment :

- *par la reprise du même terme, par exemple :*

- Enchaînement entre "Je manque de caractère -> "le caractère c'est foutu".
Lien fortement marqué par la reprise du mot caractère.
- Enchaînement entre "j'ai perdu confiance en moi -> la confiance en soi ça peut se retrouver. Lien fortement marqué par la reprise du mot confiance.

- *par termes associés ou appartenant au même champ de référence par exemple :*

- Enchaînement entre J'ai perdu confiance -> commence à désespérer". Lien faiblement marquée par mots associés.
- Enchaînement entre manque -> perdu

Le lien est faiblement marqué par des termes associés.

- Associations entre "Ils m'ont surnommés Impossible" -> "projets irréalisables"

Lien faiblement marqué par des mots associés.

Un fil signifiant émane de l'ensemble que forment les lexicaux retenus : manque de caractère, perdu confiance, désespérer, impossible, irréalisable, ça va tourner au vinaigre. Ce troisième niveau mènerait à interpréter *la dépression* comme *atmosphère* du texte.

Un autre fil signifiant émane des dichotomies que nous trouvons dans différentes associations. Elles sont marquées par des grammaticaux "mais" et "soit" : demain j'irais bien mais... ; ma mère est tout à fait d'accord... mais ma mère refuse ; je me vois soit... soit.

Au regard de ces dichotomies nous pouvons interpréter une *atmosphère d'incertitude*.

Nous pouvons donc déduire l'atmosphère du texte à deux niveaux :

Au niveau formel : différents paragraphes ont pour embrayeurs un aspect temporel où se trouve apposée une signification d'incertitude de l'avenir "j'irai bien ; je me vois ; je sens..."

Au niveau contenu : trois aspects négatifs des événements relatés : projets irréalisables ; sans nouvelles de Vanessa ; ratage des études.

L'atmosphère qui émane de ce texte est "dépression et incertitude".

Au niveau des enchaînements qui montrent l'image du locuteur :

Manque de caractère -> perte de confiance -> surnommé impossible -> fait du vélo -> s'intéresse aux filles -> se désespère/Vanessa -> hésitant entre faire du vélo et s'intéresse à un film sur l'Afghanistan -> parle avec sa mère d'un projet de départ -> quelqu'un dont la mère ne sait pas quoi faire -> voit deux possibilités : Afghanistan ou métro -> dans une mauvaise situation.

On peut interpréter sans se tromper que le texte est centré sur le locuteur. Les autres personnages du texte n'entrent en scène que pour donner des éléments ramenés à Florent. "Ils m'ont surnommés" ; "Marc m'a fait voir" ; "quant à Vanessa, je n'ai pas de nouvelles" ; "Ma mère refuse à cause de mes études".

Quant à Sylvie "ravissante blonde aux yeux bleus" qui n'est "pas du tout dégueulasse la bourrique", est décrite à partir d'attributs qui l'intéresse.

Une autre façon d'appréhender les enchaînements sera de les considérer du point de vue des modalités verbales

- Les enchaînements d'un point de vue des modalités verbales

je crois que

l	l
l	v
l	je manque de caractère -> ça peut
l	j'ai perdu confiance -> ça peut
v	

je pense à ça -> tu sais -> ils m'ont

je trouve que -> c'était

je me vois soit

je sens que -> ça va tourner

Les modalités verbales montrent une affinité entre la grammaire et les implications lexicales. Nous notons une relation événement/conclusion (pour reprendre les termes qu'utilise F. François)⁶⁹ où s'insère entre deux constructions grammaticales identiques un type d'enchaînement "indication d'une succession".

⁶⁹ François, F. Pratiques de l'oral, Nathan, 1994, pp 107

Florent part d'une idée (je crois que je manque de caractère) puis suit la construction qui indique une succession : je pense, je trouve, je me vois... puis conclusion "je sens que ça va tourner au vinaigre".

Nous repérons d'autres enchaînements marqués par la structure du texte :

Le texte est organisé en paragraphe où nous pouvons repérer quatre compositions pouvant apparaître indépendantes :

1 - La première commence par "Puis je crois" et se termine par "c'était bien choisi ?" ;

2 - La seconde commence par "Ce soir" et se termine par "desespérer sec" ;

3 - La troisième commence par "demain" et se termine par "où elle va me mettre"

4 - La quatrième commence par "l'an prochain" et se termine par "ça va tourner au vinaigre".

Pour chacune des parties, nous observons un début, un développement et une chute. Nous notons que la chute introduit un aspect négatif ou dépressif sur quatre modes différents :

- un jugement sur l'image passée que l'on donnait de lui ;
- un affect exprimé (desespérer) ;
- un problème pour sa mère (elle ne sait pas où elle va me mettre) avec une connotation de passivité ;
- la présentation, comme une fatalité, de ce qui va lui arriver "ça va tourner au vinaigre".

Nous relevons dans chaque partie certaines significations.

- Associations entre "Faire du vélo avec Marc (ce soir) -> "Marc m'a fait voir une ravissante blonde"-> elle s'appelle Sylvie -> elle n'est pas mal du tout la bourrique -> quant à Vanessa"

Sylvie -> bourrique -> Vanessa (pas de nouvelles)

Associations faiblement marquées par des termes associés mais fortement marquées par "le personnage féminin".

L'enchaînement sur les personnages féminins met l'accent sur leur absence dans la vie de Florent : Sylvie est ravissante mais on ne voit que là où elle habite et Vanessa ne donne pas de nouvelles.

- Enchaînement entre "Marc m'a fait voir où habitait une ravissante blonde -> j'ai eu l'occasion de la voir"

Le lien est fortement marqué par reprise du mot "voir".

Nous pouvons voir ici un partage avec l'autre de l'ordre de la drague. "Voir" introduit la notion de "regard porté sur" qui ouvre sur l'objet extérieur que l'on apprécie.

- Enchaînement entre "Parlé à ma mère, elle est tout à fait d'accord et prend conscience des risques -> mais ma mère refuse à cause de mes études". Le lien est fortement marqué d'une part par la reprise du mot "mère" ; puis faiblement marqué par la reprise des mots associés en contraste accord -> refuse.

Nous observons au moins deux types de signification dans ces enchaînements :

- d'une part l'accord et le refus de la mère sur le même projet qui introduisent la notion d'incertitude concernant l'objet.

- d'autre part si l'on regarde les éléments associés à l'accord -> "et prend conscience des risques" et au refus -> à cause des études, nous repérons d'autres

significations. Le risque reconnu pour un projet mais qui n'entrave pas l'accord et le refus pour cause d'études qui introduit la possibilité de poursuite des études, un instant entrevu.

L'argumentation suivante "mais comme elle ne sait pas où elle va me mettre..." introduit que la solution à risques pourrait bien être retenue. Nous observons que dans cette décision, Florent est plutôt passif. Cela conduit à voir Florent assez circonspect quant à cette solution. Pourtant la meilleure qui semble se dégager de son problème d'avenir. En effet, elle est mise en balance à "gagner quelques sous pour vivre dans le métro".

Pour revenir au lien associatif qui lie les éléments des quatre parties en un tout du texte, nous les repérons en tout premier point par les indicateurs de temps (ce soir, demain etc.). C'est en suivant ce fil signifiant que le sens va s'imposer d'un point de vue global, que le thème pourra être repéré, que l'atmosphère du texte pourra être identifiée.

A travers le texte, d'autres enchaînements s'imposent, par exemple :

- Enchaînement entre "La guerre d'Afghanistan -> aller là-bas -> une caravane pour le printemps prochain.

Ces enchaînements sont faiblement marqués par reprise de mots associés, avec déplacement entre le fait de regarder un film sur l'Afghanistan et aller là-bas et enfin la modalité du voyage. L'objet se modifie au cours du texte, il peut se dérouler devant ses yeux (film), il peut être pensé (aller là-bas), il peut être projeté comme réalisable (caravane pour le printemps prochain).

Si l'on ajoute à ces enchaînements les éléments de début de texte "pour mes projets irréalisables", nous voyons que nous sommes renvoyés à une perception très aléatoire de Florent pour cette solution à ses problèmes.

Conclusion sur ce texte

Le texte commence par un discours sur soi (négatif) – manque de caractère, perte de confiance en soi – Association sur un souvenir de lycée (négatif) – surnommé par les autres *Impossible*. Puis Florent associe sur ses projets qu'il dénonce comme irréalisables (négatif). L'Enchaînement entre les deux énoncés "pour mes projets irréalisables" et "je trouve que c'était bien choisi ?" montre Florent déprimé car associant à des projets (futur), un vécu négatif (passé).

La suite du texte ne révèle pas Florent dans un monde plus gai. Il va faire du vélo, son ami lui fait repérer une ravissante blonde mais il associe sur une autre amie dont il attend des nouvelles et il "commence à désespérer".

La troisième partie du texte n'est pas plus joyeuse : projet d'aller en Afghanistan, soucis de sa mère à propos de ses études, alternative de l'Afghanistan pour éviter de devenir clochard.

Les trois thèmes négatifs : projets irréalisables, sans nouvelles de son amie, ratage des études, rejoignent le premier énoncé de Florent "je manque de caractère et j'ai perdu confiance en moi".

Ce texte peut être analysé à partir de différents fils associatifs :

- d'une part en fil homogène d'une part par la mise en paragraphe du discours ; la récurrence des dichotomies ; la portée dépressive des lexicaux.

- d'autre part, en fil hétérogène dans le mouvement introduit par la chronologie de passé à l'avenir ; des éléments qui se modifient au fil du texte comme l'objet "Afganistan".

Au niveau du "monde" dans lequel se situe ce texte, il nous semble que c'est le monde réel de Florent avec des passages à un monde imaginaire ou plutôt "imaginé".

Au niveau du champ référentiel, nous pensons qu'il s'agit du locuteur lui-même et de son image à travers le passé, le présent, et l'avenir en quelque sorte "un regard sur soi".

Notre analyse, nous l'avons dit, se situe au niveau du déroulement du texte et non au niveau d'une structure de phrases ou d'une analyse psychologique. Nous n'avons pas analysé les "associations de mots", régulés par la sémantique de la phrase, du type un mot en appelle un autre. Par exemple, dans le T8 "déliré comme un" appelle "fou" (ou autre mot approchant) ; "déliré" et "fou" appellent "comme un" comme trait d'union etc.... qui donne une cohérence à l'énoncé.

Suivre les enchaînements dans les textes permet de rétablir une cohérence d'ensemble qui pourrait quelquefois faire défaut à première vue. Par exemple, la chose et son contraire peuvent être ensemble dans le discours de Florent sans qu'il y ait incohérence. Par exemple, dans le texte 3, "accord et refus" de la mère pour le même objet viennent accentuer dans quelle incertitude sa mère est plongée quant à l'avenir de son fils.

D - La construction du sens

Nous avons vu que ce qui fait fonctionner un texte, c'est son hétérogénéité. Ce chapitre sur les enchaînements et associations considère les liens, les articulations entre les éléments hétérogènes du texte.

Le premier chapitre a montré qu'un locuteur en général, et Florent en particulier utilisent différents genres de discours pour présenter son objet. L'articulation de ces différents genres manifeste une stratégie particulière pour passer d'un genre à l'autre. Nous avons vu qu'elle est particulièrement marquée par les fonctions grammaticales souvent en affinité avec les indications lexicales. Suivre les enchaînements, les passages de genres de discours différents rend cohérent le texte en manifestant un mouvement du locuteur par rapport à son objet mais également par rapport à son interlocuteur considérant cet objet.

Les enchaînements du texte manifestent encore que le thème abordé ainsi que le passage d'un thème à l'autre ne peuvent que rarement être appréhendés de façon linéaire ou homogène par un locuteur. L'utilisation de procédés linguistiques variés et spécifiques est nécessaire pour rendre compte du thème que nous abordons à partir du rapport que nous entretenons avec lui (vécu, questionnable,

pensé, désiré...) qui indique dans quel monde nous le percevons (réel , fictif, quotidien, social ...) et de quelle façon il peut être parlé à l'autre.

La construction du sens passe donc par la façon de signifier, par des genres de discours différents, l'objet du discours (thème) issu d'un monde spécifique dans un espace/temps particulier. L'ensemble, manifesté par des enchaînements et liens associatifs, donne une cohérence. Nous sommes bien d'accord avec P. Aguttes et A. Salazar-Orvig pour dire "...La mise en forme du discours est au moins aussi significative que ce qu'on veut bien y mettre".⁷⁰

E - Psychanalyse et linguistique : la question de l'interprétation

Le psychanalyste qui a reçu ces textes aurait-il fait émerger un sens différent ?

Nous ne pouvons le dire. Cependant, nous savons qu'il utilise habituellement un autre matériel que le texte écrit. C'est en relation directe avec son patient, dans un rapport langagier basé sur l'oral que s'effectue l'échange.

D'autre part nous savons qu'il utilise certains des concepts que nous avons mentionnés dans notre analyse et notamment celui d'interprétation. Mais qu'en est-il du sens que nous donnons aussi bien lui que nous ?

Essayons de comprendre et de comparer ce concept avec quelques auteurs.

Pour commencer, nous suivons D. Widlöcher et son article "*L'interprétation entre guillemets*"⁷¹. L'interprétation en psychanalyse, nous dit l'auteur, est un révélateur du travail mental du psychanalyste et du patient et ne peut être disjointe du cours de la séance. Il propose de voir l'interprétation comme un énoncé entre guillemets, inséré dans le discours du patient. L'énoncé de l'analyste bien que venant de l'extérieur "s'inscrit dans la continuité" du discours du patient.

⁷⁰ Aguttes, P., Salazar Orvig A., "Analyse de discours et toxicomanie" in *Approche psychanalytique des toxicomanes* (Ferbos et Magoudi), PUF 1986

⁷¹ Widlöcher, Daniel, "L'interprétation entre guillemets", in *DIRE - Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 231 1981

L'auteur remarque que cette marque entre guillemet est repérable dans le discours de l'analysant lorsque intervient une "pensée subite". Il insère après-coup un énoncé entre guillemet du genre "j'allais dire que..." ; "c'est comme si...". La pensée apparaît alors comme détachée du cours associatif.

Comment s'effectue le travail ? La règle fondamentale de la psychanalyse réalise une double prescription : le patient est invité à exprimer ce qu'il pense ; il est invité également à accorder la même attention à toutes les pensées qui surgissent.

Le premier principe obéit au processus secondaire, c'est-à-dire qu'il peut livrer un discours "trop organisé" qui tente une interaction avec l'analyste. Mais cette liberté de parole doit être concomitante d'une liberté de pensée. L'attention dirigée vers les pensées subites est très importante. *"Le langage doit être au service du surinvestissement d'attention..." qui permet une communication informative issue du processus primaire.*

La prescription de la liberté de pensée, favorisée par la situation psychanalytique, opère la réduction de deux formes de communication : la communication interactive et la communication informative. La première tend à établir une relation avec l'interlocuteur. Le psychanalyste prend conscience de la scène qui se joue et du rôle qui lui est attribué et peut ainsi en communiquer le sens à l'analysé. L'énoncé entre guillemet de l'interprétation réalise un changement de plan en décrivant la scène qui se réalise.

La seconde tend à provoquer chez l'analyste la représentation d'une scène (ou d'un objet). Le patient cherche à être compris.

Dans les deux modes de communication le rôle du psychanalyste est de réduire, pour le premier l'interaction imaginaire, favorisant ainsi la prise de conscience de la mise en scène qui se réalise.

Dans le second, de réduire l'attention portée sur la scène ou l'objet destiné à fasciner pour favoriser celle de l'enchaînement des représentations.

Dès lors le texte oral pendant la séance est en permanent mouvement par rapport à l'écoute présente du psychanalyste. Ce que le psychanalyste renvoie d'une façon ou d'une autre est déjà un lien avec l'interprétation. Le fait d'interrompre le patient à tel ou tel moment, de faire répéter le dernier énoncé,

de posé un "ah oui" interrogatif ou autre, s'inscrit dans le texte du patient et intervient pour la suite du discours.

Les textes que nous analysons sont *écrits*, il sont *clos*. Nous les analysons de *l'extérieur*. Ces trois éléments d'importance qui opposent l'interprétation psychanalytique à l'interprétation linguistique ne sont pourtant pas les seuls qui distinguent le concept dans les deux domaines.

P. Ricoeur⁷² explique que le concept d'interprétation n'existe que par le double sens qui se trouve dans les symboles qui sont une expression linguistique. L'interprétation est une compréhension de ce double sens. Freud voulait trouver une articulation entre le désir et le langage : *"Comment la parole vient-elle au désir ? Comment le désir fait-il échouer la parole et échoue-t-il lui-même à parler ? C'est bien cette ouverture nouvelle sur l'ensemble du parler humain, sur ce que veut dire l'homme désirant, qui confère à la psychanalyse un titre au grand débat sur le langage"*.

La psychanalyse est à la fois le lieu des symboles ou du double sens et celui où s'affrontent les diverses manières d'interpréter. C'est pour comprendre le double sens exprimé par le langage que la psychanalyse participe au champ du langage.

S. Freud a largement contribué à donner un sens au mot *"interprétation"*, notamment à partir du rêve dans son ouvrage *"L'interprétation des rêves"*⁷³.

Dans cet ouvrage, les chapitres 2 sur *"la méthode d'interprétation des rêves"* et 6 sur *"le travail du rêve"* permettent de voir les principales phases entrant dans le travail d'interprétation.

- *Dans le chapitre 2 : Freud commence par une définition de l'interprétation du rêve "En effet, "interpréter un rêve" signifie indiquer "son sens", le remplacer par quelque chose qui peut s'insérer dans la chaîne de nos actions psychiques, chaînons importants semblables à d'autres et d'égale valeur"*.

⁷² Ricoeur, P., *De l'Interprétation : essai sur Freud*, Seuil, 1965 - pp 16

⁷³ Freud, S., *L'interprétation des rêves*, PUF, 1976, 573p.

Freud prétend donc que le rêve a une signification et qu'il existe une méthode scientifique pour l'interpréter. Il explique qu'il a découvert cette méthode à partir de l'observation qu'il a pu faire en écoutant ses patients névrosés. Il s'est aperçu, lorsqu'il demandait à un patient *d'associer* et de lui dire tout ce qui lui passait par la tête sur un sujet précis, les rêves faisaient partie de ces associations. Il en déduit que le rêve peut s'insérer dans la suite des états psychiques qui apparaissent en partant de l'idée pathologique.

A partir de là, il considère qu'il doit aborder le rêve comme les symptômes ; c'est-à-dire inciter ses patients à associer à partir de leur récit.

Il s'aperçoit que le rêve ne doit pas être pris comme un tout mais qu'il *doit être découpé en éléments*. Chaque élément amorce une chaîne associative différente.

- *Dans le chapitre 6*, Freud qui jusque là s'est attaché au contenu *manifeste* du rêve, tel que le livre le souvenir et il s'efforce de l'interpréter en tant que tel. Il considère désormais qu'il faut insérer un autre matériel psychique entre ce contenu manifeste et les sources du rêve : le contenu *latent* ou pensées du rêve.

Pour interpréter un rêve, il faut donc d'une part suivre les associations d'idées du rêveur, et d'autre part se servir de la connaissance que nous avons des symboles.

Les symboles ayant souvent plusieurs sens, c'est le contexte qui donnera la compréhension exacte.

Sur le concept d'interprétation, nous avons repéré ***différents points de vue*** à partir des auteurs cités :

- les notions *d'atmosphère*, *d'éclairage* d'un énoncé par rapport à la référence et aux discours qui l'entourent, diversité des interprétants pour François ;

- la notion de *construction* par l'auditeur pour Viehweger ;

- la notion de *continuité* entre le discours du patient où s'insère entre guillemets l'interprétation pour Widlöcher. L'interprétation comme révélateur du travail mental du psychanalyste et du patient ;

- la notion d'interprétation du désir en psychanalyse, de double sens à interpréter (symbolique), de double sens et de différentes façons d'interpréter pour Ricoeur.

- les notions de signification et d'intégration du rêve dans la chaînes des actions psychiques pour Freud. L'interprétation implique une série d'opérations : découpage en éléments du rêve puis repérage des associations relatives à chaque élément. Bien qu'il y ait souvent confusion entre interpréter un rêve et interpréter son récit, Freud écrit bien "*qu'un récit préliminaire est nécessaire*" pour amorcer l'analyse et que ce sont les associations de ces éléments à partir du récit qui sont repris.

L'interprétation implique également deux niveaux : - celui du contenu manifeste ;

- celui des pensées du rêve ou contenu latent. Elle suit un double mouvement condensation, surdétermination, déplacement, déformation, figuration, ... (interprétation au sens d'Aristote au cours de la création) ; déploiement et reconstruction de la pensée (interprétation herméneutique)

Concernant ces derniers points, il nous semble plus adéquat de parler de texte ouvert aux associations par les opacités qu'il présente au premier niveau. Un texte opaque ou incompréhensible pour celui qui le produit engendre une réflexion s'il veut l'interpréter. A ce moment, de nouveaux enchaînements sont insérés à l'intérieur du texte à l'intérieur de l'autre qui s'interprète en relation avec l'ensemble des éléments du discours. Le premier texte pose les indices qui introduisent les associations ; mais ces indices sont à reprendre lors de l'interprétation générale du texte. Ils ne sont pas remplacés, *ils sont éclairés* par d'autres éléments.

C'est peut-être ici que l'approche linguistique se différencie le plus de l'approche psychanalytique. Le linguiste relie les éléments du discours à leur contexte pour découvrir un sens ou des sens. Il dégage des saillances à partir des récurrences, des régularités, des déplacements, des ruptures qui, dans l'interaction interne et avec l'interprétant, s'éclairent réciproquement et produisent l'émergence du sens. L'interprétation psychanalytique suit au départ la même

démarche de mise en relation du discours à d'autres discours ; mais il surdétermine le sens comme accomplissement d'un désir, d'un vœu, d'une pensée censurée. Ce n'est pas, comme pour le linguiste, le sens du discours qui est visé mais le sens du symptôme, pris dans un ensemble discursif.

C'est, pour le psychanalyste, le repérage dans le discours des grands mouvements de l'histoire d'un patient et des points de difficulté qui ont conduit au symptôme. Pour le linguiste, c'est le repérage des éléments du discours même, afin d'en percevoir le sens et de *pouvoir y répondre*.

Nous avons vu, tout au long de ce travail, l'information considérable que recèle le texte à ce niveau même (dans une situation favorisée, il est vrai).

M. Arrivé⁷⁴ souligne la distance qui sépare le psychanalyste et le linguiste à propos d'un autre concept : le "signifiant". Si leur objet commun est bien le langage, ils ne l'abordent pas de la même façon. Que Lacan ait repris le signifiant de Saussure en le hiérarchisant par rapport au signifié n'amène pas à revoir le concept de signe linguistique. Pour Saussure, le signifiant est une partie du signe, indissociable de son signifié, une représentation mentale des sons ; pour Lacan, c'est un représentant, objet du refoulement. Nous ne sommes plus ici dans le champ du langage mais dans le champ de l'inconscient. Citons M. Arrivé : "*Reste - c'est en cela que les deux signifiants méritent bien de porter le même nom - que les deux champs sont structurés de la même façon*".

Corrélativement à ce travail, nous nous sommes intéressée aux recherches sur l'analyse du discours en pathologie entreprises par des psychiatres associés parfois à des linguistes. Nous présentons ci-dessous dix études choisies pour montrer la diversité des approches.

Les analyses de discours à partir de la pathologie. Présentation de dix études.

L'analyse du discours dans le domaine de la pathologie s'affine au fur et à mesure qu'intervient une conjugaison des questionnements et des compétences.

⁷⁴ Arrivé, M., "Linguistique et psychanalyste", in Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, T. LXXXVI, 1991, fasc. 1.

Certains veulent comprendre le fonctionnement d'un discours particulier de patient ; d'autres sont intéressés par la relation médecin-patient ; de plus en plus s'exprime "un besoin" d'évaluation du travail effectué par les deux partenaires médecin-patient dans le processus de guérison. Que ce soit le point de vue de la description/interprétation que peuvent en faire les linguistes ou celui de la compréhension/amélioration de l'outil qui anime la recherche du médecin-psychiatre-psychanalyste, le large éventail que nous offrent les études effectuées nous permet de tenter quelques remarques.

Nous présentons quelques unes de ces études :

- ***La première étude concerne le discours tenu et ses éléments pris en compte dans la consultation médicale.***

En 1976, G. Raimbault et R. Zygouris⁷⁵, deux psychanalystes, élaborent une technique d'analyse. Elle a pour but de trouver à travers les textes de patients atteints de maladie héréditaire, "un échange inconscient" dans le dialogue, non manifeste à la première écoute. Cet échange "inconscient" serait inscrit, en toutes lettres, dans le texte.

Leur méthode de travail a consisté à enregistrer et retranscrire des entretiens d'enfants amenés par leurs parents à une consultation de médecine spécialisée. Au cours des entretiens, elles n'interviennent pas en tant que psychanalystes. Le contexte est cependant que le service de l'hôpital a fait appel à elles comme "accompagnantes" d'une extrême gravité des pathologies, difficile à vivre pour l'enfant, son entourage et le personnel.

Cette étude essaie de cerner la structure du discours dans la relation médecin/patient/parent en appliquant des concepts analytiques. Il s'agit d'une analyse du discours médical avec ses ouvertures et ses fermetures. Il apparaît que le discours médical privilégie certains aspects du discours et en annule d'autres ; le résultat est que le discours initial se trouve "transformé".

Cet intéressant travail fait comprendre au lecteur combien sont importantes les notions de "genre de discours" et de "sphère d'échange".

⁷⁵Raimbault G., Zygouris R., Corps de souffrance corps de savoir, l'Age d'Homme, 1976

Le première étude qui a pour titre : *"les déchets d'un dossier médical"*, relate une première consultation médicale, hospitalière, pour un enfant malade amené par sa mère.

Comme préliminaire à cette étude, une question des auteurs : *"jamais la formulation et les mots mêmes des malades ne sont consignés dans leur forme première... et encore moins ne le sont ceux des médecins."*

Les paroles qui circulent sont éliminées comme des déchets. Est-il possible, dans ces conditions, d'analyser la "relation médecin-malade" et de comprendre ce qui se passe vraiment au cours d'une consultation ?"

L'enfant, une fillette de neuf ans, est suivie depuis deux ans pour une albuminurie par son médecin traitant. Celui-ci l'adresse au service hospitalier spécialisé pour confirmer son diagnostic (plutôt alarmant).

Dans la première partie de l'entretien, les auteurs notent une "surdité" du médecin par rapport aux éléments que la mère, anxieuse, apporte. Il reprend, en insistant, un élément peu important "l'enfant n'a pas pu être vaccinée". Les éléments importants et porteurs de gravité sont "ignorés" : la mère était sourde et l'enfant avait de l'albumine depuis deux ans (et de ce fait n'a pu être vaccinée). Ces deux symptômes, albumine et surdité, appartiennent à la maladie héréditaire supposée.

La suite de la consultation montre que la mère a du mal à attribuer aux membres de sa famille les troubles dont ils souffrent ; elle annonce que telle personne est sourde alors que c'est en fait une autre qui n'entend pas, etc. Ces éléments, non repris, n'entravent pas la consultation centrée sur la maladie ; mais ils agissent comme parasites et entravent la communication entre les participants.

Cette consultation médicale, concluent les auteurs, est axée sur la maladie organique. Le médecin n'est pas orienté vers un abord "psychosomatique" qui lui ferait prendre en compte les éléments psychologiques amenés dans la consultation.

C'est le diagnostic qui est prévu dans cette consultation et il n'en sortira rien d'autre. Les éléments non repris par le médecin dans cet échange particulier (technique) de la consultation médicale ont sans doute laissé la place à d'autres éléments plus pertinents pour lui dans la visée diagnostique qu'il poursuit. Et

pourtant, ce diagnostic ne sera finalement pas porté malgré les éléments introduits. Est-ce du fait de sa gravité ?

En conclusion, les auteurs considèrent que *"ce dialogue hétérogène médecin-malade s'est déroulé suivant la filière du dossier médical qui entraîne des coupures dans les associations du malade. Il se réduit au déroulement d'un discours, discours homogène"*.

Cette étude réalisée par G. Raimbault et R. Zygouris se situe au niveau de la structure du discours dans la relation médecin/patient/parent. C'est une étude sur l'enchaînement du discours de l'un avec le discours de l'autre, ses ouvertures et ses fermetures. Même si les auteurs regrettent que ne soient pas prises en compte les associations du malade, cette approche montre quelque chose d'essentiel : une mise à distance tantôt par le médecin, tantôt par le patient (et surtout sa mère) de l'horreur que représente la séparation d'un enfant et le risque de sa mort ; pour le médecin, une révélation trop vite insinuée est rejetée : la terrible maladie et le pronostic qui en découle.

Il nous semble que ce travail, déjà important, pourrait être enrichi par une analyse du choix de la reprise ou non de certains éléments. Cela permettrait, peut-être, d'établir une typologie des entretiens médicaux suivant que le discours ferme et n'ouvre sur rien d'autre ou suivant qu'il ferme un niveau et en ouvre d'autres. Par rapports aux éléments non repris par le médecin, (l'albumine et la surdité de la mère), son choix réduit la finalité du discours à poser immédiatement un diagnostic (au risque de se tromper) ; mais il ouvre sur la normalité de l'enfant qui, à son âge, doit être vaccinée. Le médecin n'a pas pu dire ici : "on ne peut pas retenir ces éléments pour le diagnostic, il faut chercher autre chose", ce qui aurait rassuré la mère sur ce point. Mais en ne reprenant pas les deux éléments comme irrémédiables, il introduit un message d'espoir.

• La seconde étude tente, selon une approche très différente, d'évaluer le processus psychothérapique à partir de l'enregistrement intégral de cures, stocké dans une banque de données informatisée.

H. Kächele⁷⁶ présente la méthodologie utilisée pour l'analyse du discours pendant une thérapie. Les séances sont enregistrées puis transcrites mot à mot suivant des règles établies. Différentes mesures sont effectuées :

- *Mesures formelles*

- par comptages des mots prononcés par le thérapeute et le patient

Il s'agit de caractériser les traitements d'après la distribution de l'activité verbale.

Résultat de l'analyse⁷⁷ : dans une prise en charge psychanalytique réussie, il n'y a aucune corrélation entre le nombre de mots émis par le patient et le thérapeute. C'est-à-dire que parler, prendre la parole s'établit de manière indépendante pour les deux participants. Par contre pour une prise en charge effectuée par le même analyste mais qui fut un échec, le comptage des mots révèle une corrélation significative.

- par variabilité du vocabulaire du patient.

On étudie la capacité d'utiliser de nouveaux mots au cours d'une séance de thérapie. Cette variabilité est évaluée en divisant le nombre de mots différents (taille du vocabulaire) par le nombre total de mots (taille du discours) pour un texte donné. L'hypothèse générale admise est que le nombre de mots nouveaux augmente quand la thérapie a réussi.

- *Mesure grammaticale*

On étudie l'utilisation de types de mots pour différencier des patients atteints de maladies psychiatriques diverses. Par exemple, l'utilisation des verbes sera plus importante dans un cas que dans un autre.

- *Mesure associée aux substantifs*

Il s'agit ici d'évaluer un contenu soit agressif, soit anxieux ; ou encore, de relever un conflit oedipien (ou autre) par regroupement de mots relatifs à ces thèmes.

⁷⁶ Kächele H., Recherches cliniques "planifiées" sur les psychothérapies - Méthodologie, "Analyse du discours du patient et du thérapeute par des analyses de contenu informatisées", pp 71-105, INSERM, 1992

⁷⁷ Thomä H., Kächele H., Lehrbuch der psychoanalytischen therapie, Vol 2 : praxis, Springer, Berlin, 1988

Ces mesures ont été appliquées à plusieurs cas, dont celui d'un jeune homme de 25 ans, étudiant, qui consulte un psychanalyste pour une problématique obsessionnelle. Il s'agit d'une thérapie brève (29 séances réparties sur 9 mois). Toutes les séances (exceptée une) ont été enregistrées, vidéoscopées, transcrites et introduites dans la base de données.

L'observation des mesures appliquées fait conclure que *" l'événement critique de la troisième partie de la thérapie (la compagne du jeune homme, plus âgée que lui, participe à la séance), a un profond impact sur le processus thérapeutique "*. Les mesures observées indiquent également que ce cas pourrait être considéré comme une réussite, résultat confirmé dans le suivi du jeune homme.

En ce qui concerne l'étude de H. Kächele, il nous est difficile de la concevoir comme une analyse de discours. Une analyse quantitative, telle que la présente cette étude, ne fait apparaître aucune des relations nécessaires entre les différents éléments. De ce fait, on voit difficilement sur quels critères repose l'évaluation de la réussite de la thérapie. Nous sommes bien d'accord avec F. François pour dire *"...qu'on ne peut analyser le langage d'un chef d'état, d'un philosophe ou d'un fou en comptant, comme s'ils constituaient des indices univoques, le nombre des je ou des tu, des noms, des verbes ou des adjectifs. Ce qui importe, ce sont les relations d'affinité ou de contradiction qu'entretiennent ces divers moyens de mises en mots"*⁷⁸.

• La troisième étude part encore d'un point de vue différent. Ce n'est plus une analyse du mot à mot ; mais plutôt, une tentative de donner une fonction particulière à l'acte de langage en thérapie, tant au niveau du patient que du thérapeute.

⁷⁸ François, Frédéric "Interprétation linguistique et psychopathologie" in *L'évolution Psychiatrique*, Tome 49, Fasc. 2, 1984, Ed. Privat

Jean-Pierre Klein⁷⁹ est psychiatre. Il présente un travail qui veut rendre compte de façon rigoureuse du processus thérapeutique, grâce à l'apport de la sémiotique. Il est aidé dans sa démarche par un sémioticien qui se réfère à A. Greimas, Ivan Darrault avec lequel il vient d'écrire un ouvrage⁸⁰. Greimas se trouve cité à partir d'un article qu'il a écrit avec Courtès, dès le début de cette étude : *"En partant du sujet de l'énonciation, implicite mais producteur de l'énoncé, on peut projeter (lors de l'acte de langage ou de son simulacre à l'intérieur du discours), en les installant dans le discours, soit des actants de l'énonciation, soit des actants de l'énoncé. Dans le premier cas, on opère un débrayage énonciatif, dans le second, un débrayage énoncif"*.

La psychiatrie de l'ellipse décrit une figure à deux foyers : le premier fonctionne en débrayage énonciatif, le second en débrayage énoncif. C'est dans l'aller-retour entre ces deux foyers que se déroule la psychothérapie. Ce travail de psychothérapie n'a pas pour but la recherche de significations comme voie royale de la thérapie ; il est au contraire une tentative de donner un sens présent à une situation représentée mais qui concerne la personne.

La psychiatrie de l'ellipse suppose un "manque" ; elle a pour but de le transformer en le sous-entendant dans une trame narrative. Le travail de thérapie correspond à une re-création de soi. Il se fait non pas par l'introspection sur le mode du "je" mais en passant dans le monde du merveilleux, du figuratif sans pour cela quitter le monde ordinaire. C'est en quelque sorte deux mondes l'un dans l'autre. Il s'agit d'une dialectique entre le débrayage énonciatif et le débrayage énoncif.

Contrairement à la psychothérapie traditionnelle qui tente d'opérer une désyncrétisation par une opération d'analyse, il s'agit ici de passer d'une syncrétisation à une création formelle syncrétique. Ce passage permet au patient

⁷⁹Klein Jean-Pierre, *La Psychiatrie de l'ellipse et ses positions énonciatives*, in Sémiotique n°3, Octobre 1992, Didier-Erudition, CNRS

⁸⁰ Darrault Ivan, Klein Jean-Pierre, Pour une psychiatrie de l'ellipse, les aventures du sujet en création. PUF, 1993

de se figurer lui-même, ainsi que son monde intime et fantasmatique, moins brutalement que par l'introspection.

• *La quatrième étude suit encore une autre méthode, celle qui consiste à étudier les marqueurs langagiers tels que les déictiques, les fréquences d'occurrence et la façon dont le patient transmet son discours (modes d'argumentation par ex.).*

Ghiglione et A. Blanchet dans leur ouvrage⁸¹, veulent étudier l'évaluation de l'efficacité d'une thérapie. Le but de l'étude présentée ici est de montrer que l'évolution d'un certain nombre de marqueurs langagiers peut constituer un indicateur du processus de changement induit par la situation.

Les auteurs supposent que toute modification du mode de pensée doit laisser une trace dans le mode d'élaboration du discours. Ils s'intéressent plus "aux modes" qu'"aux référents", aux marqueurs langagiers qu'aux thématiques discursives.

Les thérapies par le verbe, disent-ils, tendent à induire un processus de changement, voire de guérison, au moyen d'une opération d'élaboration discursive du patient soutenue par les interventions du thérapeute.

Le but de cette thérapie cognitive (brève, une dizaine de séances), est d'aider la personne malade à modifier son système de pensée irrationnel par une démarche de questionnement critique et de confrontation à la réalité. Il s'agit ici d'un patient dépressif de 58 ans.

Cette thérapie est fondée sur une conception cognitive de la pathologie mentale ; ainsi, les symptômes dépressifs seraient corrélatifs d'un dysfonctionnement de l'activité mentale impliquant des types particuliers de cognitions, de modes spécifiques d'argumentation, etc.

La technique consiste à créer les conditions d'une auto-thérapie du patient, lui permettant de corriger lui-même ses propres dysfonctionnements.

⁸¹ Blanchet A., Ghiglione R., Analyse de contenu et contenus d'analyses, Dunod

L'analyse du discours est faite en tenant compte de la structure syntaxique de la langue et de son usage. Pour les auteurs, analyser un discours revient à déterminer les informations et les actions communiquées par les interlocuteurs.

Les discours du patient sont analysés par le calcul automatique des fréquences d'occurrence, par proposition, des indices langagiers pré déterminés en fonction des hypothèses posées. Parfois d'autres indices, non déterminés, se font jour.

Les résultats de l'analyse font ressortir :

- une prolixité discursive en diminution de la séance 4 à la 8 ; puis une augmentation à la 12 ;

- une linéarité discursive (tour de parole) en augmentation à la 8ème séance ;

- une diminution du nombre de mots prononcés par seconde à la 8ème séance (phénomène de ralentissement).

- une évolution des indices considérés chez le patient et le thérapeute : verbes factitifs⁸², marqueurs de situation, déictiques⁸³ de locution (actant), joncteurs d'opposition, déictiques d'adresse, etc. Patient et thérapeute ont co-construit dans ce travail une nouvelle référence caractérisée par une augmentation des verbes factitifs, des marqueurs de situation et des déictiques référents au patient comme locuteur ou comme interlocuteur.

Selon les auteurs de l'analyse du discours, les résultats *"tendent à montrer que la thérapie cognitive favorise un changement de la situation discursive du patient. L'activité de persuasion, d'enseignement et de contre-argumentation du thérapeute, amène le patient à réorganiser son processus argumentatif, à contextualiser la référence et l'inscrire dans l'action, à prendre en charge son discours"*.

Pour Ghiglione, c'est la recherche d'éléments du discours qui sert de base à l'analyse. Si cette analyse peut apparaître également quantitative, elle se distingue de celle de Kächele par le fait que nous parlons ici d'organisation de discours, d'élaboration du discours, de processus argumentatifs. Autant de mots qui font penser au discours en mouvement, ce qui nous paraît essentiel.

⁸² verbes factitifs : verbes à travers lesquels le sujet devient l'auteur direct d'une action exprimée par le verbe. Par exemple : je construis une maison à Bordeaux au lieu de "je fais construire une maison".

⁸³ déictique : mot qui n'a de référence qu'en situation. Par exemple : ici, maintenant, je, tu, ...

• **La cinquième étude s'intéresse au récit du psychotique en privilégiant "les conditions singulières de son énonciation", constituants "les plus essentiels" selon l'auteur.**

S. Consoli⁸⁴ pose d'emblée que la parole est un acte de langage qui engage les interlocuteurs dans un contrat. Dans celui-ci, un tiers est toujours présent (l'opinion publique, le social, l'autre, etc..).

Ensuite, il introduit l'enjeu dans l'acte de parole. Il y a un risque à parler.

"Tout acte de parole, et a fortiori toute interlocution, comporte explicitement ou implicitement un enjeu. C'est dire qu'il comporte inmanquablement un risque. On ne sort jamais indemne d'un acte de parole : une parole peut, selon les circonstances, rendre service, faire plaisir ou faire passer le temps ; elle peut articuler une demande ou un souhait, conseiller, ordonner. Mais elle peut aussi blesser, soumettre, démasquer, ridiculiser, voire rendre fou."

Un autre concept est intéressant : celui de la "non spontanéité" d'un récit. Le récit est pris d'emblée dans un système d'échange dont le destinataire est prédestiné à être le récepteur. S. Consoli introduit l'idée qu'un récit est un échange et que le fruit de cet échange est un affect. *"Quelque chose du récit peut ainsi faire retour à l'envoyeur en témoignant de ses effets : plaisir ou déplaisir d'entendre, de comprendre, ou de découvrir ; admiration, compassion, ou réprobation"*.

L'énonciation est un acte risqué. *"Si toute énonciation présuppose la recherche du plaisir ou de l'intérêt du destinataire, en tant que règle implicite sous-jacente à l'échange discursif, elle implique en même temps que la partie ne soit pas gagnée d'avance, que le résultat de l'interlocution soit soumis à une incertitude qui en fait d'ailleurs la valeur et le prix."*

⁸⁴ Consoli, Silla, "le récit du psychotique", Folle vérité, SEUIL, 1979.

Aliéné à l'autre dans son désir, le psychotique n'aura pas la possibilité de créer son propre discours, signant son autominisation par rapport à la parole de l'autre. *"... sa seule façon de créer une parole originale sera souvent de choisir la voix de la déviance délirante ou de l'incohérence logique..."*

Une autre dimension est insérée ensuite dans cet article. C'est celle du *"temps de la narration"*. Il s'agit du temps, au sens des *liens* subjectifs qui se tissent entre narrateur et destinataire pendant le récit.

Un autre concept introduit est celui de *"valeur de vérité"* véhiculée par le récit. Ce concept de vérité fait intervenir un tiers. *"Le discours scientifique, le discours de fiction, le roman psychologique, l'énigme policière, le récit de rêve ou d'un fantasme, constituent autant de genres différents, comportant des contraintes logiques et narratives plus ou moins rigoureuses, une définition variable de la vérité et une place spécifique réservée au Sujet."* On ne peut pas faire dire par un genre de récit particulier n'importe quoi. Si un discours scientifique demande une vérification empirique par exemple, ce n'est pas le cas pour un récit de fiction. *"En restant vraisemblable, donc crédible par l'autre, tout récit mise sur un plus de plaisir chez celui qui le reçoit. Que l'histoire racontée soit réelle ou fictive ou que d'autres indices en aient ou non gardé la trace, l'essentiel n'est-il pas que son déroulement reste plausible dès qu'on est fixé sur le genre discursif auquel on a à faire ?"*

Échanger de la parole veut dire aussi accepter les présupposés de l'autre, sans quoi cet échange ne peut avoir lieu. En effet, on risque de nier l'autre en tant qu'individu et de mettre en question son droit à parler en réfutant ses présupposés. Les termes *"accepter"* ou *"réfuter"* utilisés dans ce cas nous semblent être un peu généraux. Dans un échange, on peut toujours discuter.

Silla Consolli relate l'approche qu'il fait du discours d'un patient arrivé dans un service hospitalier et qui demande à dormir ; il se présente comme un clochard. Face aux paroles singulières de cet homme d'une cinquantaine d'années, il s'occupe d'abord de situer de quel genre discursif il s'agit ou il paraît

s'agir. Il opte ainsi pour "le conte fantastique" parce que l'énoncé de l'homme se situe dans une zone frontière entre deux domaines : celui du merveilleux et celui de l'étrange "*il arrive une chose à peine croyable ...il y a dans le bois de Verrières une femme... une très grande femme qui vit à l'état sauvage !*". Ce que l'auteur remarque, c'est la distance qu'entretient l'énonciateur avec son énoncé marqué par "*il arrive une chose à peine croyable...*". La suite de l'interrogatoire le conduit à localiser le récit "dans l'univers du délire" à partir de l'actualisation par le patient d'une guerre et de liens de parenté avec des personnages célèbres.

Le récit du névrosé se différencie de celui du psychotique, notamment de la façon suivante : le névrosé qui parle à l'autre est en attente, non seulement d'un témoignage d'intérêt ou d'une reconnaissance de vérité, mais d'un apport de sens dont il se considère privé ; chez le psychotique, les interrogations du récit concernent souvent directement son statut symbolique : question sur les origines, sur la filiation, sur l'identité sexuelle. L'absence de sens pour le psychotique est un déchirement, une amputation. Souvent le psychotique préférera se taire plutôt que d'être confronté "*au silence dépersonnalisant d'une non-réponse*".

S. Consoli note que l'évolution psychotique tend à faire disparaître la place réservée au destinataire du récit en le reléguant alors dans la situation d'un pur spectateur. (Est-ce toujours le cas ? Et surtout, "spectateur" est-il le bon mot ?).

La description d'un des récits que rapporte l'auteur se résume à ceci : banalité du contenu, vérités universelles, références historiques précises, savoir proverbial, questions rhétoriques qui sont des prétextes à en formuler les réponses ; tout ceci pour dire que dans ce récit, l'interlocuteur n'a pas sa place pour y répondre. Mais peut-être, après n'avoir pas répondu.

L'auteur note également que, malgré la rupture évidente des lois de vraisemblance, le récit s'efforce de rester crédible. Cette crédibilité serait marquée par les références concrètes, telles que les noms propres et les numéros de téléphone, ainsi que par les enchaînements narratifs. Le psychotique se plie, "*pour rendre disciple son fantasme*" aux lois générales de tout discours. Une autre particularité du discours du psychotique serait l'impossibilité de modaliser son discours. Il n'y a pas "*je pense, je crois, je suppose*" ; le récit est "*objectif*".

• *La sixième étude suivante s'intéresse au discours de l'adolescent psychopathe, du point de vue de son organisation.*

Cette analyse du discours des adolescents psychopathes, faite par Y. Jeannerot et J. Bouchardot⁸⁵, met en avant une organisation discursive stéréotypée. Après un acte de violence, le jeune se retrouve à l'hôpital ; il interroge le thérapeute :

"- *Qu'est-ce que vous me voulez ?*

puis :

- *j'ai la haine*

- *j'ai la haine y'a rien à dire, vous ne comprenez pas, j'ai la haine, c'est comme ça. Je vais pas changer.*

puis *silence...*"

Le discours de l'adolescent est observé ici d'un point de vue général. Les auteurs ont repéré une récurrence d'énoncés chez le même type de patients. Ils en ont interprété les premiers termes ; de là, ils ont amené le jeune à un discours particulier où il peut parler de son histoire. Ce passage se fait après bien des avatars et une véritable confrontation. L'interlocuteur de ces adolescents doit montrer qu'il n'est pas dangereux, qu'il a une vie privée. Pour rester neutre, le thérapeute ne répond à aucune des questions de l'adolescent qui le concerne. Cela déclenche une série de passages à l'acte agressifs. Ce n'est pas pour nous étonner car il nous semble que dans ce contexte de paroles qui touchent à l'intimité de la personne et qui suivent une relation directe à l'agi, la réponse manifeste s'inscrit concrètement dans le rapport discursif. On ne parle pas à n'importe qui de soi, tout thérapeute qu'il puisse être, surtout dans un contexte d'opposition liée à l'hospitalisation après un acte de violence.

Nous avons été particulièrement intéressée dans cet article par l'idée suivante : pour que l'adolescent arrive véritablement à s'exprimer, le discours doit passer du général au particulier. Le discours général s'épuise dans la mise en avant d'un traumatisme (violence des parents, enfance perturbée...). Quel intérêt aurait-t-on

⁸⁵ Jeannerot Y., Bouchardot, J. "Le discours de l'adolescents psychopathe" in *Actualités psychiatriques*, n° 2, 1989

d'argumenter sur sa violence lorsqu'une raison manifeste semble clore la réflexion ?

- ° Causalité finie : discours fermé
- ° Problématique : discours ouvert

Ce discours accompagné de cet affect si fort qu'est la violence, ne pourra s'ouvrir au discours investi qu'avec un interlocuteur où sera perçue la possibilité d'un échange.

Cet article souligne l'importance d'une perception de soi par l'autre comme objet d'intérêt "ouvert". Sans cette condition, l'adolescent tourne en rond dans un discours général violent qui répond à un autre, supposé menaçant.

• *La septième étude recherche dans le contenu du discours de parents d'enfants autistes et trisomiques 21, les représentations qu'ils peuvent avoir de leur enfant.*

Cette étude, réalisée par deux psychiatres, *H. Donnadieu et Ch. Aussilloux*⁸⁶, compare les représentations que peuvent avoir les parents de leur enfant autiste avec celles d'autres parents d'enfant trisomique 21 ou témoin. Ces représentations sont recherchées dans le discours des parents.

La recherche a pour cadre l'évaluation clinique de l'autisme infantile. La séance d'évaluation se déroule en trois temps :

- interaction enfant-adulte vidéoscopée ;

⁸⁶ Donnadieu, H., Aussilloux, Ch., "Analyse de contenu de discours de parents d'enfant autiste, trisomique 21 ou témoin", in *Annales de Pédiatrie*, V. 40, n° 9, Novembre 93n pp 573-581

- examen psychologique (psychométrique) ;
- entretien avec les parents.

Seuls les résultats d'analyse des entretiens sont présentés. L'entretien avec les parents est semi directif. Le fil conducteur est l'histoire de l'enfant et ses comportements dans ses divers lieux de vie.

La méthode utilisée est celle de *l'analyse thématique* avec décompte fréquentiel donnant lieu à des résultats dont l'analyse statistique est faite par comparaison de pourcentage.

Six critères ont servi de base de relevé des thèmes : sommeil, alimentation, indices d'appel, caractère-style relationnel, relation avec les pairs, ce que ressentent les parents.

Les thèmes qui ressortent du discours des parents sont essentiellement de type comportemental et affectif : *"il est sensible, timide, sociable, affectueux, dominé, agressif ; c'est l'absence de communication, l'angoisse, la culpabilité, etc."*.

Ces thèmes sont comparés, ce qui permet d'évaluer les différences et similitudes apparaissant dans le discours des trois groupes de parents.

Cette analyse, ayant pour but de connaître les modes de description de l'enfant en référence à la représentation qu'en ont les parents, fait apparaître des spécificités : 81% des parents d'enfants autistes se le représentent comme nerveux ; 62 % souffrent de ne pas comprendre leur enfant.

Ce qui est troublant dans ces résultats, c'est le regroupement des données sur un mode plutôt commun. Les termes "nerveux" et "ne pas comprendre l'enfant" pourraient être issus d'une toute autre étude : concernant des adolescents normaux par exemple.

• ***La huitième étude analyse le discours "du" psychotique et y repère l'adhérence au discours de l'autre.***

Dans cette étude faite par V. Reb et A. Trognon⁸⁷, il s'agit de décrire une conversation entre une psychologue et un patient psychotique hospitalisé. Celui-ci rapporte les propos de son père.

⁸⁷ Reb V., Trognon, A., "l'adhérence au discours de l'autre - (analyse pragmatique d'une conversation avec un psychotique)" in Perspectives psychiatriques, 25^e année, n° 1, 1986

Dans les conversations enregistrées, il a été demandé au patient de parler de sa vie à l'hôpital et dans sa famille ainsi que de ses relations sociales et professionnelles.

Qui parle et de quoi ? Telles sont les questions que se pose A. Trognon : quel est le sujet de l'énonciation dans le discours de ce patient ? Quel en est le référent ?

Interrogé par V. Reb, le patient interprète le "vous" qui lui est adressé parfois comme un singulier qui le concerne, parfois comme un "on". Le sujet de l'énonciation devient alors inconnu par l'ambiguïté réalisée par le patient.

Après avoir repéré les marques de la subjectivité et du référent en découpant les énoncés de cet entretien en lexies, les auteurs repèrent deux schémas argumentatifs qui mettent en lumière la distance qu'entretient le patient avec le discours de son père.

Le plus intéressant dans cet article nous semble être la démonstration, par le découpage des énoncés, de l'adhérence au discours de l'autre. Le schéma est le suivant :

- dans un premier temps, le patient introduit un discours rapporté dans son propre discours. Dans l'article, il s'agit de celui de son père : *"il dit : qu'est-ce que tu vas devenir ?"*

- dans un deuxième temps, il reprend à son compte ce discours rapporté : *"qu'est ce que je vais devenir"*. C'est une simple réplique, une tautologie.

Bien que disant "je", le patient n'est pas énonciateur de son discours, c'est son père qui l'est.

Ce mouvement est ce qui marque l'adhérence au discours de l'autre, jusqu'à être prisonnier de la parole d'autrui et incapable de produire sa propre parole.

Il nous semblerait intéressant de cerner quels sont les autres éléments qui ont déterminé ce schéma. En effet, on peut reprendre le discours de l'autre pour son propre compte, parce qu'il a servi à une réflexion et qu'est née une pensée propre. Ce n'est pas pour autant qu'on adhère globalement à ce discours, suivant la définition des auteurs. Le discours de l'autre peut amener à une réflexion. C'est bien dans un ensemble qu'à pu être saisie cette spécificité d'adhérence au discours de l'autre.

- **La neuvième étude cherche à mettre à jour d'éventuelles caractéristiques verbales du discours du psychotique.**

Les auteurs de cette étude, M. Nevert et J.L. Nespoulous, A.R. Lecours⁸⁸, se sont intéressés au discours du psychotique, comparé à celui d'adolescents du même âge. Leur corpus est un recueil d'une cinquantaine d'écrits "spontanés" de différents scripteurs.

L'analyse porte sur plusieurs niveaux d'organisations du langage : thématique, syntaxique, sur les anomalies sémantiques, la cohérence textuelle et l'implication du locuteur dans son discours. Le but de l'étude est de mettre à jour d'éventuelles caractéristiques verbales des sujets concernés.

- l'analyse thématique révèle que les adolescents psychotiques privilégient la fiction et les adolescents normaux le réalisme (ce classement peut étonner). Cela pour répondre à la première question des auteurs : "de quoi ça parle ? et dans quel cadre, celui de l'imaginaire ou du réel ?".

- l'analyse des éléments syntaxiques ne révèle aucun contraste entre les deux groupes.

- l'analyse sémantique part de la classification des anomalies de Todorov : combinatoires, logiques et référentielles. Elle fait apparaître la fréquence d'utilisation du procédé antonymique dans le discours de l'adolescent psychotique. Cependant, les autres anomalies sémantiques ne sont pas très nombreuses.

- l'analyse de la cohérence textuelle est effectuée à partir "des trois règles" qui la régissent : règle de progression, de non contradiction et de relation. C'est sur la règle de progression que s'étend le plus l'étude. Analysés en termes de *thème* "ce sur quoi l'on parle" et de *rhème* "ce que l'on dit", les auteurs distinguent, en référence à Charolles, trois types de progression : un thème constant, un thème linéaire ou un thème éclaté.

Le *thème constant* s'exprime par la permanence du même élément thématique à travers le texte.

⁸⁸ Nevert, M., Nespoulous, J.L., Lecours, A.R., "Quelques aspects du discours du psychotique" in *l'Evolution psychiatrique*, T. 51, fasc. 2, Avril-Juin 1986.

Le thème linéaire est une reprise dans un thème du rhème ou d'une partie du rhème de la phrase précédente ; par exemple : *"la police tire sur une soucoupe volante. Il y a des envahisseurs qui sortent de la soucoupe volante"*.

Le thème éclaté est un même thème (ou rhème) qui en génère plusieurs autres comme par exemple : *"J'entendais les bruits des oiseaux qui faisaient le cri, les moineaux et les pigeons faisaient beaucoup de bruit. Les vaches broutaient, les chevaux faisaient beaucoup de bruit. Les cochons..."*.

Cette classification s'est avérée peu efficace pour l'analyse car, en fait, c'est une combinaison des trois modes qui est le plus souvent observée. Pas de contraste significatif ici encore entre les deux groupes.

Il semblerait que les auteurs se soient préoccupés d'abord des énoncés les uns à la suite des autres et que leur insatisfaction pour leur classification provienne de ce choix. A ce stade s'est posée pour eux la question de l'hyperthème qui relie l'ensemble à un même paradigme.

La règle de non-contradiction dont se servent les auteurs s'établit à partir de deux types de contradictions :

- la contradiction inférentielle : deux énoncés se contredisent ;

- la contradiction du (ou des) mondes : mélange dans le même énoncé de deux mondes différents, comme dans l'exemple suivant : *"J'aimerais avoir une crise d'appendicite ; le supplice"*. Ou encore, rencontre de notre univers référentiel avec le héros d'un monde merveilleux comme dans l'exemple *"Annie va coucher à la ferme. Elle tombe et se fait mal ... ; soudain elle rencontre la fée et Annie lui demande..."*. Ce dernier exemple n'est pas sans évoquer pour nous le mélange de mondes rencontré dans notre étude sur les rêves d'une enfant de six ans⁸⁹ (sans pathologie).

La règle de non-contradiction a révélé que l'adolescent psychotique utilise ici encore le procédé antonymique.

L'analyse de la règle de relation a permis de constater un contraste significatif entre les deux groupes.

⁸⁹ Thurin, M., Mémoire de DEA, "Hétérogénéité textuelle - les rêves de Sarah", 1990

Si l'étude de l'implication du locuteur dans son discours a permis aux auteurs de déduire *"une impossibilité pour le sujet psychotique à réaliser un récit objectif"* nous avons peu d'éléments qui démontrent cette déduction.

En conclusion, les auteurs présentent comme le fait le plus caractéristique du discours du psychotique le *procédé antonymique*. Cela pourrait *"être une des origines de l'impression de non-communicabilité que laisse souvent le discours du psychotique"*.

Il semble difficile pour les auteurs de conclure à partir des textes qu'ils ont analysés que le psychotique ne communique pas : *"A notre avis s'il ne cherchait pas à communiquer ou ne le voulait pas... il se réfugierait dans le silence..."*.

• La dixième étude cherche à étudier, à partir de l'analyse linguistique, la relation sémantique et l'énonciation chez les schizophrènes.

Cette étude, faite par M. Girard et M. Escande⁹⁰, présente deux cas d'analyse de patients schizophrènes à partir d'une dizaine d'entretiens enregistrés. Trois fragments, de 42 lignes chacun, sont puisés au hasard de ces entretiens.

La première analyse, celle de Jean-Marc, est centrée sur l'étude de la relation sémantique et de l'énonciation. La seconde, sur l'étude comparative de l'énonciation entre une jeune fille psychotique, Danièle, et sa mère.

L'étude de la relation sémantique est abordée à partir des *"lexèmes dont la signification paraît sujette à caution du fait de leur ambiguïté ou de leur indétermination..."*. Ainsi, les auteurs relèvent-ils un certain nombre de termes récurrents qui nous semblent de différentes natures :

- les auteurs soulignent que les énoncés de JM sont empreints d'un climat d'instabilité et d'hésitation du fait d'une certaine versatilité des temps verbaux. Ils donnent comme exemple *"Quand il y avait des histoires, c'est dur..."*. Nous pensons que l'analyse faite ici en ces termes ne convient pas. Un tel énoncé, nous

⁹⁰ Girard M., Escande M., "L'analyse linguistique chez les schizophrènes - Intérêts et limites" in L'évolution Psychiatrique, T. 47, fasc. 3, Sept. 82.

semble t-il, devrait être abordé à partir de la dichotomie passé/présent qui pour nous aboutirait au sens "quand il y avait des histoires (souvenir, vécu), c'est encore dur aujourd'hui". Il ressent encore aujourd'hui la même dureté de la situation, il n'a pas pu prendre de distance avec l'événement ;

- Il recourt à des termes, disent les auteurs, qui visent tour à tour à atténuer le sens, le majorer ou à exprimer le doute. Ils nous donnent les exemples suivants : *" je sais pas moi ; peut-être j'étais beaucoup malade ; il y avait quelques histoires à la maison ; il y avait trop d'histoires ; il y avait beaucoup d'amélioration "*. Il nous semble encore ici, que l'analyse qui concerne la majoration ou l'atténuation du sens est erronée. Le quantitatif n'augmente pas le sens de "malade", par exemple ; ce sont les deux termes qui donnent un sens particulier. Nous avons du mal à comprendre ce que veulent dire les auteurs avec l'énoncé : *"de manière générale, l'usage de termes peu déterminés, doués de signification vague, conduit à un affaiblissement du sens"*. Il nous semble que c'est le problème de l'opacité pour l'interlocuteur qui devrait être posé ici et non un affaiblissement du sens ; d'ailleurs de quel sens ?

L'étude de l'énonciation conduit à une monopolisation du sujet de l'énoncé *"réalisé comme tel sous la forme du shifter "je" ou masqué par des substituts ou des substantifs qui le réintroduisent"*. Les auteurs notent que l'allocutaire est très peu présent dans l'énonciation. On peut regretter que les auteurs ne fassent pas référence à la situation particulière qu'est l'entretien médical. Nous ne sommes pas étonnée de ne pas trouver l'allocutaire de façon significative dans une telle situation. Les données relevant de la seconde analyse peuvent subir les mêmes reproches.

Cette étude, nous semble t-il, s'est intéressée davantage aux sens des mots qu'au sens que l'on peut repérer dans l'enchaînement des énoncés. Nous ne mettons pas en doute les auteurs, psychiatres, qui annoncent que dans le discours de Jean-Marc *"tout allocutaire est évincé"*. Cependant nous ne pensons pas que c'est à travers l'entretien médical que cette spécificité peut être mise à jour, du moins en comptant les "je" et les "vous". Par exemple, la question du regard posé ou non sur l'allocutaire n'est pas envisagée.

Reprise de l'approche, de la recherche et de la conclusion de ces études

- 1ère étude

Approche : Analyse de l'échange verbal médecin/patient ; ouvertures, fermetures

Recherche : Échange inconscient dans la relation médecin/patient ;

Conclusion : Le médecin ne prend pas en compte les associations du malade.

- 2ème étude

Approche : Mesure quantitative de certains éléments du discours du patient.

Recherche : Évaluation du processus thérapeutique

Conclusion : Impact d'un événement dans la cure sur le processus thérapeutique.

- 3ème étude

Approche : psychosémiotique

Recherche : Rendre compte du processus thérapeutique

Conclusion : La psychothérapie conjugue : se rencontrer soi-même, de façon plus ou moins travestie, avec rencontrer l'autre (l'interlocuteur), rencontrer l'Autre en soi.

- 4ème étude

Approche : Étude des marqueurs langagiers au cours d'une thérapie ;

Recherche : Évaluation de l'efficacité d'une thérapie ;

Conclusion : Les résultats tendent à montrer que la thérapie cognitive favorise un changement de la situation discursive du patient.

- 5ème étude

Approche : Conditions d'énonciation ;

Recherche : Particularités du récit du psychotique ;

Conclusion : Dans le récit du psychotique, l'interlocuteur n'a pas de place pour répondre ; le récit du psychotique s'efforce de rester crédible ; il est impossible pour le psychotique de modaliser son discours.

- 6ème étude

Approche : Organisation discursive générale ;

Recherche : Particularités du discours de l'adolescent psychopathe ;

Conclusion : L'adolescent psychopathe met en avant son traumatisme pour excuser sa violence. Le thérapeute doit travailler à mettre le patient en confiance pour ouvrir le discours clos.

- 7ème étude

Approche : Analyse thématique avec décompte fréquentiel dans le discours de parents d'enfants malades ;

Recherche : Évaluation clinique de l'autisme infantile

Conclusion : Spécificité observée de la représentation qu'ont les parents de leur enfant autiste.

- 8ème étude

Approche : Description d'une conversation entre un psychotique et une psychologue ;

Recherche : adhérence au discours de l'autre ;

Conclusion : Objectivation d'un schéma du discours adhérent au discours de l'autre.

- 9ème étude

Approche : Analyse de différents niveaux d'organisation du langage ;

Recherche : Aspects du discours du psychotique ;

Conclusion : Les auteurs présentent comme le fait le plus caractéristique du discours du psychotique le procédé antonymique. Pour les auteurs, il est difficile de dire que le psychotique ne communique pas.

- 10ème étude

Approche : Analyse de la relation sémantique et de l'énonciation ;

Recherche : Particularités linguistiques chez les schizophrènes ;

Conclusion : La distance médiatisante introduite par le langage fait cruellement défaut au schizophrène. Ce n'est donc pas au sens des mots, à la sémantique du discours qu'il faut s'attacher ; mais plutôt au sens du fait de parole lui-même. Au niveau de l'énonciation, repérage d'une dialectique circulaire de "je" à "moi" dont tout allocutaire est évincé.

Quelles conclusions tirer de ces dix études ?

Ces différentes études ont une visée commune : mettre à jour des spécificités. Ces spécificités sont recherchées à partir d'une situation particulière (l'entretien médical) et sont considérées comme des généralités du discours des patients. Il convient de mettre à des niveaux différents ce qui revient à l'analyse de discours proprement dite et ce qui revient à l'évaluation des processus thérapeutiques, qui semble beaucoup plus compliquée à cerner.

L'entretien médical est une technique, apprise par les médecins pendant leurs études, même si, au cours de leur expérience, elle s'élabore différemment d'un médecin à l'autre. De Clérambault est à ce sujet une figure extrême, comme le montre l'extrait suivant de ses Oeuvres psychiatriques : *"Par un dialogue en apparence diffus mais semé de centres d'attraction pour les idées, nous devons amener le sujet à un état d'esprit dans lequel il sera prêt à monologuer et discuter, à partir de quoi notre tactique sera de nous taire, ou de contredire juste assez pour paraître ne pas tout comprendre, mais être capable de tout comprendre ; alors que le sujet se permettra des expansions imprévues de lui et laissera tomber des formules dont il croit que nous ne prévoyons pas les*

conséquences. *De tels malades*⁹¹ *ne doivent pas être questionnés mais manoeuvrés et pour les manoeuvrer, il n'y a qu'un seul moyen, les émouvoir*⁹².

L'entretien médical n'est pas neutre. Il est, pour une part souvent importante, construit par le médecin. Celui-ci vise un but (le diagnostic, permettre au patient de s'exprimer, rechercher tel ou tel symptôme, etc.). Le patient (surtout s'il a déjà passé beaucoup de temps à l'hôpital et s'est entretenu avec différents médecins), a une connaissance de sa stratégie ou du moins de ses impasses. Il s'agit souvent dans ce cas, d'entretiens directifs à des niveaux divers. Ce critère n'est pas insignifiant et devrait être pris en compte dans l'analyse, avec d'autres : par exemple, la rupture du cadre et des codes discursifs habituels.

Plus généralement, nous pensons qu'une analyse de discours met à jour des données qui seraient peut-être absentes *dans une autre situation de discours avec le même locuteur*. Il convient de ne pas étudier des données qui seraient tronquées par le contrat tacite de l'échange verbal ; comme par exemple compter les "vous" alors que le contrat est plutôt de parler de soi.

Au delà de ces remarques qui abordent surtout les difficultés, ces dix études font apparaître trois caractéristiques : la diversité des approches ; la diversité des recherches ; la diversité de conclusions des approches corrélées aux recherches.

Cette situation pourrait bien être le reflet d'une rencontre encore éphémère entre un champ très étendu, celui de la psychiatrie, et une discipline qui forge encore ses concepts et ses méthodes, la linguistique. Notons que la difficulté de cette rencontre est sans doute renforcée par le fait que les études sont généralement menées par des psychiatres ayant acquis une culture linguistique mais qui n'en maîtrisent que partiellement les outils et les concepts. Sur ces bases, qui défrichent un terrain encore peu exploré, des études interdisciplinaires et la coopération cliniciens-linguistes chercheurs ont sans doute un grand avenir.

⁹¹ Malades psychotiques chez lesquels de Clérambault recherchait un syndrome d'automatisme mental.

⁹² De Clérambault, G., Oeuvres psychiatriques, Paris, Frénésie Editions, 1987, pp 369

Conclusion

"Je veux communiquer à quelqu'un que j'ai froid. Je peux le lui faire comprendre à l'aide d'une série de mouvements expressifs mais il n'y aura réellement compréhension et communication que si je sais généraliser et nommer ce que je ressens, c'est-à-dire rattacher le sentiment de froid que j'éprouve à une classe déterminée d'états, familiers à mon interlocuteur".

Vygotski⁹³

A partir des écrits adressés de Florent, l'étude de l'organisation textuelle et de la construction du sens a montré une multiplicité de fils mélangés. Le discours de Florent s'inscrit-il dans une des grandes catégories de genres ?

Il nous semble à la limite du journal intime, "lieu" où s'inscrivent les bonheurs et les malheurs, les amours et les haines de celui qui écrit. Ce rapprochement avec le journal intime s'insère dans un contexte d'ambiguïté des rapports de soi à soi et de soi à l'autre qui émerge des textes de Florent.

Comme nous l'avons vu avec Lejeune, l'ambiguïté repose sur les rapports que le locuteur entretient avec lui-même et avec l'autre. Ils reposent ici notamment sur la situation dans laquelle se situe l'écrit. Le discours du patient s'inscrit dans le cadre de l'attente d'une réponse qui le concerne en propre. Par exemple, si Florent écrit "hier, j'ai fait du vélo", son psychanalyste ne lui répondra pas "eh

⁹³ Vygotski, Pensée et langage, Ed. Sociales, tr. fr. 1985, pp 39

bien moi, je suis allé à la piscine", ce qui ouvrirait le discours du patient sur celui du psychanalyste et au-delà, sur un sujet commun qui pourrait être le sport. En fait, le discours du patient reste ouvert sur lui-même, qu'il obtienne ou non une réponse directe. C'est ce qui lui donne la possibilité d'exprimer son vécu et de faire un retour sur ce qu'il exprime. La citation de Lacan exprime partiellement ce sens : *"Il n'est de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur et que c'est là le cœur de sa fonction dans l'analyse⁹⁴"*.

Il convient aussi de souligner que ce discours, pris dans une situation particulière, ne nous renseigne que partiellement sur les autres discours qu'utiliserait Florent dans d'autres situations. Nous participons à tout un univers de situations mouvantes, empruntant des genres de discours différents, pour aborder des thèmes différents correspondant à un vécu, que celui-ci soit réel, pensé, projeté ou imaginé.

Et pourtant, les écrits issus de notre corpus, reflètent une situation relativement stable : le locuteur écrit sur les événements de sa vie, exprime ses pensées, son vécu et parfois demande à un autre (le psychanalyste) de lui répondre, de l'aider dans la vie et, implicitement, à comprendre ce qui le rend malade.

Par rapport à cela, on pourrait poser une hiérarchie de l'événement discursif par rapport aux événements de la réalité qui s'y intègrent plus qu'ils ne le perturbent.

Nous avons vu dans notre analyse que c'est le mélange des genres, des mondes et des modes discursifs qui a permis à Florent d'aborder à des niveaux différents, les différents thèmes dont il voulait entretenir son psychanalyste. Il a utilisé des procédés linguistiques qu'il a associés et intégrés selon les besoins de son discours. C'est cette possibilité de choix et de mise en relation d'éléments hétérogènes qui a fait fonctionner ses textes d'une certaine façon, dans cette situation particulière. A la lecture, cette organisation sera autant de signes qui porteront la marque du locuteur.

⁹⁴ Lacan, J., "Fonction et champ de la parole et du langage" in *Écrits I*, point Seuil, 1966 - pp 123

Les procédés linguistiques, organisés d'une certaine façon par le locuteur se repèrent à tous les niveaux.

En effet, nous avons vu dans le premier chapitre que le choix d'un genre dominant, relié à un thème, rend nécessaire l'utilisation d'autres genres (intégrés par exemple). Ce mouvement de genres, reliés aux thèmes est perceptible par l'analyse des enchaînements. Ce sont ces enchaînements qui orientent vers le sens du texte. Par exemple, cette organisation va montrer que le locuteur réfléchit, argumente ou raconte, à partir d'un objet donné.

A un autre niveau, mais relié au précédent, le choix d'une modalité verbale, d'un connecteur, d'un marqueur de Temps, va introduire les points d'identification du monde dans lequel se situe le locuteur. Ce choix montre également que le locuteur met en valeur certains éléments de son discours.

Ce sont les enchaînements qui manifestent les passages d'un monde à l'autre, les contrastes qui font apparaître les éléments comme opposés ou mis au premier plan, par exemple. Cette organisation oriente, ici encore, sur le sens du texte.

L'axiome selon lequel tout discours vise un but : celui d'être compris par un autre, introduit la notion d'**éclairage**. C'est également dans cette optique que le locuteur organise son discours d'une certaine façon. S'il introduit dans son discours un récit et qu'un élément de ce récit doit être éclairé, il utilise un commentaire. Nous pouvons dire dans ce cas que le récit et le commentaire sont en rapport de soumission et de dépendance réciproque. De même que pour parler d'un fait vécu, un locuteur utilise principalement le récit. Un commentaire ou une argumentation ne viennent s'étayer que sur des "non savoir" supposés ou des "a-priori" .

S'il est vrai qu'un discours est particulier du point de vue de son organisation par un locuteur donné, nous ne devons pas méconnaître qu'il existe d'autre part une contrainte textuelle. Nous ne parlons pas seulement ici de la contrainte de la langue, mais aussi d'une contrainte de *genre* . C'est dans un rapport de contrainte, suivant son interlocuteur (ce qu'il sait ou pressent de lui), et le thème abordé que Florent a utilisé différents genres de discours. A ceci, il faudrait ajouter les contraintes "naturelles". Par exemple celles qui dépendent du rapport entre l'espace-temps dont le locuteur dispose et la quantité de ce qu'il a à

exprimer. Ici, la forme de la communication, orale ou écrite, est importante. Nous pouvons par exemple exprimer plus de choses à l'oral dans un espace-temps identique à celui de l'écrit. Par exemple, les gestes, l'intonation, le rythme de la voix, seront porteur de significations simultanément à la parole dans une communication orale.

Nous avons vu que l'objet n'est pas "approché" de la même façon suivant que l'on en parle à partir d'un récit ou d'une réflexion. Il paraît même assez aléatoire de vouloir analyser un thème sans se préoccuper du genre de discours dans lequel il s'insère. Prenons l'exemple : "le chat dort sur le tapis" à partir de différents genres : un exemple de grammaire ; pour créer une ambiance dans un récit : "le bois dans la cheminée crépite, la petite fille suce son pouce, le chat dort sur le tapis..." ; pour donner une information ; pour montrer son indignation concernant une situation où le chat serait interdit de tapis... On peut voir que la distance entretenue entre le locuteur et l'objet du discours va sensiblement de la plus éloignée à la plus proche et qu'elle se manifeste par l'utilisation d'un genre de discours donné.

Dans notre analyse, la distance entretenue par le locuteur avec les différents thèmes abordés n'est pas équivalente, nous l'avons vu dans le premier chapitre. Par exemple, le thème "avenir", dans le texte analysé est abordé principalement à partir d'une réflexion avec un fort pourcentage de commentaire. Il introduit également le discours théorique. Nous avons vu, dans l'ensemble des textes de Florent, que c'est lorsque le thème est centré sur l'incertain, comme le traitement psy, l'avenir ou l'aventure que le genre dominant le plus utilisé, est le discours intérieur ; que le genre intégré est l'interpellation pour aborder le traitement psy et l'aventure ; le commentaire pour parler de l'avenir. Que c'est dans ces textes que nous trouvons principalement le discours théorique.

Il serait intéressant de comparer ce thème abordé par Florent quelques mois ou années plus tard, lorsque, nous pouvons le supposer, l'avenir sera moins incertain pour lui.

Les mêmes thèmes peuvent être abordés dans des monde différents. Par exemple à partir d'une réflexion, d'un vécu. Que ce dernier peut être subi ou agi, dans un espace de dialogue (souvent actualisé par Florent à partir d'un retour sur

un entretien avec son psy). Cette variété de mondes, articulés aux genres de discours et à la personne, permet de distinguer différentes figures du locuteur. Il peut se montrer penseur, acteur ; il peut signaler à l'autre l'image qu'il a de lui-même ; il peut se montrer comme discutant avec l'autre. Ce sont les principales figures du locuteur que nous avons retenues dans le chapitre 2.

L'intrication des niveaux dans le discours et leur organisation par le locuteur lors de la mise en mots, donnent à un texte son sens particulier. Nous pensons qu'une analyse de discours doit prendre en compte la continuité, le déplacement et le mouvement. C'est en suivant le déroulement du texte que ces éléments peuvent être identifiés. Ce type d'analyse permet de dégager les procédés linguistiques utilisés par le scripteur, tant du point de vue des enchaînements de genres de discours, que de leur mise en relation avec les thèmes et les mondes.

Le texte n'est pas simplement constitué par les marques observées au cours de l'analyse. Il est aussi une production ouverte sur l'horizon du locuteur et sur celui de ses interlocuteurs. Cette ouverture est fonction de leur sphère d'activité humaine, qu'elle soit sociale ou individuelle. Sur cette horizon ouvert, nous reprendrons une citation de Sartre *"Et, faute de savoir ce que j'exprime en fait, pour autrui, je constitue mon langage comme un phénomène incomplet de fuite hors de moi. Dès que je m'exprime, je ne puis que conjecturer le sens de ce que j'exprime, c'est-à-dire, en somme, le sens de ce que je suis, puisque, dans cette perspective, exprimer et être ne font qu'un. Autrui est toujours là, présent et éprouvé comme ce qui donne au langage son sens"*.⁹⁵

Nous avons montré qu'un locuteur ne se coule pas dans le "moule" du récit, du conte, etc., mais qu'il intègre, dans une perspective de locution, tout un ensemble de modalités discursives hétérogènes qui s'enchaînent et se renvoient. Sommes-nous en face d'une singularité qui compromettrait définitivement la recherche de lois ? Ou pouvons-nous considérer scientifiquement **l'hétérogénéité** comme une loi fondamentale du discours ?

¹25 Sartre, JP., *L'être et le néant*, Gallimard, 1943, pp423.

Il est impossible de considérer des typologies déterminées et surtout statiques. Par contre, il est possible de décrire à partir d'une palette d'instruments et de modalités, dont les bases sont repérables, un ensemble cohérent et porteur de sens au sein duquel se dégage la figure du locuteur dans ses différents mondes. Rien n'est négligeable, ni les grandes structures (genres de discours, thématique, etc.), ni les "déchets" que nous avons décrits dans le chapitre 3 (implicites, opacités, signes insistants...).

Le sens dégagé des textes, même s'il n'est pas "fini", s'appuie sur des éléments et c'est précisément ce qu'objective la linguistique. L'analyse linguistique apparaît donc comme un outil essentiel pour la recherche, notamment en psychopathologie et en sciences cognitives.

Bibliographie

- ADAM, J.M., Éléments de linguistique textuelle, Mardaga, 1990.
- AGUTTES, P., SALAZAR ORVIG A., "Analyse de discours et toxicomanie" in Approche psychanalytique des toxicomanes (Ferbos et Magoudi), PUF 1986.
- ARRIVÉ, M., Linguistique et psychanalyse, Méridiens Klincksieck, Paris, 1986.
- ARRIVÉ, M., "Linguistique et psychanalyse", in Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, T. LXXXVI, 1991, fasc. 1.
- AUSTIN, J. L., Quand dire, c'est faire, Essais, Seuil, 1970
- BAKHTINE, M. (VOLOCHINOV, V.N.), Le marxisme et la philosophie du langage, Ed. Minuit, 1929, tr. 1977.
- BAKHTINE, M., Esthétique de la création verbale, Gallimard, 1984.
- BALZAC, H., Sarrazine, Janvier 1836.
- BARTHELEMY JP., GRUMBACH A., MARUANI A., THURIN JM., THURIN M., (sous la direction de), Modèles pour le psychisme, Ed. Eschel 1992
- BARTHES, R., S/Z, Ed. Seuil, 1970.
- BARTHES, R., Système de la mode, "Entre les choses et les mots", Seuil, 1967.
- BARTHES, R. Le plaisir du texte, Seuil, Point, 1982.
- BENVENISTE, E., "De la subjectivité dans le langage" in Problèmes de linguistique Générale 1, TÉL Gallimard, 1966.
- BENVENISTE, E., "Les relations du temps dans les verbes français", Problèmes de linguistique 1, Gallimard, 1966.

- BENVENISTE, "Le langage et l'expérience humaine" in Problème de linguistique générale 2., Gallimard, 1974.
- BREUER, J., FREUD, S., Etudes sur l'hystérie, PUF, 1956, 1973.
- DE CLERAMBAULT, P., Oeuvres psychiatriques, Paris, Frénésie Editions, 1987.
- DUCROT, O., Dire et ne pas dire, Hermann, 1991.
- DUCROT, O., Les mots du discours, Les éditions de minuit, 1980.
- ECO, U., Lector in Fabula, Biblio Essais, le livre de poche, Grasset, 1979, tr. Fr. 1985.
- ECO, Umberto, Apostille au nom de la rose, Grasset, 1985.
- FRANÇOIS, F., (sous la direction de), J'cause français non ?, Cahiers libres 380/La découverte-Maspero, 1983.
- FRANÇOIS, F. Pratiques de l'oral, Nathan, 1994.
- FRANÇOIS, F., "De quelques aspects du dialogue psychiatre-patient. Places, genres, mondes et compagnie". CALAP n° 5 Analyse du dialogue et pathologie, 1989.
- FRANÇOIS, F., "Interprétation linguistique et psychopathologie" in L'évolution Psychiatrique, Tome 49, Fasc. 2, 1984.
- FRANÇOIS, F., "Dialogue médecin-malade et discours de la croyance", in La psychose hallucinatoire chronique, Masson, 1987.
- FRANÇOIS, F., La communication inégale, Delachaux et Nestlé, 1990.
- FREUD, Résultats, idées, problèmes, 1890-1920, PUF, 1984.
- FREUD, S., "Esquisse d'une psychologie scientifique" in La naissance de la psychanalyse, PUF, 1973, tr. 1956.

FREUD, S., L'interprétation des rêves, PUF, 1976.

GOETHE, SCHILLER, Correspondance 1794-1805, T 1, Gallimard, 1984.

GOODY, La raison graphique, les éditions de Minuit, 1979.

GRIZE, J.B., "La construction du discours : un point de vue sémiotique", in Le Discours représentation et interprétation, Etudes rassemblées par M. Charolles, S. Fisler, J. Jayez, PU de Nancy, 1990.

HABERMAS, J., Théorie de l'agir communicationnel, T. 1, Fayard, tr.1987.

JACQUES, F., Dialogiques, recherches logiques sur le dialogue, PUF, 1979.

JEANNERET, Y., "Jurgen Habermas, La communication, fondement social", in Sciences Humaines Aout/Septembre 1992,

KÄCHELE H., Recherches cliniques "planifiées" sur les psychothérapies - Méthodologie, Analyse du discours du patient et du thérapeute par des analyses de contenu informatisées", pp 71-105, INSERM, 1992.

KERBRAT-ORECCHIONI, C., L'Enonciation, de la subjectivité dans le langage, Armand Colin, 1980.

LABOV, W., "La transformation du vécu à travers la syntaxe narrative", in Le parler ordinaire, tr. fr. Paris, Ed. Minuit, 1978.

LACAN, J., "Fonction et champ de la parole et du langage" in Ecrits I, point Seuil, 1966.

LAPLANCHE, J., PONTALIS, J.B., Vocabulaire de la psychanalyse, PUF, 1973.

LEJEUNE, Ph., Je est un autre, Seuil, 1980.

LUBORSKY, Lester, LUBORSKY, Ellen, "Evaluation des phénomènes transférentiels par différentes méthodes dont celle du "Thème relationnel conflictuel central", in Recherches cliniques "planifiées" sur les psychothérapies, INSERM, 1992.

MAINGUENEAU, D., Pragmatique pour le discours littéraire, Bordas, 1990.

z T. 51, fasc. 2, Avril-Juin 1986.

PERELMAN, C., Rhétoriques, Editions de l'Université de Bruxelles, 1989.

QUENEAU, R., Exercices de style, Folio, Gallimard, 1947

RASTIER, Sens et textualité, Hachette, 1989.

RICOEUR, P., De l'Interprétation : essai sur Freud, Seuil, 1965.

SALAZAR, A., Analyse des stratégies langagières de patients psychotiques dans le dialogue et le monologue, Thèse, Paris V, 1985-1986.

SARTRE, J.P., L'être et le néant, Gallimard, 1943

SAUSSURE. F., Cours de linguistique générale, Payot, 1984

STAROBINSKI, Jean, La relation critique, nrf GALLIMARD, 1970.

THOMÄ H., KÄCHELE H., *Lehrbuch der psychoanalytischen therapie, Vol 2 : praxis*, Spinger, Berlin, 1988.

THURIN, J.M., "Psychosomatique : le réel en question" in Somatisation - psychanalyse et sciences du vivant, Ed. Eshel, 1994

THURIN, J.M., Une vie sans soi. Clinique et interprétation des maladies psychosomatiques, Ed. Frison Roche, 1996.

THURIN, M., Mémoire de DEA, "Hétérogénéité textuelle - les rêves de Sarah", 1990.

THURIN, M., Thèse de Doctorat, Organisation textuelle et construction du sens, 1995, Université René Descartes, Sorbonne.

TODOROV, T., Symbolisme et interprétation, Seuil, 1978.

TODOROV, T., Mikhail Bakhtine, Le principe dialogique, Seuil, 1981.

VIEHWEGER, D., "Savoir illocutoire et interprétation des textes" in Le Discours représentation et interprétation, Etudes rassemblées par M. Charolles, S. Fisher, J. Jayez, PU de Nancy, 1990.

VYGOTSKI, Pensée et langage, Ed. Sociales, tr. fr. 1985.

WATZLAWICK, P., HELMICK-BEAVIN, J., JACKSON, D., Une logique de la communication, Seuil, Paris, 1967, tr. fr. 1972.

WEINRICH, H., le temps, Seuil, Paris, 1973.

WIDLOCHER, D., "L'interprétation entre guillemets" in DIRE - Nouvelle revue de psychanalyse, n° 23 - printemps 81 - Gallimard.

WITTGENSTEIN, Le cahier bleu et le cahier brun, Gallimard, 1965

WITTGENSTEIN, Tractatus logico-philosophicus ; investigations philosophiques, Gallimard, 1961.

Index

A

accommodation 248
acte de langage 23
acte illocutoire 24
acte locutoire 24
acte perlocutoire 24
actes de langage indirects 25
affect 364
AGUTTES 368
allocutaire 176
ARRIVÉ 378
assimilation 248
association 280
associations d'idée 364
AUSTIN 23; 24; 25; 26; 116; 270; 422

B

BAKHTINE 4; 7; 13; 18; 19; 20; 21; 23; 123; 124; 125;
126; 422; 427
BALZAC 16
BARTHES 13; 14; 15; 16; 17; 18; 422
BATESON 269
BENVENISTE 5; 20; 174; 176; 177; 178; 180; 181;
183; 190; 270; 422; 423
BLANCHET 34

C

CATACH 382
champs de référence 364
circulation discursive 19
commenter 122
communication 23
communication analogique 270
communication digitale 270
complexité 387
compréhension 26
comprendre 273
connecteurs 120
connotation 14
CONSOLI 37
CRICK 5

D

décrire 26
démonstration 119
dénommer 26
dénotation 14
DESNOS 278
dialogisme 21
DONNADIEU 42
DUCROT 176; 261; 262; 263; 423

E

ECO 4; 3; 7; 12; 128; 423
énoncé 20; 23

énonciation 22

F

FABRE 8; 380; 423

faisceau d'objet 272

FRANÇOIS 6; 18; 20; 32; 33; 126; 261; 265; 270; 276;
288; 377; 424

FREUD 158; 159; 275; 277; 279; 370- 377; 423; 424;
426

G

GIRARD 47

GOODY 6

GRIZE 271; 424

H

HABERMAS 3; 115; 116; 117; 118; 119; 424; 425

HAMBY 7; 8; 425

hétérogénéité 23

I

idéologie 19

imagination 223

implicite 121; 260

inconscient 121

indice textuel 248

intentionnalité 55

intercompréhension 116

interlocuteur 23

interpellation 122

interprétation 370

interpréter 275

intertextualité 23

isotopie 128

J

JACQUES 21; 22; 23; 425

JEANNEROT 40

jeu de langage 25

K

KÄCHELE 31

KERBRAT-ORECCHIONI 177; 178; 425

KLEIN 33

L

LACAN 384

LEJEUNE 233; 234; 384; 425

locuteur 23

LUBORSKY 4; 157; 158; 159; 425

M

MAINGUENEAU 95; 271

marques 20

marqueurs langagiers 24

N

NEVERT 44

non spontanéité 37

<hr/>	STAROBINSKI 223
O	<i>syntagmatique</i> 182
<i>obstination temporelle</i> 182	<hr/>
<hr/>	T
P	<i>temps de la narration</i> 38
<i>paradigmatique</i> 182	<i>Temps extra linguistique</i> 182
PERELMAN 3; 115; 119; 120; 121; 426	<i>temps grammatical</i> 182
<i>performatif</i> 23	<i>thème</i> 45
<i>pré-construit</i> 271	<i>thème constant</i> 45
PRIETO 14	<i>thème éclaté</i> 45
<i>proposition</i> 20	<i>thème linéaire</i> 45
<hr/>	TODOROV 248
Q	<i>topic</i> 128
QUENEAU 8	TROGNON 43
<hr/>	<hr/>
R	V
RAIMBAULT 28	<i>valeur de vérité</i> 38
RASTIER 4; 157; 159; 426	VEDRINE 223
<i>rationalité</i> 118	VIEHWEGER 274
<i>rhème</i> 45	VYGOTSKI 380
RICOEUR 275; 370; 371; 377; 426	<hr/>
<hr/>	W
S	WALZLAWICK 269
SALAZAR 178; 368; 422; 426	WEINRICH 5; 180; 181; 182; 183; 184; 186; 190; 191; 235; 427
SARTRE 398	WIDLOCHER 105; 368; 427
SCHILLER 179	WITTGENSTEIN 13; 25; 26; 427
SCHNEUWLY 7; 426	<hr/>
shifter 178	Z
<i>signification</i> 26; 281	ZYGOURIS 28
<i>sphère d'échange</i> 272	

***Le discours,
émergences du sens, niveaux d'analyse,
perspectives cliniques***

Dire et comprendre ne sont pas des actes simples.

Celui qui s'adresse à autrui intègre tout un ensemble de modalités discursives hétérogènes qui s'enchaînent et se renforcent mutuellement.

Et réciproquement, pour celui qui écoute, rien n'est négligeable : ni les mouvements du discours et leurs trajectoires, ni les grandes structures (genres de discours, thèmes, mondes), ni les éléments qui s'associent ou restent plus disparates signalant leur singularité.

Tel est le paradigme qui émerge du courant pragmatique-discursif dont les principaux acteurs et leurs concepts sont présentés dans cet ouvrage.

Parallèlement, à partir de textes issus de la psychopathologie, l'auteur présente une méthode d'analyse du discours en interaction. Différents outils permettent de cerner les critères qui conduisent à comprendre le discours produit par un autre et les procédés linguistiques utilisés par le locuteur pour l'y conduire.

Cette présentation générale et l'application méthodologique qui l'accompagne devraient susciter non seulement l'intérêt des linguistes mais aussi celui des cliniciens qui sont confrontés à l'analyse du langage dans leur pratique : psychologues, orthophonistes et psychiatres.

Monique Thurin est docteur en Sciences du langage. Elle est chargée d'enseignement à Paris V - Sorbonne (Linguistique générale) et à la Pitié-Salpêtrière (Pathologie du langage). Elle participe à des recherches pluridisciplinaires en psychopathologie et en sciences cognitives.

